This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~UNS 132 ADDS D.6~~

Vet. Fr. III B. 3087

CHARETTE,

DRAME POLITIQUE.

Poésies vendéennes et Mélanges.

CHARETTE,

DRAME POLITIQUE.

POÉSIES VENDÉENNES

ET

MÉLANGES.

Par P. Crétineau-Joly.

Fortia facta patrum, series longissima rerum
Per tot ducta viros constanti ab origine gentis.
SANNAZAR.

PARIS. { HYVERT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 55;
DENTU, LIBRAIRE, GALERIE D'ORLÉANS, N° 13.

NIORT. { AU BUREAU DU VENDÉEN, RUE DU MURIER, N° 7;
ROBIN, LIBRAIRE, RUE DES HALLES, N° 50.

FONTENAY-LE-COMTE, CHEZ L'AUTEUR.

1833.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

NIORT.

A Son Altesse Royale

Madame,

Duchesse de Berri,

Comme un Témoignage de Respect, d'Admiration et de Dévouement.

Fontenay-le-Comte, 22 janvier 1833.

J. Crétineau-Joly.

Introduction.

Dans l'histoire des quarante années qui viennent de s'écouler, dans cette histoire, qui n'est qu'une longue tragédie, sans unité, il est vrai, mais où le sang n'a jamais manqué, le poète, le peintre, l'historien, ont cherché tour à tour des inspirations plus ou moins heureuses, selon le degré de talent de ceux qui exploitaient cette mine trop féconde pour le bonheur de la génération qui nous précéda.

David a souillé ses magiques pinceaux en immortalisant le vice personnifié dans Marat. M. J. Chénier a chanté les vertus du monstre que la France en deuil cacha dans le Panthéon, et dont le cercueil, échappé des mains de ceux qui le portaient, *salit la boue*, pour me servir de l'expression de madame Roland. Une nuée d'historiens, d'anecdotiers, de brocheurs de gazettes, a fondu sur cette époque trop fameuse avec la voracité de certains oiseaux de proie. Ils ont fait de l'enthousiasme républicain

à tant la ligne, précisément jusqu'au jour où Napoléon se constitua Empereur. A dater de cette nouvelle ère, tous ces hardis tribuns, tous ces démagogues de plume ou de théâtre, devinrent les esclaves et les séïdes du despote qui les avait joués, et l'amour qu'ils portaient à l'égalité s'évanouit devant la gloire militaire de l'Empire ou à l'aspect d'un habit de chambellan.

Prononcer ce mot de Liberté, ce mot si doux qui avait inspiré aux bourreaux du *Tyran* tant d'éloquence révolutionnaire, et que les échos de l'Europe proclamaient depuis si longtemps, fut alors un crime impardonnable. Il disparut des vocabulaires comme jadis avaient disparu les noms de Monarchie et de Souverain. Les peintres peignaient des batailles ; les poètes, dans des odes, hélas! bien mortelles, faisaient marcher la victoire au pas de charge ; les historiens rédigeaient leurs annales d'après les bulletins de la grande armée ; et, dans cette foule d'artistes qui rivalisaient, chacun en leur genre, pour faire descendre la flatterie encore un peu plus bas, et qui célébraient les splendeurs de l'Empire après avoir célébré avec le même enthousiasme les crimes législatifs de ce qu'on appelait la République, ou les épouvantables massacres de ce Peuple en guenilles que l'on berçait du titre de Souverain, à peine une généreuse voix se fit-elle entendre pour rendre hommage à la valeur vendéenne.

Celui qui, du haut des Pyramides, annonçait à ses soldats que quarante siècles se levaient pour les contempler, osa seul,

en traversant le Bocage, saluer du nom de *Peuple géant* les simples laboureurs, qui avaient déjà oublié leurs exploits, et qui se contentaient de nourrir une espérance qui ne fut point trompée.

Et quand les flatteurs à gages de tous les pouvoirs se crurent obligés de chercher à étouffer par leur silence cette renommée vendéenne qui avait frappé de stupéfaction l'Europe, Bonaparte, au faîte même de sa puissance, sut, comme nous l'avons déjà dit, rendre hommage à ces départemens de l'Ouest, qui, en arrêtant le char de la Révolution, préparèrent peut-être, sans s'en douter, le trône impérial où le vainqueur de Marengo vint s'asseoir plus tard. Bonaparte, qui appréciait le courage, sous quelque drapeau qu'il se trouvât, avait remarqué dans les rangs de son invincible armée un régiment (c'était le 56e de ligne) entièrement composé de Vendéens; et plus d'une fois, en passant devant le front du 56e, un sourire de satisfaction, un mot approbateur révéla la pensée du guerrier; car il savait, cet homme extraordinaire, que ce n'était pas dans les rangs des vieux et derniers soldats de l'antique Monarchie qu'il trouverait des traîtres; et en effet, ce n'est pas là qu'il en a trouvé.

Ceux qui lui avaient vendu leur âme et leur plume, ceux qui, en le chantant dans toutes les langues et sur tous les tons, rapetissaient sa gloire, et n'en faisaient qu'un despote à leur taille, n'eurent plus, au jour de l'infortune, que des vers ou des proclamations à jeter à la tête des vieux Bourbons qu'un miracle

rendait à la France. L'Empereur Napoléon, tombé tout d'un coup du faîte des grandeurs, se vit seul, abandonné par tous ses généraux et ses préfets, qui couraient, pleins d'espérance et d'orgueil, déposer aux pieds du nouveau dispensateur des grâces l'hommage banal de leur dévouement à toute épreuve. Ce grand homme, qui avait comblé de richesses et d'honneurs tant de misérables qui, sans lui, ne seraient jamais sortis de leur obscurité première, n'eut, pour conduire le deuil de sa Monarchie impériale, que trois commissaires des puissances étrangères, qui souvent furent obligés de l'arracher aux injures de la populace et à l'ingratitude menaçante de ses anciens amis. Il était tombé, sa fortune l'avait trahi. Le changer d'opprobres pouvait être un moyen comme un autre de faire sa cour au nouveau pouvoir : aussi ne s'en fit-on pas faute.

La Vendée alors eut des admirateurs. Les Sans-culottes qui l'avaient décimée avec la loi, les soldats qui avaient brûlé ses chaumières, les tribunaux révolutionnaires qui avaient condamné ce peuple à mort, toute la tourbe des lâches et des traîtres, qui se jette sur le parti triomphant comme sur une proie qui leur est destinée, tout cela, cocarde blanche en tête, et fleur de lis sur le cœur, entonna l'hymne de victoire et le *Te Deum* de reconnaissance. Ils eurent des larmes pour notre fidélité et nos malheurs, comme jadis ils avaient eu des malédictions pour nos succès et des bourreaux pour nos revers. Ne les

avez-vous pas vus, prostituant jusqu'à leur gloire, gourmander l'enthousiasme, stimuler l'élan de ces départemens qui, heureux de leur triomphe, laissaient aux ambitieux de tous les partis, aux intrigans de toutes les époques, l'exploitation de ce nouveau règne? Que leur repentir était profond! que leurs larmes étaient sincères! que leur admiration pour la Vendée était franche et noble! Mais la Vendée ne s'y laissa pas prendre; et quand le maréchal Soult vint, au nom de Louis XVIII, apporter des consolations et des hommages à cette terre héroïque de Bretagne, où vivaient, obscurs et retirés, les vieux Chouans qui avaient fait trembler la République, savez-vous ce que disait un pauvre paysan, à qui le président actuel du conseil des ministres de la quasi-légitimité et de la quasi-révolution offrait la croix d'honneur? « Bonaparte, Monsieur, Bonaparte qui « vous a élevé aux honneurs, a créé cette décoration, que plus « d'un brave porte. Si, pour la mériter, il ne faut qu'avoir « combattu noblement, je l'ai peut-être méritée comme un « autre, mais vous trouverez bon que je ne l'accepte pas des « mains d'un ingrat; » et il la refusa.

En voyant 1814, ce soldat breton devinait peut-être 1830; il ne se trompait pas.

Des jours plus heureux brillaient enfin sur la Vendée, mais bientôt la Restauration, entraînée par des mains inhabiles et coupables dans des voies injustes, oublia ce qu'elle devait à la

Vendée, qui ne demandait rien. Elle s'entoura de ces hommes qui spéculent sur les révolutions comme sur une denrée qu'on tarife. On la traîna à la remorque de la doctrine, elle qui n'avait jamais trahi, elle qui n'avait jamais renversé ses autels pour en élever d'autres. On en vint jusqu'à suspecter son dévouement, jusqu'à rendre odieux son courage, et alors on la dépouilla de ses armes ; on lui ravit par une loi criminelle les modiques pensions qu'une loi reconnaissante avait accordées à ses veuves, à ses orphelins, à ses blessés ; et quand M. Decazes eut accompli ce grand ouvrage, il put, comme Scipion, monter au Capitole. Il venait de sauver la Patrie. Si Louis XVIII sortait du tombeau, il verrait aujourd'hui son favori et son ministre donner au Roi des barricades les mêmes conseils qu'il osait donner au Roi légitime, car la Vendée a toujours été pour les traîtres un sujet de terreur et de désespoir.

Quand, sous la Restauration, la Vendée fut, pour ainsi dire, mise hors la loi par les hommes qui ne veulent rien connaître que l'or et le pouvoir, on vit s'élever de généreuses voix qui prirent alors la défense de la Vendée. Châteaubriand, dans un ouvrage de circonstance, laissa échapper de sa plume une centaine de pages brillantes qui ne dépareraient pas l'Iliade. Gérard peignit ces généraux vendéens si jeunes, si braves et si malheureux. M. Leprévôt d'Iray offrit à la Vendée un poème qui est plus qu'un bon ouvrage, puisqu'il est une bonne action. M. de

Genoude, qui, à force de talens, a su faire de la *Gazette de France* une puissance redoutable à l'arbitraire et aux doctrines perverses, consacra, lui aussi, à cette terre fidèle des narrations pleines de charmes et d'à-propos. Ce n'était pas tout ; il fallait qu'un Vendéen chantât aussi la Vendée, et alors on vit M. de Sapinaud de Bois-Huguet, qui avait plus d'un titre pour célébrer ses compatriotes, composer ces élégies, où, toujours bien inspiré, il peint tour à tour la gloire et les malheurs de son pays. Un peu plus tard parurent les *Lettres vendéennes*. Le vicomte Walsh, dont la révolution de 1830 a fait grandir le talent et n'a pas changé le cœur, écrivit ces Lettres qui sont encore une des consolations de la Vendée, au milieu même de ces nobles contrées qu'il défend aujourd'hui avec toute la force d'une conscience énergique.

Mais, plus que personne, une femme avait droit de nous attendrir. Elle avait souffert de ses malheurs particuliers et des malheurs des autres, et veuve de deux nobles époux, madame de Larochejaquelein, qui réunit et honore deux des plus beaux noms de la Monarchie, a fait peut-être, avec ses *Mémoires*, répandre autant de larmes à chacun de ses lecteurs qu'elle en versait elle-même aux jours de son infortune.

Voilà tout ce que la Vendée recueillit de ses longs sacrifices et de ce dévouement, auquel les siècles ne voudront peut-être pas croire, car il n'était plus dans nos mœurs. Voilà tout ce

que la France fit pour une contrée que les anciens nous eussent enviée ; et cependant, s'il faut en croire les industriels de la pensée, les hommes à talent n'étaient pas rares en France. Je veux le croire, puisqu'on le dit ; mais si la France était riche en grands écrivains, elle n'était pas, du moins sous la Restauration, féconde en cœurs reconnaissans ; car qui, plus que la Vendée, avait droit à des hommages, que les indifférens ne lui refusent plus même aujourd'hui? Pourquoi tous ces hommes qui dévoraient le budget, et s'engraissaient de la liste civile, n'ont-ils jamais eu un hémistiche pour la gloire, ni une ligne pour la fidélité? Pourquoi, quand tout, jusqu'au plus petit village, était inondé de vers et de gravures fabriqués pour célébrer un autre dévouement qui a fait plus de bruit, et qui n'était peut-être pas si méritoire, pourquoi n'avaient-ils, ces écrivains payés par la Restauration, que des paroles amères ou dédaigneuses pour la Vendée? Certes, je suis bien loin de ne pas estimer ce qu'il y a d'estimable dans ceux qui ont suivi l'homme du destin jusque sur le rocher qui n'est plus qu'un tombeau. Mais enfin, pourquoi faire tant de bruit d'une belle action particulière? Pourquoi la prôner, sous mille allégories, depuis le *pauvre chien* jusqu'à l'*hirondelle*, et ne pas donner une larme, pas même un regard de pitié à ces paysans qui virent incendier leurs maisons, massacrer leurs épouses, noyer leurs enfans, et qui n'eurent jamais le bonheur de recevoir par testament les millions dont pouvait dis-

poser celui qui fit rejaillir sur ses compagnons d'exil un rayon d'immortalité ?

Et je demande encore pourquoi l'on a si longtemps entouré les prétendus exilés du Champ-d'Asile d'une commisération qui même alors était ridicule, et de souscriptions qui n'ont jamais eu le même résultat. Pourquoi tous ces hommes à talent ont cherché à soulever la France en faveur de ces Grecs abatardis, qui ne savent être ni libres ni esclaves ; pourquoi tous les poètes leur ont consacré des vers ; pourquoi leur cause semblait être devenue la cause de tout homme qui se mêlait d'écrire ; et ces problèmes, si l'on veut faire abstraction de l'esprit de parti qui mettait en œuvre tous les moyens pour arriver à une révolution, ne seront pas faciles à résoudre.

J'applaudis comme un autre, sans pourtant ajouter une foi entière aux historiens, j'applaudis à la noble pensée qui affranchit les montagnes de la Suisse. Les contrées pittoresques où s'est formée la conjuration du Rütli sont bien plus poétiques, il est vrai, que les bois incendiés de la Vendée et de la Bretagne. Guillaume-Tell ne songe à la tyrannie que quand elle vient troubler sa vie paisible. Il la repousse de son bras quand il éprouve son atteinte ; il la juge, il la condamne à son propre tribunal, selon madame de Staël ; et ce droit, dont tout homme qui a un cœur doit être fier de jouir, nous ne le disputons pas aux héros de l'Helvétie. Ils l'avaient ; mais pourquoi ne pas ac-

corder ce même privilége aux paysans que des milliers de Gessler massacraient sans pitié?

Certes, si Stauffacher, Walter Fürst et Arnold de Melchtal ont suivi une généreuse impulsion en anéantissant la tyrannie; si leurs descendans, en 1476, après avoir vaincu Charles le Téméraire à Morat, ont consacré ce beau jour par de touchantes solennités, ne pouvons-nous pas, nous aussi, nous glorifier du dévouement de nos pères, qui, avec une cause aussi juste, et plus juste peut-être, se sont montrés aussi braves, et ont été beaucoup plus malheureux? Mais, n'importe: ils ont lutté avec une persévérance infatigable contre un pouvoir inique en son principe, et barbare dans ses conséquences; et ceux qui honoraient les vengeurs de la Suisse ont cherché à calomnier les vengeurs de la France, parce que les Vendéens s'opposaient aux crimes qu'inspirait une fatale erreur. L'histoire, écrite d'après leur souvenir ou sous leur dictée, a flétri ces simples paysans qui les avaient fait pâlir si souvent; la poésie a gardé un silence accusateur; et cependant, si la muse de l'histoire ou de la poésie n'avait voulu que faire passer de sublimes actions à la postérité, la guerre de la Vendée, cette guerre qui renferme tous les élémens d'une épopée, cette guerre si morale dans son but et dans ses effets, ne leur aurait-elle pas fourni d'assez beaux sujets et de nobles caractères? Croit-on que les noms des Cathelineau, des Bonchamps, des Sapinaud, des Lescure, des Charette et

des Larochejaquelein ne sont pas aussi harmonieux, et ne sonnent pas avec autant de charmes à des oreilles françaises que ceux de Bertrand, de Maurocordato et de Guillaume-Tell?

Au milieu de ces campagnes encore une fois dévastées par le fer et le feu de la Révolution, était-il donc bien difficile d'évoquer les ombres des compagnons de Sombreuil? Le maréchal Soult, qui n'avait encore alors trahi qu'un maître, proposa, en 1814, une souscription pour élever un monument à ces nobles victimes; et cette souscription, que voudrait oublier aujourd'hui le vieux soldat, honore son cœur, parce qu'il est toujours beau de rendre hommage à la bravoure et à la fidélité malheureuses. Dans ces bois, dans ces villages, où la hache de 93 et de 1832 a laissé des traces que le temps respectera, les champs de bataille, les tombeaux qui se multiplient sous nos pas, ne pourraient-ils donc point faire naître quelque souvenir?

Bonchamps, blessé à mort, et sauvant la vie à cinq mille Bleus qui, plus tard, profaneront son cadavre; Lescure, à la fleur de l'âge, expirant auprès de sa jeune épouse en larmes; Henri de Larochejaquelein, victime de son humanité, et succombant sous les balles de deux soldats qu'il courait arracher à la mort; Joly, nouveau Brutus, condamnant son fils à périr parce que l'infortuné avait pris parti pour la République; d'Elbée, Stofflet, recevant la mort au cri de *vive le Roi*, et faisant pâlir

*

par leur fermeté jusqu'aux soldats qui les fusillaient ; le prince de Talmont, répondant au bourreau qui va jouer avec sa tête : « J'ai fait mon devoir, fais ton métier ; » ces plaintes, ces douloureux adieux des Vendéens fuyant leur patrie ; ces plaintes que l'écho des rives de la Loire semble encore redire aux nautonniers ; les noyades de Nantes ; le dévouement du républicain Haudaudine, qui, prisonnier des Vendéens, renouvelle le trait sublime de Régulus à Carthage ; Westermann, voyant de sang-froid aux Herbiers sept jeunes filles se précipiter d'un troisième étage pour se soustraire à la brutalité de ses désirs ; cet héroïsme de quelques pauvres laboureurs qui, pour leur Dieu et pour leur Roi, combattent d'abord sans armes, sans général, prennent d'assaut les canons braqués sur eux, et les tournent contre ceux qui les chargeaient, qui tiennent tête ensuite à ces armées venant de vaincre l'Europe, et ne demandent rien pour prix d'un dévouement aussi héroïque ; ces femmes, ces enfans, qui, guidés par une croix, s'élancent aux combats en entonnant le *Vexilla Regis prodeunt*, et qui reviennent, pleins d'humanité, le chapelet à la main, et chantant le *Te Deum*; tous ces tableaux ne sont-ils pas assez sublimes? et parce qu'ils frappent encore nos regards, en sont-ils pour cela moins poétiques?

Dans toute langue, dans tout cœur qui vibrera aux noms sacrés de Patrie et de Liberté, cela est beau, cela sera toujours beau; mais la France, qui aime mieux aller porter ses hommages à l'étranger

que de rendre justice à l'héroïsme de ses compatriotes, que de célébrer des exploits tels que sans doute les temps anciens n'ont pas eu le bonheur d'en voir, a reculé devant une généreuse démonstration. Elle a fait plus, elle s'est levée presque toute entière ; et savez-vous de quel respect elle a entouré les nobles paysans qui laissaient bien loin derrière eux la Suisse régénérée et les martyrs de Souli? Avez-vous vu la couronne que ses mains tressaient pour la Vendée? Vos yeux, vos oreilles, ont-ils été frappés de ce concert de louanges que tant de héros avaient conquis avec leur sang? Ah! la France de la Restauration a été plus ingrate envers eux que la France même de l'Empire, que la France de la Convention. Elle a été exhumer jusques dans les cartons du Comité de salut public le nom dont les Sans-culottes cherchaient à flétrir les vertus politiques et guerrières de la Vendée, et elle s'est écriée dans le palais même des Rois qui, par un aveuglement fatal, laissaient leurs ennemis persécuter les défenseurs de la Monarchie : *Les Vendéens sont des brigands.* Des badauds de toutes les classes et de toutes les opinions, s'emparant de ce mot, qui ne peut être une injure, mais qui sera toujours une sottise, l'ont répété jusqu'à satiété, et les Vendéens ont été bien et duement reconnus pour tels.

Comme, depuis quarante ans, on a dénaturé bien des choses, j'ai voulu savoir quelle était enfin la valeur de ce mot. J'ai ouvert

le dictionnaire de l'Académie, et j'ai lu : *Brigand, voleur de grand chemin qui fait des exactions et des concussions.* J'ai alors jeté un regard sur la France, sur la France telle que la Révolution l'a faite. Les Vendéens sont un peu plus pauvres qu'avant la Terreur. Ceux qui se nommaient fastueusement les *frères et amis*, qui ne parlaient qu'au nom de la Liberté, de l'égalité ou de la mort, ont abandonné leurs sabots pour courir à la fortune. Ils n'ont même pas mis longtemps à l'atteindre ; et, après quelques années passées soit dans les camps, soit dans les administrations, soit dans les assemblées législatives qui se succédaient avec une effrayante rapidité, ils sont tombés au milieu des plus somptueux hôtels ; ils reposent mollement sur l'édredon ; ils possèdent presque tous les patrimoines ; et les Vendéens, qu'ils ont dépouillés, ne peuvent qu'avec peine reconstruire la chaumière qui les vit naître, et qui, peut-être, ne les verra pas mourir.

Et je me suis demandé : De quel côté sont les brigands ? Lacroix et Danton qui dévastaient la Belgique ; Couthon, l'horrible Couthon, faisant raser la seconde ville du royaume et l'appelant, par une dérision cruelle, *Commune affranchie ;* Fréron mitraillant les Toulonais ; Carrier chargeant la Loire de vingt mille cadavres ; Fouquier-Thinville se gorgeant d'or et de sang ; ces impassibles législateurs, qui, au milieu des massacres, spéculaient sur les lois qu'ils rendaient, et qui ont laissé à des

héritiers dignes d'eux, des fortunes plus que scandaleuses ; ces généraux que Napoléon surnommait d'*intrépides déprédateurs*, et qu'il chargea de dignités et de malédictions ; ces avides fournisseurs qui disputaient à nos soldats jusqu'au pain noir qu'ils achetaient de leur sang ; cette tourbe d'intrigans qui assiégeait les antichambres du Directoire, qui demandait sa part dans ce vaste pillage de toutes les propriétés ; ces étrangers qui, à la suite des colonnes infernales, venaient s'abattre sur la Vendée comme sur une proie, et qui maintenant, peureux propriétaires de biens mal acquis, s'engraissent de nos sueurs, ne méritent-ils pas à plus juste titre le nom de brigands que les gentilshommes, que les paysans dont ils ont incendié les demeures et partagé le noble héritage ?

Parcourez la Vendée. Interrogez les descendans de Cathelineau. Un instinct puissant lui révèle sa vocation. Il s'élance. Nommé généralissime de l'armée catholique et royale, il tombe au premier rang, et le village qui s'honore d'avoir produit un héros, renferme encore toute sa famille pauvre comme aux jours qui précédèrent son illustration et ses malheurs. Hélas ! sa famille n'est plus entière. Une nouvelle Révolution a encore frappé Cathelineau jusques dans sa postérité, jusques dans sa gloire. Son fils, l'héritier de ses vertus, a péri assassiné, et le marbre, monument éternel de la haute estime d'un vieux compagnon d'armes, ce marbre, premier objet de luxe qui ait

frappé les yeux de la Vendée, a été souillé, brisé par les apôtres de l'Ordre légal et de la Liberté.

Demandez aux fils de Larochejaquelein et de Suzannet; demandez au neveu de Charette ce que leur ont laissé d'aussi glorieux parens. Ils vous montreront leurs vieux manoirs consumés par les flammes. De nouveaux propriétaires possèdent ces champs qui devaient leur appartenir. L'égalité, comme l'entendent messieurs de la Révolution, a passé par là; ils ont pris tout ce qu'ils ont trouvé à leur convenance, et quand, riches de leurs crimes, ces Sans-culottes passés et présens ont voulu légitimer le vol et l'usurpation, vous voyez ce qu'ils ont fait.

On a pu à force de basses calomnies, détourner le sens des mots; mais on ne pourra jamais atténuer les faits, et les faits ne parlent que trop haut. Un jour viendra où justice sera rendue aux bourreaux et aux victimes, et alors nous verrons si la Vendée fut un repaire de brigands, ou plutôt s'ils n'étaient pas des monstres ceux qui annonçaient avec une allégresse infernale, et au bruit des applaudissemens de toute la Convention, que *la Vendée n'était plus qu'un monceau de cendres trempées dans le sang.* (1) Alors nous verrons si Marat l'emporte sur Cathelineau, si le stupide Ronsin peut entrer en parallèle avec Henri de Larochejaquelein, si le noble Lescure fut un citoyen à la façon de

(1) Rapport de Barrère.

Westermann ; si la prostituée qui dévora le cœur de la princesse de Lamballe, si Théroigne de Méricourt enfin, l'amie de Philippe-Égalité, et toutes les déesses de la Liberté et de la Raison méritent d'être comparées à la veuve des deux jeunes héros de la Vendée, et si tous ces guerriers villageois valent moins comme Chrétiens et comme Français, que ces hordes de Sans-culottes que la Convention vomissait sur la Patrie.

Jusqu'ici nous n'avons encore fait que de l'histoire ancienne, et nous conviendrons qu'il serait bien plus doux à nos cœurs de ne parler que des morts. Mais une nouvelle Révolution a surgi ; elle se préparait depuis longtemps. Aussi n'avait-on pas même sous la Restauration, épargné la calomnie à cette Vendée dont l'on redoutait si vivement le courage et la fidélité. C'était un moyen comme un autre pour arriver au but. Ce but, ils l'ont atteint, et savez-vous ce qu'ils ont fait de leur victoire? Savez-vous comment ils ont voulu honorer leur drapeau? Il faudrait aujourd'hui créer un langage infernal pour peindre les tortures que les stipendiés du pouvoir inventent, et encore le succès ne couronnerait-il peut-être pas l'entreprise ; car qui oserait rappeler à des pères, à des enfans, les crimes que les missionnaires de l'ordre public se font un jeu de conseiller? Qui serait assez abandonné de Dieu et des hommes pour apprendre à un peuple, que, sous un régime de liberté, on ruinait les pères pour les forcer à dénoncer leurs fils, à livrer leurs têtes aux bour-

reaux de la stricte justice, ou aux balles de l'état de siége? Quel écrivain ne sentira pas se glacer sa main droite, quand il essaiera de raconter que quatre enfans, dont le plus âgé n'avait pas quatorze ans, ont été traînés, de brigade en brigade, dans les prisons d'Angers, pour servir d'ôtage et déposer contre leur malheureux père? La Convention, toute Convention qu'elle était, aurait reculé devant une pareille infamie. Un proconsul, sous la Charte-Vérité, s'est chargé de cette terrible responsabilité; car aujourd'hui on trouve des fronts qui ne rougissent plus du crime le plus inconcevable, et des cœurs qui ne se soulèvent pas d'indignation à l'aspect des maux dont on accable la Vendée.

Et ils osent encore nommer la Vendée! eux, à qui ce nom seul devrait faire baisser les yeux, s'ils pouvaient connaître d'autres sentimens que l'amour du crime! eux qui, par tous les moyens possibles, ont provoqué cette épouvantable catastrophe. Torturée depuis deux ans, comme une de ces victimes que l'antiquité payenne offrait à de sourdes divinités, elle se dévouait. D'odieuses provocations essaient de mettre les armes aux mains de l'opprimé, et enfin fatiguée d'arbitraire, la Vendée en est arrivée au point où nous la trouvons aujourd'hui. Que les auteurs d'un pareil état de choses applaudissent à leurs œuvres! Nous, qui n'avons jamais été les apôtres de la guerre civile, nous déplorons plus amèrement que personne les calamités

qu'elle entraîne toujours à sa suite. Nous cherchons à cicatriser les plaies encore saignantes que firent à notre beau pays des traficans d'ordre public et de liberté, et si l'on accuse la faiblesse de mes talens, ah! du moins l'on n'accusera pas mon cœur qui consacre aux victimes de ces temps déplorables tout ce qu'il peut leur consacrer.

Aujourd'hui que la Vendée foulée aux pieds, ne relève plus qu'une tête ensanglantée, j'ai cru devoir offrir à cette noble contrée un ouvrage qui, peut-être, consolerait ses chagrins, et soulagerait son deuil. J'ai cherché dans l'histoire les noms de ses héros, et j'ai écrit. Né à l'époque où le Premier Consul essayait de rallier tous les partis autour du trône que rêvait son ambition, et que lui dressait la servilité, je n'ai point vu les infortunes que je raconte; mais mon enfance fut bercée des récits de cette guerre sainte. J'ai vu les témoins, les glorieux acteurs de ce grand drame. Vendéen par la naissance et surtout par le cœur, j'ai versé bien des larmes en écoutant d'une oreille attentive ces tristes narrations qui avaient pour moi tant de charmes. Ma jeune imagination était frappée de tant de courage uni à tant de simplicité. Je m'identifiais, pour ainsi dire, avec ces premiers chefs dont en 1815 je devais retrouver les noms dans les Bocages de la Vendée, et dont en 1832 je devais défendre la gloire et l'innocence. Si, à défaut du talent propre à rendre tout ce qu'il y a de sublime dans cette guerre de la

moitié d'une province contre la France armée, dans cette longue résistance de la vertu la plus pure aux prises avec la scélératesse la plus hideuse, on peut se contenter de cette conviction, de cet enthousiasme qui me pénétrait, et que j'ai peut-être été assez malheureux pour ne pas exprimer, ceux qui me liront doivent au moins louer mes intentions, car elles sont généreuses.

Obligé de me reporter à ces temps désastreux où tout était haine ou crime, j'ai parlé d'un Peuple, l'éternel rival de la France, comme en devaient parler les soutiens de la République et les vengeurs du Trône, comme en parleront peut-être plus tard les hommes qui, abjurant tout sentiment français, s'appuient aujourd'hui sur l'Angleterre qui s'est fait toujours un besoin politique de la ruse et de la perfidie. Je ne veux point me faire l'écho de ces vils orateurs en sabots, qui, ivres de sang et de vin, couvraient Pitt et Cobourg des plus grossières injures; les Anglais, mieux que les patriotes arrivaient à leurs fins. Ils voulaient affaiblir la France, et nous sommes aujourd'hui forcés de convenir que s'ils ont eu à cœur de protéger la Vendée, une fatalité inexplicable a souvent paralysé leurs efforts et fait tourner à l'avantage d'un parti les secours qu'ils débarquaient pour l'anéantir. Peut-être aujourd'hui les Anglais repentans, veulent-ils nous faire prendre notre revanche. « Le sang anglais, disait Pitt au parlement, lorsqu'il y rendit compte de l'affaire de

Quiberon, n'a pas coulé dans cette fatale entreprise. — Non, s'écria l'impétueux Sheridan, le sang anglais n'a pas coulé, mais l'honneur anglais a coulé par tous les pores; » et ce qu'une généreuse indignation dictait alors à cet orateur était vrai. L'avenir qui est pour nous le présent, s'est chargé de le prouver.

Tous les mémoires de l'époque accusent ce peuple de marchands; mais si de graves inculpations pèsent sur sa tête, ne peut-il pas montrer avec une sorte d'orgueil national, le château de Hartwell, ces vieux murs d'Holy-Rood, où tant d'augustes infortunés ont été si souvent ensevelir leurs douleurs? Le sol anglais fut, pour le peuple d'émigrés qui se pressaient sur ses rivages, une terre vraiment hospitalière. On pourvut à tous leurs besoins, et le peuple qui n'est pas chargé de sonder les motifs qui poussent son gouvernement à tel ou tel acte, se montra, dans cette occasion, digne de ceux qui venaient chez lui, implorer un asile. Ce n'est donc pas au peuple anglais que nous avons adressé, par la bouche de Charette, les reproches qu'il était en droit de faire, c'est à son gouvernement; et maintenant que tant de faits sont accomplis, maintenant que le rideau qui cacha tant de trahisons est levé, nous ne craignons pas de dire que dans la conduite de l'Angleterre vis-à-vis la France, depuis quarante ans, il y a un machiavélisme qui tend à la perte de ce beau royaume.

Je n'ai rappelé que trop brièvement, sans doute, les premières calamités qui ont pesé sur la terre fidèle. Les beaux noms de ses premiers défenseurs, des martyrs qui ouvrirent cette triomphante carrière qui n'est pas encore fermée, occupent une place peu digne d'eux, j'en conviens; mais je voulais peindre la dernière catastrophe, celle qui mit fin à la guerre de la Vendée proprement dite, et de tous les généraux qui avaient commandé l'armée catholique et royale, Charette seul survivait. Ses devanciers ont fait d'aussi belles actions que lui. Elles auraient offert, je pense, d'aussi beaux développemens à la muse tragique, mais c'était sur Charette que reposait la dernière espérance de la Vendée. C'était donc lui que je devais prendre pour héros. Après la mort du guerrier chrétien que les républicains fusillèrent à Nantes, et dont le cadavre fut, pendant quelques jours, livré aux profanations des vieux *frères et amis* que Carrier et Lamberty avaient laissés dans cette ville, les compagnons de Charette se retirèrent en Bretagne où la chouannerie était organisée depuis longtemps. Il y eut là aussi de la gloire et des malheurs. C'était alors le sort réservé à la fidélité; aujourd'hui que les vieux soldats que la voix inspirée de Jean Chouan et de Jambe-d'argent appelait au martyre, ont suivi dans le tombeau les modestes guerriers qui les conduisaient à la victoire, un écrivain plus à portée que personne d'apprécier le mérite et de rendre justice à qui de droit, a fait enfin connaître à l'Europe tout

ce qu'il y avait de bon et de brave dans cette Bretagne que quelques entrepreneurs de révolutions, veulent à toute force éclairer, et nous savons à quoi nous en tenir sur ces banales accusations de chouannerie et de brigandage que nos hommes d'état accumulent avec tant de sévérité et si peu de justice.

Je ne cherche point à réveiller des passions qui de longtemps encore ne seront peut-être pas calmées. J'ai peint les Vendéens et leurs ennemis tels qu'ils se sont peints eux-mêmes par leurs actions. Hoche, à qui royalistes et républicains rendent la justice qui lui est due, n'est pas confondu dans la même catégorie que le prêtre apostat. L'un est l'idéal d'un vrai républicain; l'autre n'est qu'un Sans-culotte. Jacques Roux qui conduisit Louis XVI à l'échafaud, et qui fit parade de cet affreux courage qu'un prêtre parjure seul pouvait avoir, selon l'expression du *père Duchesne* qu'on n'accusera pas de partialité; l'évêque Gobel, Joseph Lebon que Robespierre imposa à sa ville natale comme pour la punir de l'avoir vu naître, et tant d'autres dont ma plume a horreur de retracer les noms hideusement célèbres; voilà les types sur lesquels j'ai calqué cet Alban qui paraît avec toute la nudité du crime, et tel que l'histoire nous représente les prêtres qui encensèrent la déesse de la Liberté, et qui brûlèrent un encens sacrilège aux pieds de la Raison. Alban n'est qu'un nom imaginaire. Il m'en aurait trop coûté de donner à ce prêtre marié la honteuse renommée qu'il mérite à si juste

titre. Je n'ai pu que cacher ses forfaits sous le voile du pseudonyme.

Un demi-siècle pèsera bientôt sur cette génération qui fut ou victime ou bourreau. De grands crimes, des vertus plus grandes encore l'ont immortalisée. Paix à ses cendres! Disparue au milieu de la tempête ou tombée successivement sous la faux du trépas, elle nous a légué bien des souvenirs comme un sanglant héritage, héritage qu'après quinze ans de bonheur, nous ne nous attendions pas à voir recueillir par les mains avides qui s'en sont emparées. La Révolution, que cette génération tourmentée de la manie d'innover a fait circuler dans nos veines, qu'elle a inoculée dans nos cœurs, marche encore à grands pas. Elle a brisé le frein puissant que lui avait imposé le gant de fer de Bonaparte. Elle a traîné dans la fange du ruisseau les lois que le monarque légitime avait données. Maintenant, sans lisières, elle avance vers un but qu'elle ne connaît pas, au milieu de l'Europe armée qui la contemple, tantôt avec effroi, tantôt avec pitié. Où s'arrêtera-t-elle? nous n'en savons rien. Tout ce qu'elle nous a appris à nous, fils de la Vendée, c'est qu'elle pouvait torturer les lois, violenter les consciences, et gouverner en aveugle.

Victime aujourd'hui, comme à une autre époque désastreuse, de terribles réactions, la Vendée ne courbe pas sa tête sous le joug de ces despotes imberbes qu'on a lâchés dans ses départemens. Elle sourit de pitié en accueillant les discours incendiaires,

les protestations hypocrites, les insinuations cruelles dont on se fait un jeu, et sur toutes ces ruines que jette cà et là une Révolution avortée, elle espère voir bâtir un édifice qui ne sera plus en butte aux traits des partis. La France elle-même demandera sans doute bientôt des jours plus sereins, et lavant dans ses larmes la honte et le sang dont on voulut la couvrir, la Vendée se montrera telle qu'elle était jadis, telle qu'elle serait encore, si de nouveaux événemens rouvraient pour elle la carrière qu'elle parcourut avec tant de gloire.

CHARETTE.

DRAME POLITIQUE.

Personnages.

CHARETTE.
HOCHE.
VOLNIS, Émigré.
CHATILLON, Officier vendéen.
LOUIS, Fils de Volnis.
ALBAN, Prêtre marié.
FAIRFORT, Ambassadeur anglais.
MARIE, Fermière du Bocage.

(La Scène se passe dans un bois, en 1796.)

CHARETTE.

Drame politique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VOLNIS, CHATILLON.

VOLNIS.

Enfin, après sept ans d'exil et de misère,
Je revois ces beaux lieux et cette auguste terre
Où le sang le plus pur, où le sang des héros,
Où le sang des martyrs coule encore à grands flots.
Salut, champs paternels, salut, belle nature,
Oh! calmez de mon cœur la profonde blessure.

Jouet des passions, errant de mers en mers,
Loin d'un fils, mon espoir, combien de pleurs amers
N'ai-je pas répandu sur vous et sur la France ?
Et vous, unique ami, que Dieu, dans sa clémence,
Au milieu des périls conserva si longtemps,
Recevez de Volnis les doux embrassemens.
Il fut bien malheureux sur la terre étrangère !
Mais quel est le Français, dans ces jours de misère,
Qui n'ait sur son pays, sur ses propres douleurs,
Sur son Roi détrôné répandu quelques pleurs?
Moi, généreux ami, proscrit, de ma patrie
Après avoir au loin déploré la furie,
Du vertueux Louis pleuré le triste sort,
J'espérais, dans vos rangs, venir chercher la mort.
Avec l'Europe entière admirant le courage
Et cet instinct puissant qui défiait la rage
De ces républicains de crimes altérés,
Je voulais, plein d'ardeur, sous vos drapeaux sacrés,
Venger, avec mon Dieu, mon Pays et mon Prince.
C'était mon seul bonheur. Du fond d'une province,
Je m'élance, je vole à la voix de l'honneur.
J'étais noble, Français, et je sentais mon cœur.

Un obstacle imprévu, la perfide Angleterre,
Heureuse de nos maux, entretenait la guerre
Qui dévorait ici nos fils et nos neveux.
Insensible à nos pleurs, insensible à nos vœux,
Elle ferma ses ports. Une frêle nacelle
Devait nous transporter sur la terre fidelle
Avec les compagnons de mes hardis projets;
Nous voguons.... tout-à-coup, ô comble de regrets,
Souvenirs déchirans que l'âme répudie,
Des Anglais... Les cruels!.. par une perfidie,
S'emparent de l'esquif qui flottait sur les mers,
Et, pour sauver nos jours, ils nous chargent de fers.
Brûlant de partager vos belles destinées,
Dans un exil trompeur, je languis trois années.
Le jeune Prince enfin qui sera votre appui,
Me fait revoir ces bords, et je puis aujourd'hui,
Sous le saint étendart, seul espoir de la France,
Consacrer à mes Rois un reste d'existence.

CHATILLON.

O béni soit le ciel qui te rend à nos vœux,
Et qui, dans sa bonté, nous réunit tous deux!

Cher ami, vos malheurs ont fait couler mes larmes,
Tu pleureras aussi sur le sort de nos armes.
Notre destin à tous, trop fidèles Français,
Fut de combattre en vain pour conquérir la paix.
Sur le trône abattu, la jeune république
Pâlit et chancela. Son ardeur fanatique
Ne put la soutenir contre ces nouveaux preux,
Intrépides soldats et chrétiens généreux.
Nous ne combattions pas pour une vaine gloire,
Ni pour placer nos noms au temple de mémoire.
Un plus noble motif, une autre ambition,
Enflammait tous les cœurs. Sainte religion,
Toi seule armais nos bras du glaive de vengeance.
L'Éternel nous donna sa haute intelligence,
Et ce peuple, oublié dans ses sombres forêts,
Apprit à triompher en traçant des guérets.
Relever les autels du grand Dieu de nos pères,
Étouffer, en naissant, le germe de ces guerres,
Rendre un trône à son Roi, la France à ses Bourbons,
De la révolte impie effacer les leçons,
Dans nos bras de géant étouffer l'anarchie,
Et sur la Liberté fonder la Monarchie,

Tel était notre but, notre unique désir.
Le Ciel, pour un moment, se plut à le remplir.
Un jeune homme, un héros, Henri seul se présente;
Dans ce cœur inspiré le feu du ciel fermente,
Et cent mille soldats, tous enfans des hameaux,
Se lèvent à sa voix pour braver tant de maux.
Soudain, abandonnant leurs campagnes fertiles,
A la Religion chrétiens toujours dociles,
Ils courent aux combats guidés par une croix,
Et leur humanité fait respecter leurs droits.
La victoire, d'abord à nos drapeaux fidèle,
Parut nous seconder, nous prendre sous son aile.
Henri nous commandait: Henri dont la valeur
Semblait communiquer partout sa mâle ardeur;
Il disparut un jour au sein de la victoire,
Et nous pleurons encor sa perte et sa mémoire.

VOLNIS.

Quoi! ce jeune Henri, l'effroi des ennemis,
A la fleur de ses ans.... Châtillon tu gémis,
Et cependant, dis-moi, cette terre féconde
N'a-t-elle pas produit d'autres vengeurs du monde?

Dans la tombe, avec lui, moderne Duguesclin,
A-t-il donc entraîné tout l'honneur vendéen?
Ce doute, je le sens, est pour vous une injure.
Et le saint du Poitou, l'intrépide Lescure?

CHATILLON.

Il n'est plus!

VOLNIS.

Il n'est plus! mais Marigny, Bonchamps?

CHATILLON.

Pourquoi renouveller ces souvenirs touchans!
Et pourquoi de mon cœur rouvres-tu la blessure?
Le fer républicain, Carrier et la torture
Respectèrent toujours le brave Marigny.
Un homme, dans nos rangs, Stofflet seul a puni
La valeur d'un soldat qui ne savait pas feindre,
Et qui, parmi les siens, crut n'avoir rien à craindre.
Bonchamps, héros pieux, au milieu des combats,
Trouva, sous ses lauriers, un glorieux trépas,
Et, de l'humanité la voix sainte et puissante,
Se fit encore entendre à son âme expirante.
Cathelineau, d'Elbée, honorés par leur mort,
A nos cœurs déchirés ont fait pleurer leur sort.

VOLNIS.

Pour soutenir des rois la cause abandonnée,
Que te reste-t-il donc, Patrie infortunée?

CHATILLON.

Ce qui lui reste, ami, Charette avec l'honneur,
Charette, le soutien, l'unique défenseur
Du drapeau que tu vois flotter dans nos Bocages.
C'est lui qui, rassurant nos timides villages,
Fit passer dans les cœurs son intrépidité.
Appui de la couronne et de la Liberté,
Tout couvert de lauriers qu'il moissonna naguère,
Il accourt dans nos rangs pour défendre la terre
Où Dieu trouve un autel et les Bourbons, des lis.
A sa suite marchaient quelques rares amis.
Son courage connu, sa seule renommée,
Enfantent tout à coup une invincible armée.
Nous volons au combat. Une croix nous conduit;
Charette est avec nous, la victoire nous suit.
Mais qui peut résister à cette république?
Au nom de Liberté, la France fanatique,

Couverte de son sang, fait trembler tous les Rois;
Sur leurs trônes détruits elle dicte ses lois.
Cependant la Vendée, arrêtant son audace,
De ses nombreux bourreaux méprisant la menace,
Sut dignement prouver qu'au fond de ses forêts,
Il sortait du tombeau de généreux Français.
Charette, de nos lis espérance dernière,
Charette, poursuivi de chaumière en chaumière,
Perdant avec son sang sa force et sa valeur,
Ne peut plus nous conduire au chemin de l'honneur.
La Vendée est détruite! ami, plus d'espérance!
Il faut, avec l'Europe, encenser de la France
La Liberté sanglante ou la fraternité.
Pleurons, Volnis, pleurons...

VOLNIS.

Ah! de la royauté
Les antiques drapeaux et les saintes images
Ont-ils donc disparus du sein de nos Bocages?
Et Charette, vainqueur de ces républicains,
Doit-il d'ignobles fers voir accabler ses mains?
Si Charette survit, espérons! Le temps presse.
Qu'un Vendéen n'ait plus cette indigne faiblesse.

Charette approche; Adieu! laisse-moi, près de lui,
Offrir à mes amis mon bras et mon appui.

SCÈNE II.

VOLNIS, CHARETTE.

VOLNIS.

Généreux chevalier, vengeur de ma Patrie,
Permettez qu'en vos rangs je prodigue ma vie.
Captif, depuis trois ans, aux rivages anglais,
Ignorant vos vertus, vos pertes, vos succès;
Jusqu'ici je n'ai pu vous témoigner mon zèle,
Et combattre avec vous pour la sainte querelle.
Un Fils de nos Bourbons, soutien de l'opprimé,
Aujourd'hui vient me rendre à ce rivage aimé.
J'ai revu mon pays qu'illustre votre gloire;
J'accours, sous vos drapeaux, partager la victoire,
Et vous rendre sensible aux malheurs d'un proscrit.

CHARETTE.

Vous êtes Vendéen, ce titre me suffit.

Combattez avec nous; notre cause est sacrée.
Nous fuyons, chaque jour, de contrée en contrée,
L'ennemi qui nous suit prêt à nous dévorer.
Nos pertes cependant peuvent se réparer.
Quelque faible espérance à nos cœurs est permise;
Mais nos dangers sont grands, je parle avec franchise,
Moi, je ne sus jamais farder la vérité.
Ecoutez mes conseils pour votre sûreté;
Et décidez après. L'héroïque Vendée,
Par ses fiers ennemis enfin intimidée,
S'affaiblit et succombe au milieu des revers.
Nos drapeaux aujourd'hui, dans ces pays déserts,
Au lieu de rassurer la timide innocence,
De protéger l'enfant, le vieillard sans défense,
Répandent en tous lieux l'épouvante et l'horreur.
Des hommes soudoyés augmentant la terreur,
Nous chargent de leur honte et sèment des alarmes
Au nom de la Patrie ils font tomber nos armes.
La royauté n'a plus que quelques défenseurs.
La Liberté périt. Notre pays, nos mœurs,
Cette Religion auguste et vénérée,
Aux vertus, au malheur saintement consacrée;

Ces lis, de nos Bourbons emblêmes glorieux,
Qui virent triompher la France avec les cieux;
Hélas! tout disparait, et, dans ce jour funeste,
Nous n'avons qu'à mourir.

VOLNIS.

L'espérance nous reste!
Votre courage ici peut-il se démentir?
N'êtes-vous plus Charette? Et faut-il obéir?

CHARETTE.

Jamais! je suis proscrit, je n'ai plus d'espérance.
Bientôt la République appelant la vengeance
Amassera sur moi ses horribles fléaux;
Mais du moins je saurai tenir tête à ces maux.
Oui, j'ai voulu sauver votre injuste patrie!
Infortunés Français, pour vous je sacrifie
Et ces jours si brillans que j'espérais jadis,
Et cet espoir si doux à mes vœux tant promis.
Je mourrai dans ces bois et parmi ces Bocages
Qui virent la victoire enflammer nos courages.
Recevez ces sermens, Arbitre des combats,
Gravés au fond du cœur, ils ne s'effacent pas.

VOLNIS.

Avec vous, général, je veux toujours combattre
L'espoir nous est permis. Un Fils de Henri-Quatre
Non loin de ce rivage est débarqué, dit-on;
Il vient vous secourir, partager...

CHARETTE.

Un Bourbon!
O Ciel! entends mes vœux pour sa tête chérie.
Que nous puissions le voir, au sein de la Patrie,
Sous nos drapeaux sacrés rappeler les Français,
Les réunir, les vaincre à force de bienfaits!
Mais, Volnis, d'où vous vient cette heureuse nouvelle?
N'êtes-vous point trompé par un excès de zèle?
N'abusez pas mon cœur d'un inutile espoir;
Nous savons tout braver. Où pourrai-je le voir?
Parlez, ne cachez rien.

VOLNIS.

Le héros de la France,
Charles, comte d'Artois vous rend à l'espérance.
Débarqué, cette nuit, aux bords de Noirmoutiers,
Il accourt partager vos périls, vos lauriers,

Il brûle de combattre et, sous un si grand maître,
La victoire ne peut longtemps le méconnaître.
Je le précède ici. Général, dans ces bois,
Vous allez recevoir le Fils de tant de Rois.
Rassemblez vos amis, courez, brave Charette,
Les Bourbons, envers vous, acquitteront leur dette.

CHARETTE.

Leur dette! dites-vous. Je n'ai point combattu
Pour faire, à prix d'argent, honorer ma vertu.
Ma gloire, mon devoir, le bonheur de la France,
Réclamèrent mon bras; je volai... L'espérance
De voir charger mon front d'honneurs et de lauriers
N'enflamma point le cœur du fils des chevaliers.
Né Français, je me dois tout entier à la France;
Je dois lui consacrer mon sang, mon existence;
Elle m'a tout donné. Je n'aspire aujourd'hui
Qu'à l'immortel honneur d'être son ferme appui;
Et si le Ciel permet, dans cette sainte guerre,
Que Charette triomphe, et qu'un Bourbon prospère,
On ne me verra point, courtisan et flatteur,
D'un Prince tout-puissant implorer la faveur.

Je n'irai point, couvert d'honorables blessures,
Mendier un regard, savourer les injures
D'un ministre odieux et d'un vil favori.
Élevé loin des cours, et dans les camps nourri,
Le Vendéen combat pour son Dieu, pour la gloire,
Et, d'un œil sans envie, au sein de la victoire,
Il contemple ces grands que défendait son bras.
Les Rois ne font souvent que d'illustres ingrats.
La vertu, dans nos bois, grandit, se fortifie;
Le cœur y reste pur; j'y passerai ma vie,
Trop heureux d'avoir pu rendre un sceptre à son Roi!
Mais si, pour protéger, pour défendre la Foi,
Pour détrôner encor la république altière,
Louis nous rappelait sous l'antique bannière,
Louis nous reverrait, fidèles à l'honneur,
Abandonner des champs la joie et le bonheur.
Nous sommes Vendéens; n'est-ce pas tout vous dire?
Tant qu'il faudra des Rois venger le saint empire,
De la Religion ressusciter les droits,
On peut nous appeler, et, du fond de nos bois,
Nous répondrons toujours. Mais faut-il, en esclaves,
D'un peuple courtisan écarter les entraves,

Faut-il, dans la poussière, humilier son front
Pour briguer la faveur d'un Prince? ils se tairont.
Des nobles Vendéens tel est le caractère.
Allez vous reposer sous la pauvre chaumière
Où Charette cacha sa vie et ses malheurs;
Je vais, au nom du Prince, assembler des vengeurs.

VOLNIS.

Mon devoir est rempli. Maintenant je suis père.
J'avais un fils, Charette. Au moment où la terre
Contemplait en silence un Roi dans les cachots,
Il voulut le premier l'arracher aux bourreaux.
J'ai loué son audace. Hélas! peut-être encore
Aurai-je à déplorer un trépas qui m'honore?
Près de vous il vainquit sous l'étendard des lis.
Louis était son nom.

SCÈNE III.

CHARETTE, VOLNIS, LOUIS.

CHARETTE.

Embrassez votre fils,

Il est digne de vous.

VOLNIS.

O mon fils!

LOUIS.

O mon père!

VOLNIS.

Cher enfant, dans mes bras accours pleurer ta mère.

LOUIS.

Le Ciel, dans sa bonté, la rappela vers lui.

VOLNIS.

Je suis seul, malheureux.

LOUIS.

Je serai votre appui.
Une femme, témoin de toute ma misère,
Au sortir du berceau, m'offrit une autre mère.
Élevé dans ses bras, grandissant sous ses yeux,
Elle seule me dit ce qu'étaient nos aïeux.
Je la paie aujourd'hui par ma reconnaissance.

VOLNIS.

Quel être bienfaisant protégea ton enfance?

LOUIS.

Une pauvre fermière, hélas! dont tous les fils
Sont tombés combattant pour leur triste pays.

VOLNIS.

Oh! qui pourra jamais m'acquitter envers elle?

CHARETTE.

Il est un moyen sûr; combattez avec zèle.

LOUIS.

De la bonne Marie écoutant les leçons,
J'ai fait comme ses fils, j'ai servi les Bourbons.
Devant ce drapeau blanc j'ai vu fuir les rebelles.

VOLNIS.

Que je t'arrose encor des larmes paternelles;
Mais je veux modérer ta trop bouillante ardeur.

LOUIS.

Avant que votre fils vous presse sur son cœur,
Mon père, permettez que j'annonce à Charette
Le péril imminent qui menace sa tête.

CHARETTE.

Quel est-il?

LOUIS.

Au milieu de ces républicains
Qui tremblèrent longtemps au nom de Vendéens,
Alban vient d'arriver. L'infâme Directoire
Veut du général Hoche ensanglanter la gloire.
Alban, toujours fidèle à l'ordre qu'il reçoit,
Applaudit aux forfaits que sa présence accroît,
Et, pour mieux accomplir ses projets sanguinaires,
Il traîne sur ses pas des bourreaux mercenaires.
Hoche fait proposer un secret entretien,
Il veut vous arracher à ces dangers.

CHARETTE.

C'est bien.
Je le verrai. Volnis, après sept ans d'absence,
Près de ce noble enfant, trouvez la récompense
Que méritent vos pleurs et vos hardis travaux;
Nous courons, dans une heure, à des périls nouveaux.
Adieu.

SCÈNE V.

CHARETTE seul.

De nos douleurs nous voyons donc le terme.
Je puis tout espérer, car la France renferme
Des cœurs qui sont encor fidèles à leur Roi,
Qui n'attendent qu'un mot pour signaler leur Foi.
Mais comment, entouré d'une armée ennemie,
Réveiller, dans les cœurs, l'amour de la Patrie?
Les Vendéens lassés de tant de vains efforts
Ne sentent déjà plus ces sublimes transports
Qui les guidaient naguère au chant d'un saint cantique.
Si, comme aux jours heureux, par un pouvoir magique,
L'airain sacré pouvait encor les rassembler,
On verrait, devant moi, les ennemis trembler.
Il faut que, sur leurs corps, je me fraye un passage,
Rivière à nos Bourbons a porté mon message.
Charles est sur nos bords. Tremblez, républicains,
Ce héros soutiendra l'honneur des Vendéens.
Mais quel bruit dans ces bois vient frapper mon oreille?
Alban est sur ma trace et sa police veille.

Dérobons, s'il se peut, ma tête à ses fureurs;
La Vendée a besoin de tous ses défenseurs.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE IV.

HOCHE, ALBAN, DES SOLDATS.

ALBAN.

Nos recherches toujours ne peuvent être vaines.
Dans ces bois dévastés, l'objet de tant de haines
A du passer enfin cette dernière nuit.
Tout à l'heure, en ma tente, un soldat introduit
Offrit de me livrer cet esclave et ce traître.
J'accourus sur ses pas en ce séjour champêtre.
Consumé de travaux, victime du devoir
Quoique souffrant, je veille et je sais tout prévoir.
Je veux, avant ma mort, le traîner au supplice;
C'est à la Liberté rendre un dernier service.
Il ne peut échapper. Dispose tes soldats.

HOCHE.

Alban, écoute-moi. L'on ne me verra pas,

Héritier des leçons de monstres que j'abhorre,
Égorger de sang-froid un soldat que j'honore.
Assez et trop longtemps les sanglans échafauds,
Sur ma triste Patrie, ont amassé des maux.
Assez et trop longtemps l'horreur et les alarmes
Épouvantant son cœur firent couler ses larmes.
Nous renaissons enfin, et ces temps sont passés.
Pourquoi donc maintenant ces transports déplacés?
Pourquoi renouveller ces scènes de carnage?

ALBAN.

Pourquoi, demandes-tu? Dans ce pays sauvage,
Cent mille citoyens, fils de la Liberté,
Périrent sous le fer d'un peuple révolté.
Ici chaque buisson, chaque maison recèle
Un brigand toujours prêt à témoigner son zèle
Pour ce Dieu des chrétiens que l'on ne connaît plus.
Fanatiques ardens, souverains absolus,
De la Religion ministres sanguinaires,
Des prêtres parcourant leurs tortueux repaires,
Au nom d'un Dieu, d'un Roi que repoussent nos cœurs,
De ce Peuple ignorant armèrent les fureurs.

HOCHE.

Ce Dieu qu'ils ont servi, tu l'as servi toi-même.
Pourquoi le défier par l'impuissant blasphème
Quand naguère ta voix le faisait honorer?

ALBAN.

J'ai trompé les humains; je veux les éclairer.

HOCHE.

Et faut-il des bourreaux pour que tu les éclaires?

ALBAN.

Je les appellerais, s'ils étaient nécessaires.
Sais-tu bien ce que peut le fanatisme?

HOCHE.

Hélas!
J'apprends à le connaître.

ALBAN.

Et tu ne frémis pas!
Le poignard d'une main, le crucifix de l'autre,
J'ai vu, j'ai vu Bernier, ambitieux apôtre,
Sous l'étendard proscrit, les conduire aux combats,
Du sang de nos amis couvrir ses faibles bras.
J'ai vu de ces cruels la rage fanatique.
Bourreau de nos soldats et de la République,

Ce brigand que tu plains, ce Charette longtemps
S'honora, près des siens, de forfaits éclatans.
Lui seul, par ses discours, releva le courage
De ces hommes obscurs, rebut de l'esclavage.
C'est lui qui leur offrit des lauriers à cueillir.
Et moi, républicain, je pourrais m'avilir,
Je pourrais, trahissant mon devoir et la France,
Par de lâches conseils, suspendre la vengeance
Du Peuple-citoyen, dominateur des Rois;
Je pourrais, n'écoutant que ta timide voix,
Pardonner aux vaincus, pardonner à Charette!
Non, non. Il périra.

HOCHE.

Je le défends; arrête.
Je t'estimais, Alban, et je m'étais promis
De sauver, avec toi, d'illustres ennemis.
C'était te faire honneur. Je t'avais vu naguère
Auprès de Tallien menacer Robespierre,
Arracher l'innocence au fer persécuteur,
Et contre les tyrans signaler ton ardeur.
Désormais, dans mon camp, unis par la puissance,
Nous pouvons tout oser, sans craindre la vengeance

De ces hommes de sang qui nous dictent des lois.
Ah! de l'humanité la douce et sainte voix,
Ne peut-elle, à ton cœur, ici se faire entendre?
Faut-il donc, en ce jour, contre toi les défendre
Ces innocens proscrits, ces guerriers valeureux,
Qu'exaspère l'horreur de ces temps désastreux?
Faut-il, à des Français, prêcher la tolérance?
Pour affermir nos lois, montrons de l'indulgence;
Oublions les erreurs, pardonnons aux vaincus,
Et des bons citoyens honorons les vertus.
La République alors étendra son empire:
Au lieu de menacer, d'outrager, de proscrire,
On nous verra porter des paroles de paix,
Et de la Liberté proclamer les bienfaits.
Je t'ouvre ici mon cœur, je te parle sans feinte;
Je n'ai jamais connu les détours et la crainte.
Veux-tu me seconder dans des projets si grands?

ALBAN.

Non. J'ai pu, je le sais, en de plus heureux temps,
Au glaive de nos lois soustraire une victime,
Qu'au salut de l'Etat on immolait sans crime;

Mais ces temps ne sont plus. Nos lois, la Liberté,
Doivent-elles céder à votre humanité?
Nos lois sont en horreur, la Liberté chancelle;
Et si le fer vengeur ne punit un rebelle,
Bientôt on le verra, suivant ses étendards,
Sur le cœur des Français aiguiser les poignards.
Rejoignant ses Bourbons aux rives étrangères,
Il dira nos malheurs et leurs causes premières.
Ces Bourbons, ces Condés, couverts de sang français,
Que toi-même et Moreau n'arrêtèrent jamais,
Ont-ils donc oublié le chemin de la France?
Et d'y rentrer un jour perdent-ils l'espérance?
Au sein de nos cités règnent les trahisons;
Ce Peuple, qui dansait autour de nos prisons,
Peut bientôt contre nous éclater en murmure?
Au fond de ses forêts Charette se rassure,
Il ranime l'ardeur de ses amis errans,
Et, s'il est libre encore, il se joint aux tyrans.
Mais nous le préviendrons.

HOCHE.

Charette est sans défense,
Ses amis, loin de lui, cachent leur existence.

Pourquoi le craindre, Alban, lorsqu'il est abattu?

ALBAN.

Ah! que tu connais mal sa farouche vertu!
Charette, sans soldats! Charette, sans vengeance!
Détrompe-toi. Cet homme a plus de prévoyance.
Ici, tout m'est suspect. Quoi! tu ne sais donc pas
Qu'un geste, qu'un seul mot enfantent des soldats.
Qu'il parle! tout-à-coup tu les verras paraître.
Recueillant leurs moissons, ils attendent peut-être
Le signal qui bientôt devra les rassembler;
Au milieu de la nuit ils viendront t'immoler,
Et si tu ne poursuis...

HOCHE.

Il te faut des victimes!...
Vas donc, cours retrouver tes compagnons de crimes;
Il ne périra pas. Mais s'il veut, en champ clos,
Mesurer sa valeur et combattre en héros,
Charette me verra, peut-être avec envie,
Les armes à la main, lui disputer sa vie,
Ou, généreux Français, le vaincre et pardonner.
Je ne sais que combattre et non assassiner.

SCÈNE VI.

ALBAN, seul.

Intraitable soldat, courage! moi j'espère
Arracher ce brigand de son affreux repaire,
Venger la Liberté qu'opprima sa fureur,
Détruire la Vendée! et lisant dans ton cœur,
Si je puis découvrir le motif qui t'anime,
Peut-être seras-tu ma dernière victime?
Eh bien! oui, que l'enfer que, dans mon cœur, je sens,
M'engloutisse! qu'il s'ouvre à ma voix! j'y descends;
Et j'en souffrirai moins. Sur ces champs de batailles,
La douleur, comme l'eau, filtre dans mes entrailles;
La malédiction m'arrache le repos.
Les forfaits de ma vie ont pénétré mes os,
Mais ces affreux remords sous lesquels je succombe,
Ils dormiront un jour, avec moi, dans la tombe.
Le mal fut pour ma bouche un fruit délicieux.
Je l'ai trop savouré, je n'attends rien des Cieux.
Le néant! le néant! ah! voilà ma conquête!
La mort, à chaque instant, vient menacer ma tête.

Hélas! que me sert-il de toujours blasphêmer?
Dieu contre mes forfaits se plait donc à s'armer?
Sans espoir! sans salut! oh, si j'avais un prêtre!
Un prêtre... je le suis et pour toujours peut-être.
Son Christ viendrait du ciel m'ouvrir l'étroit sentier.
Vain espoir! je suis seul... mais je pourrais prier...
Oui, l'Évangile apprend qu'on peut prier soi-même.
Seul, je veux fléchir Dieu, dans ce moment suprême.
Pour cela point de prêtre... hélas! et mes forfaits.
Essayons... moi prier? non, je ne l'oserais.
Entre le Ciel et moi s'élève une barrière.
Le berceau de mon fils repousse la prière.
Qu'attendrais-je de lui? de l'amour? ai-je aimé
Le Dieu que tant de fois ma bouche a proclamé?
Mon fils en grandissant voudra fuir ma tendresse,
Peut-être il rougira du nom que je lui laisse;
Et comme un louveteau qu'étouffe un bras nerveux
Mon fils sera maudit, car j'ai trahi mes vœux.
Remords sans repentir, plaintes sans espérance
Dévorez promptement ma coupable existence;
Et, puisqu'il faut mourir comme un vil criminel,
Baignons-nous dans le sang, soyons toujours cruel.

Eh ! que te servira ce sang que tu veux boire ?
Misérable apostat, une sinistre gloire
S'attache à tous tes pas, elle ronge ton cœur.
Mon nom à l'univers inspire la terreur.
Je ne vois plus briller qu'une affreuse espérance.
Le remords me poursuit. Vaincu par la souffrance,
Je retombe sur moi, qu'en vain je voudrais fuir,
Et l'enfer seul est là pour m'aider à mourir.

SCENE VII.

MARIE, ALBAN.

MARIE.

De ces buissons voisins où, garde vigilante,
J'épiais le retour et la marche sanglante
De ces Bleus que Charette a vaincus tant de fois,
J'accours, je crois entendre une plaintive voix.
Peut-être un Vendéen errant dans sa patrie,
Sans amis, sans parens, a besoin de Marie.
Approchons.

ALBAN.

De ces lieux qui trouble le repos?
Que me veut-on?

MARIE.

Je viens pour soulager vos maux.

ALBAN.

Quelque Dieu courroucé sans doute ici t'amène.
Quelle est ta foi, ton nom?

MARIE.

Moi, je suis Vendéenne.

ALBAN.

Et tu viens, par pitié, me tendre un faible bras?
Sais-tu bien qui je suis?

MARIE.

Eh! ne le vois-je pas?

ALBAN.

A mon aspect pourquoi reculer d'épouvante?
Pourquoi donc frémis-tu?

MARIE.

Ta coiffure sanglante
Rappelle à mon esprit un cruel souvenir
Que la paix du cercueil ne saurait affaiblir.

C'était de nos bourreaux la livrée éphémère.
J'ai bien versé des pleurs. Je fus épouse et mère.

ALBAN.

Dans un homme chargé d'innombrables douleurs
Tu ne vois donc pas l'un de tes persécuteurs?

MARIE.

Le Dieu mort sur la croix peut seul lire en votre âme.
Vous êtes malheureux, vous souffrez! simple femme
Et chrétienne, avant tout, je dois vous secourir.
Le devoir n'enfanta jamais le repentir.

ALBAN.

O femme, laisse-moi, je suis un misérable.

MARIE.

Quand de tous mes chagrins vous seul seriez coupable,
Je vous ai déjà dit que ma Religion
M'ordonnait d'oublier la persécution.

ALBAN.

Eh bien! pardonne donc au prêtre régicide,
Pardonne à l'apostat, pardonne au parricide.
Tu vois devant tes yeux cet Alban criminel
Qui détrôna son Roi, qui maudit l'Éternel.

Qu'espérer désormais? Je sue encor le crime.
Ce Dieu que je bravai, qui me prend pour victime,
Qui m'accable à son tour d'innombrables tourmens,
Ce Dieu doit s'effrayer de mes rugissemens.
Le sang que j'ai versé, ceux que je fis proscrire,
Le Roi qu'en souriant je traînais au martyre,
Ces vœux si solennels que ma bouche et mon cœur
Prononcèrent jadis avec tant de ferveur,
Mes devoirs oubliés et ma vertu première,
Tout élève entre nous une horrible barrière.
Que je voudrais pouvoir étouffer mes remords!
Là siègent mes douleurs, là naissent mes transports.
Quelquefois, quand mes yeux, fatigués de souffrance,
A ce ciel ennemi demandent l'espérance,
Il me semble qu'enfin mes maux vont se calmer;
Mon cœur à tout espoir ne pourrait se fermer,
Et pourtant je ne sais...

MARIE.

Que je voudrais vous plaindre!

ALBAN.

Oh! non, ne me plains pas, je suis encore à craindre.

Le funeste pouvoir dont ils m'ont investi
Trouve des ennemis jusques dans mon parti;
Pour éteindre la soif qui toujours me dévore,
J'ai bu beaucoup de sang, j'en boirais plus encore.
Toi-même, si jamais tu tombais sous mes coups,
L'échafaud te verrait rejoindre ton époux.
Fuis donc un apostat.

MARIE.

Vous êtes bien coupable!
Mais Dieu ne fut jamais un père inexorable.
Venez au fond de l'antre où je cache mes pleurs,
Mes soins allégeront vos poignantes douleurs.

ALBAN.

Misérable! veux-tu me livrer à Charette?

MARIE.

Vous ne le croyez pas. Au sein de ma retraite,
Charette, en vous trouvant, vous plaindrait comme moi,
Ce n'est qu'en combattant qu'il sait servir le Roi.
Venez : le repentir, à la voix d'une femme,
A peut-être déjà pénétré dans votre âme;

Le Ciel fera le reste, et tout est oublié.

ALBAN.

Laisse-moi mes remords, et garde ta pitié.
Près d'ici, mes amis nourrissent leur vengeance.
Charette est dans ce bois ; fière de sa présence,
Son invincible armée espère encore en lui ;
Ils n'échapperont pas à nos coups aujourd'hui.

MARIE.

Nous, qui de nos maisons foulons partout la cendre,
A de nouveaux malheurs il faut donc nous attendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARETTE, MARIE.

CHARETTE.

Accablé de fatigue et couvert de blessures,
J'ai besoin de repos. Sous ces voûtes obscures,
Sur ces débris fumans où la Vendée en deuil
Ne rencontre partout qu'un immense cercueil,
Pourrais-je, dites-moi, loin du bruit et des armes,
Goûter quelque sommeil, ou déposer mes larmes?

MARIE.

Épouse sans époux, et mère sans enfans,
J'avais toujours suivi vos drapeaux triomphans;
Ils ont, pendant trois ans, protégé le Bocage.
Maintenant, que le sort trahit notre courage,

Je resterai fidèle a tous nos défenseurs.
Malheureuse aussi moi je pleure vos malheurs.
Je voudrais qu'un abri, qu'une plus sûre place
Dérobât votre tête au coup qui la menace.
Pour conserver vos jours à mes concitoyens,
Sans doute avec bonheur je donnerais les miens.
Vous seul êtes l'appui de la tribu chrétienne;
Vous êtes son espoir, et toute Vendéenne
Affronterait la mort pour sauver son vengeur.
Mais, depuis quinze jours, dans ce bois protecteur,
Je n'avais pas encor vu la horde sauvage
Des soldats qui partout ont semé le ravage.
Là, je pleurais en paix mes fils et mon mari,
Quand tout à l'heure un monstre, au massacre aguerri,
Est venu me remplir et d'horreurs et de craintes.
Alban, car c'était lui, repoussant toutes plaintes,
De ses cris de fureur et de son désespoir,
Effrayait ce séjour qui me cachait le soir.
Il est là.

CHARETTE.

Je le sais. Une nouvelle armée
Vient détruire avec lui la Vendée opprimée;

Et quand il faudrait vaincre ou chercher le trépas,
Je me trouve sans force, et n'ai plus de soldats.
Ce Prince, que nos vœux, que nos voix, mes prières,
Appelèrent longtemps au sein de nos bruyères,
Ce Prince, il a paru. C'est encore un secret
Qu'à ta foi, qu'à ton cœur je donne sans regret.
Si, tombant à ses pieds, je pouvais... Une femme,
Des enfans, des vieillards, quelques soldats sans âme,
Voilà ce qui me reste ! Infortuné pays !
Tu pleureras bientôt sur tes derniers débris.

MARIE.

Prenez quelque repos, votre sang coule encore.

CHARETTE.

Qu'il coule ! que ma vie à l'instant s'évapore !
Pourquoi la conserver ? Laisse tes soins pieux.
J'aimerais mieux mourir, là, seul et sous tes yeux,
Que d'aller prisonnier, victime résignée,
Présenter une tête au bourreau désignée.
Qu'il coule tout mon sang ! et peut-être demain,
Grand Dieu ! quelle espérance ! une fidèle main
Viendra-t-elle cacher sous un peu de poussière
Ces restes mutilés qui seront sans prière.

Voilà le seul espoir qui reste à des Français ;
C'est la paix du cercueil : encore cette paix,
Par d'iufâmes soldats ne leur est pas laissée.

MARIE.

Repoussez loin de vous cette triste pensée.

CHARETTE.

N'ont-ils pas violé les restes de Bonchamps?

MARIE.

La colère du Ciel a puni les méchans.

CHARETTE.

Ils renaissent toujours. Crois-tu donc que ce prêtre,
Par de plus grands forfaits ne s'est pas fait connaître?

MARIE.

Mais Hoche a dans son cœur les vertus d'un soldat.
On dit...

CHARETTE.

Il obéit lui-même à l'apostat.

MARIE.

Si, pour vous seconder, une femme timide
Vous présentait un bras que l'espérance guide ;

Si j'osais... vous savez.

CHARETTE.

Oui, je sais qu'aujourd'hui
Les femmes combattraient quand les hommes ont fui.
Mais pour me seconder, hélas! pauvre Marie,
Il faut plus que du zèle; il faudrait...

MARIE.

La Patrie
A-t-elle donc perdu jusqu'à ses derniers fils?
Ils vivent pour combattre. Écartés, affaiblis,
Peut-être ignorent-ils que, dans ce jour, Charette,
Seul, au fer ennemi court exposer sa tête.
Mais lorsqu'ils apprendront que leur vieux général,
Pour vaincre ou pour mourir leur donne le signal;
Lorsque, dans tous les cœurs préparés au martyre,
Ma voix fera passer le zèle qui m'inspire;
Lorsque, les réveillant au nom de ce Français
Qui parcourut les mers, guidé par nos succès,
Je dirai : Vendéens, au secours de Charette!
Alors vous les verrez ces preux, que rien n'arrête,
Serrer près du drapeau leurs innombrables rangs.
Ils traversent pour vous les feux et les torrens.

Ils viennent. Les voici ! sainte et fidèle armée,
De tes nouveaux exploits que mon âme est charmée !
Oh ! détruis à jamais l'espoir des factieux !
Des larmes de bonheur ruissellent de tes yeux.
Du Ciel qui s'étonnait tu comprends le langage.
Relève-toi. Dieu seul t'a rendu ton courage :
Charette, tu vaincras ; plus de lâche abandon.
Ces nobles Vendéens, aux genoux d'un Bourbon
Qui sent encor pour nous tressaillir ses entrailles,
Voleront déposer le laurier des batailles,
Et, pour monter au trône où son cœur l'a lié,
Le cadavre d'Alban sera son marche-pié.

CHARETTE.

D'un si doux avenir, oui, j'accepte l'augure.
Qui pourrait résister à la voix qui m'adjure ?
Les morts, pour t'obéir, sortiraient du tombeau.

MARIE.

Ah ! si nous triomphons, que ce jour sera beau !

SCÈNE II.

CHARETTE, LOUIS, MARIE.

LOUIS.

Hoche vient sur mes pas.

CHARETTE.

Je l'attends. Vous, Marie,
Évoquez des soldats pour sauver la patrie.

SCÈNE III.

CHARETTE, HOCHE.

HOCHE.

Général, profitant des ombres de la nuit,
En secret jusqu'ici je me suis introduit.
Ma démarche par vous peut être appréhendée.
Connaissez un peu mieux l'ami de la Vendée.

Je ne suis qu'un soldat. Élevé dans les camps,
J'ignore l'art de feindre, et, dans ce triste temps,
Servant la liberté sans servir l'anarchie,
Je mis toute ma gloire à vendre cher ma vie.
Étranger à vos maux, je viens les soulager.
Loin de vous, s'il se peut, écarter le danger
Qui menace et toi-même, et tes compagnons d'armes.
Ah! la France a déjà répandu trop de larmes.
Trop de sang a coulé! Des vrais républicains
Ma voix peut, dans ces lieux, révéler les desseins.
La Bretagne m'a vu sur son morne rivage
Combattre des héros dont j'aimais le courage.
Sombreuil, comme toi-même, ardent, plein d'avenir,
Voulut nous attaquer, et ne put que mourir.

CHARETTE.

Ne l'admirez-vous pas, ce Sombreuil, dont j'envie
Et le noble supplice, et la trop courte vie?

HOCHE.

Je l'admire et le plains. Un généreux pardon
Peut empêcher de faire un autre Quiberon.

Réfléchissez. La loi punit le fanatique.

CHARETTE.

Vous promettez l'oubli, servant la République.
Trop d'exemples fameux ne vous disent-ils pas
Que le Peuple d'horreurs n'est jamais assez las.
Insensé que j'étais ! de perfides caresses
Une fois m'ont fait croire à de telles promesses ;
Que m'offrez-vous plus qu'eux pour flatter mon espoir?

HOCHE.

Je t'offre mon honneur.

CHARETTE.

Nous pourrons nous revoir,
Je dois encor combattre.

HOCHE.

Arrête. Ton empire
Que soutinrent quatre ans de gloire et de martyre,
Succombe sous les coups du fer républicain.
Nous cernons ces forêts, et sans doute demain,
Entraînant dans ta chute un peuple, ton complice,
Tu pleureras ses maux en marchant au supplice.
Écoute d'un ami les conseils et les vœux,
Et tu pourras après te perdre si tu veux.

Près de moi, dans mon camp, républicain farouche,
Un renégat mourant, la menace à la bouche,
N'aspire qu'à l'honneur de te faire égorger.
Contre lui, c'en est fait, je ne puis protéger
Le plus ardent soutien de la cause ennemie.
Je respecte ton nom; j'abhorre l'infamie,
Et crois de mon devoir de ne déguiser rien.
L'homme a ses droits en nous, avant le citoyen.
La sainte humanité fait taire la justice,
Et, pour sauver un homme, on n'est pas son complice.
Général, un seul mot peut conserver tes jours,
Délivrer la Vendée.

CHARETTE.

Ah! parlez sans détours.
Que faut-il?

HOCHE.

Déposer au même instant les armes,
De la Vendée en pleurs apaiser les alarmes,
Sur l'honneur qu'un soldat toujours a respecté,
Faire ici le serment d'aimer la Liberté.

CHARETTE.

D'aimer la Liberté je n'ai plus le courage;
Quand son nom, profané par des excès de rage,
Du Tibre à la Vistule épouvantant les Rois,
Fait crouler ou détruit les trônes et les lois;
Quand du sang des Français les villes sont fumantes,
Qu'on égorge à Paris et qu'on nous noie à Nantes;
Quand, comme un fruit précoce arraché par les vents,
Nous tombons sur ce sol, flétris avant le temps;
Quand les feux ennemis dévorent la chaumière;
Quand le pied des coursiers ne foule de poussière
Que la cendre des morts ou celle des cités;
Quand nous baignons de pleurs nos sillons dévastés,
Je pourrais, pour sauver quelques instans de vie,
Déshonorer mon nom par une perfidie?
J'irais prostituer, criminel apostat,
Un cœur pur jusqu'alors, et les vœux d'un soldat?
Cayenne, répondez, n'a donc plus de repaires?
Et ses sables brûlans, ses monstres sanguinaires,
Seraient-ils plus heureux et moins cruels que vous?
Croyez-vous qu'ils ont pu trahir votre courroux?

Vos déserts, vos cachots, sauvent-ils vos victimes?
Ou bien voudriez-vous faire les magnanimes?

HOCHE.

Pourquoi donc de sang-froid insulter des Français?
Avec toi, tous les jours, nous pleurons ces excès,
Qui, de la Liberté déshonorant la gloire,
D'une page sanglante ont souillé notre histoire.
Des monstres, je le sais, sous son nom respecté,
Outrageant la nature avec la Liberté,
Couvrirent d'échafauds nos villes frémissantes,
Et, des anciens Romains images repoussantes,
Ils osèrent chez nous parodier Caton;
O Liberté chérie, ils profanaient ton nom.
Jeune encore, et brisant les fers de l'esclavage,
J'ai toujours, dans mon cœur, adoré ton image.
Mais pure, mais semblable à cette déité
Que Sparte environnait d'un culte mérité,
Et que Léonidas salue aux Thermopyles.
Elle n'inspire point les discordes civiles.
Dans le sang des Français on noya ses vertus,
Et de la Liberté nous n'avons que l'abus.

Sans doute, comme toi, je déteste ces fêtes
Où l'échafaud voyait tomber cent mille têtes.
Retiré dans les camps, l'honneur, à nos soldats,
N'arrachait que des pleurs sur ces grands attentats.
Contemplez, sur les mers, ce drapeau tricolore,
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri, ce cri du cœur : Vive la Liberté!
Que pousse en expirant leur courage indompté?
Pour eux, s'ils sont captifs, la vie est un outrage.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage;
Le fer, l'onde et la flamme entourent ces héros,
Et *le Vengeur* enfin va périr sous les flots.
La Liberté par nous a conquis la victoire,
Et tu ne voudrais pas partager cette gloire,
Toi, soldat, toi, Français? Crois-tu que nos lauriers
Dépareraient le front de rustiques guerriers?

CHARETTE.

Pourquoi donc, général, penser qu'on vous outrage?
J'estime vos vertus, j'aime votre courage,
Et si souvent trompé, j'ai pu vous soupçonner;
Nous avons tant souffert, qu'on peut nous pardonner.

Mais je n'accepte point l'honneur que vous me faites.
A vos brillans lauriers préférant mes défaites,
Fidèle à mon serment, fidèle à mon devoir,
Je remplis l'un et l'autre, et ne sais rien prévoir.
Cependant si le Ciel, maître des destinées,
Veut encor prolonger ces fatales années,
Nous saurons tous mourir, les armes à la main.
Mais vous qui, dans ce camp, portez un cœur humain,
Quel motif si puissant, général, vous inspire?
Et pourquoi des tyrans soutenez-vous l'empire?

HOCHE.

La Liberté toujours eut pour moi des appas.

CHARETTE.

La Liberté n'est rien où la vertu n'est pas.
De forfaits inouïs on l'a faite héritière.
Nous la voulons pour tous, nous la voulons entière.
J'aime la Liberté de nos antiques preux,
Qui les couvrit de gloire en les rendant heureux.
Elle peut s'allier avec la Monarchie.
Nos Rois n'étaient-ils pas pères de la Patrie?

On fut libre jadis, et l'on s'en vanta moins.
Jamais, dans les cachots, d'impassibles témoins
Virent-ils entraîner la moitié de la France?
Les Bourbons, comme vous, prêchaient-ils la vengeance?
Au lieu d'un seul tyran, combien en avez-vous
Qui s'égorgent entr'eux pour venir jusqu'à nous?
Des peuples égarés on flatte la colère;
Et si la Liberté règne encor sur la terre,
Son trône est l'échafaud, son sceptre est un poignard.

HOCHE.

Que toujours, dans ces bois, flotte cet étendard!
J'honore la valeur partout où je la trouve.
Le cruel Alban sait que jamais je n'approuve
Les odieux forfaits que sa rage a commis.
Je veillerai sur vous; mais qu'il me soit permis
De garder quelque espoir en sauvant votre vie.
La fureur de ce monstre est loin d'être assouvie;
Victime cependant de ses trop longs excès,
Il n'attend que la mort pour venger les Français.
Elle viendra bientôt. Alors à la Vendée
J'accorderai la paix qu'elle a tant demandée.

SCÈNE IV.

CHARETTE seul.

Voilà donc tout le fruit de quatre ans de douleurs!
Un soldat ennemi qui veut tarir nos pleurs!

SCÈNE V.

CHARETTE, CHATILLON.

CHATILLON.

J'ai longtemps, général, parcouru nos villages,
Et n'ai pu rassembler, au fond de ces Bocages,
Que des hommes épars, étrangers à nos maux,
Qui n'ont pu partager nos glorieux travaux.
Ces Vendéens, l'effroi de l'armée ennemie,
Au milieu des périls ont tous perdu la vie;
Et s'il en reste, hélas! après tant de combats,
Ils mourront, s'il le faut, mais ne vengeront pas

Leurs amis, leurs enfans, confondus dans la tombe!
Charette, écoutez-moi. La Royauté succombe!
Sur sa vaste ruine, ah! répandons des pleurs,
Mais de notre Pays détournons les horreurs.
Hoche, dit-on, soutient les défenseurs du Trône;
Il commande en ces lieux, il peut tout, il pardonne.

CHARETTE.

Indigne et lâche ami, qu'oses-tu m'annoncer?
Général vendéen, irai-je m'abaisser?
Aux pieds d'un proconsul plein d'astuce et d'audace,
Pourrai-je supplier et demander ma grâce?
Ou bien, par un traité, parmi nos oppresseurs
Afficher mon opprobre et vos lâches terreurs?
Aujourd'hui, si je cède à la peur qui t'anime,
J'irai me dévouer, bénévole victime,
Sur ce sanglant autel où périrent Talmont,
D'Hauterive, d'Elbée, et Grandville, et Cumont.
Pour qui donc prendrais-tu ce général fidèle,
Qu'on vit, toujours armé, soutenir avec zèle
Ces sacrés étendards que fit flotter ton bras?
Si Volnis, plus heureux, réunit des soldats,

Nous pouvons dans nos rangs ramener la victoire.
Je ne te berce point d'une attente illusoire.
Châtillon, du courage en défendant les lis!

CHATILLON.

J'en aurai pour mourir, rien de plus. Mon pays,
Théâtre de forfaits et d'une horrible guerre,
Du sang de ses enfans vit abreuver la terre.
Vos soldats, vos amis, les plus braves ont fui.
Pourquoi donc de nouveau les guider aujourd'hui
Contre ces légions?

CHARETTE.

Dépose toute crainte,
Et ne fais plus entendre une timide plainte.
Un Prince, de nos Rois auguste successeur,
Vient tenter la fortune et vaincre le malheur;
Il attend ses amis vers le prochain rivage.
Volnis, dans ces forêts, m'apporte un tel message.
Faut-il donc renoncer à la gloire, aux Bourbons?
Faut-il l'abandonner?

CHATILLON.

Non, général, mourons!

SCÈNE VI.

CHARETTE, CHATILLON, VOLNIS.

VOLNIS.

Charette, en rassemblant une troupe nouvelle,
Qui brûle de répondre à la voix qui l'appelle,
Près d'ici, j'ai trouvé l'envoyé qu'Albion
Au Prince, notre appui, donna comme espion.
Je l'ai laissé moi-même aux mains de quelques braves.
Parlez; que faut-il faire en des momens si graves?

CHARETTE.

(à Volnis.) (à Châtillon.)
Qu'il entre sur-le-champ. Et vous, de nos soldats
Entretenez l'ardeur, prévenez les débats.
Voici l'ambassadeur.

SCÈNE VII.

CHARETTE, FAIRFORT, VOLNIS.

FAIRFORT.

Au nom de l'Angleterre,
Héros des Vendéens, que respecte la terre,
Je viens vous secourir.

CHARETTE.

Je n'en ai pas besoin.

FAIRFORT.

Pourquoi donc repousser mes offres de si loin?
Vos Princes, d'Albion implorant l'assistance,
Pourraient vous engager à plus de confiance,
Vos émigrés français...

CHARETTE.

Que vous faut-il? parlez.
Pour combattre, déjà mes soldats rassemblés
Attendent ma présence.

FAIRFORT.

Écoutez-moi, de grâce.
Au nom de votre Roi, j'enchaîne votre audace.
C'est lui qui m'a nommé pour le représenter;
Et d'un semblable choix j'ai lieu de me flatter.
Modeste dans ses mœurs, à ses Bourbons fidèle,
Le Vendéen sera le sublime modèle
De ces Français qu'ici rappellent vos vertus.
Combattant pour vos Rois un peuple de Brutus,
Vous avez défendu vos forêts, vos murailles;
En cultivant vos champs, vous gagniez des batailles;
Et si le juste Ciel, témoin de vos efforts,
Eût voulu seconder ces immortels transports,
Heureux que la victoire eût servi la justice,
L'on ne me verrait point vous offrir un service
Que vous fait dédaigner votre noble fierté.
Vous fîtes autrefois trembler la Liberté;
Voyez autour de vous, il n'est plus de Vendée!
Pourquoi donc conserver cette lugubre idée?
Votre voix évoquait l'ombre des anciens preux.
Nous avons admiré vos efforts courageux;

Mais l'aveugle fortune, en caprices féconde,
A désarmé la main des protecteurs du monde,
Et vous êtes tombé. Je vous offre aujourd'hui,
Aux bords de la Tamise, un invincible appui.
Là, vous pourrez encor nourrir votre espérance.
Si, pour rendre à ses Rois le trône de la France,
L'or était nécessaire, au nom de mes amis,
Je promets les trésors de mon riche pays.
Voulez-vous accepter cette offre généreuse?

CHARETTE.

Jusqu'ici j'avais cru votre Angleterre heureuse
Des malheurs qui pesaient sur nos tristes cités;
Et même si l'on doit, dans ces calamités,
Sur quelques bruits secrets fonder sa confiance,
Êtes-vous étrangers aux malheurs de la France?
Cet or, que l'on prodigue au-delà de nos mers,
Fruit d'un honteux trafic, nous a rivé des fers.
Vous voulez, dites-vous, sauver notre Patrie?
Laissez donc là votre or. Une armée en furie
Menace ce pays. Appelez des soldats;
Qu'ils vainquent avec nous au milieu des combats!

Qu'ils apportent enfin des bords de la Tamise
Des armes, de l'honneur, surtout de la franchise!
Alors on nous verra, Français reconnaissans,
Avec joie accepter leurs trésors, leurs présens.
Mais faut-il recevoir d'une main étrangère
Cet or, qui corrompt tout, que la fière Angleterre
Prodigue en même temps à nos vils ennemis?
Faut-il, abandonnant ce glorieux pays,
Renoncer à l'honneur, et, soldat sans courage,
Chez un peuple étranger demeurer en ôtage?
Faut-il qu'un Vendéen soit esclave chez vous?

FAIRFORT.

Général, par ces mots vous nous offensez tous;
Et lorsque, ambassadeur d'une illustre puissance,
Je viens sur ce rivage apporter l'espérance,
J'ai lieu de m'étonner de ces tristes éclats.
Le malheur est sacré. Mais je ne croyais pas
Qu'un Vendéen vaincu dédaignât l'Angleterre,
Et du sang des Français voulût couvrir la terre.

CHARETTE.

Que la pitié sied bien à vos cœurs rétrécis!
Anglais, tu peux partir; va dire à tes amis

Que la Vendée encor prétend à la victoire ;
Que Charette, en ses bois, couronnera sa gloire,
Qu'il combattra toujours, et que, malgré le sort,
Aux bienfaits d'Albion il préfère la mort.

FAIRFORT.

Ainsi donc du pays la perte est décidée !

CHARETTE.

Mon devoir a parlé.

FAIRFORT.

Malheureuse Vendée !

CHARETTE.

La gloire l'environne, et tu comptes ses pleurs !

FAIRFORT.

Je ne vois plus en vous que ses persécuteurs.

CHARETTE.

Lâche ! tu voudrais bien, en semant les alarmes,
Des mains de mes amis faire tomber les armes.
Que tu t'applaudirais d'un triomphe aussi beau !
Charette, prisonnier au fond de ton vaisseau,
Pourrait-il augmenter votre fortune inique ?
Sa tête est-elle à prix ? et la foi Britannique

Veut-elle à nos tyrans me livrer abattu?
Veut-elle m'acheter?

FAIRFORT.

Pour qui donc me prends-tu?

CHARETTE.

N'êtes-vous pas toujours l'ennemi de la France?

FAIRFORT.

Tes Bourbons en nous seuls mettent leur espérance.

CHARETTE.

Ah! que vous savez bien, sous d'apparens bienfaits,
Cacher et votre opprobre, et vos lâches forfaits?

FAIRFORT.

Imprudent général, sachez donc me connaître,
Et distinguez enfin l'ami d'avec le traître.

CHARETTE.

L'ami que vous m'offrez fut celui de Sombreuil,
Et Sombreuil près de lui n'a trouvé qu'un cercueil.
Ma confiance en vous ne sera point trompée.

FAIRFORT.

L'Angleterre pourrait employer votre épée.

CHARETTE.

Les enfans d'Albion ici sont odieux.

FAIRFORT.

Ils sauvèrent pourtant vos illustres aïeux.

CHARETTE.

On les paya sans doute.

FAIRFORT.

Amis de l'Angleterre,
On a vu des Français la soutenir naguère.

CHARETTE.

Vous en aviez besoin; mais la France jamais
Ne veut à l'étranger devoir quelques bienfaits.

FAIRFORT.

Vous me refusez donc?

CHARETTE.

La gloire me l'ordonne.
Ici, de toutes parts, la mort nous environne.
Nous pouvons cependant reconquérir la paix,
Et de la République étouffer les forfaits.

Mais, si nous succombons dans cette grande lutte,
L'Anglais ne verra point notre honorable chute,
Jeanne d'Arc nous apprend à connaître ses lois.

FAIRFORT.

Adieu, fier Vendéen, pour la dernière fois.
J'ai voulu te sauver. Tu connaîtras sans doute
Ce que peut un Anglais, et ce qu'un refus coûte.

SCÈNE VIII.

CHARETTE, VOLNIS.

CHARETTE.

Volnis, vous frémissez. Qu'entend-il par ces mots?
Pourrait-il donc ici, tramant de noirs complots,
Du Prince qu'il conduit trahir la confiance?
Ils nous ont trop appris quelle est leur conscience.
Cet insolent Anglais aurait-il en ces lieux
Fait circuler sous main son or injurieux?
Il a pu caresser cette indigne faiblesse
Que montrent nos amis, aux jours de la détresse.

Suis sa trace. Evitons un pareil déshonneur,
Et que la mer remporte un tel libérateur.

VOLNIS.

Je vous obéirai.

(Il veut sortir.)

SCÈNE IX.

CHARETTE, VOLNIS, MARIE.

CHARETTE.

Volnis, voici Marie!

VOLNIS.

En conservant mon fils, vous sauvâtes ma vie.
Ah! comment reconnaître un aussi grand bienfait?

MARIE.

En vengeant les Bourbons comme vous l'avez fait.
Votre fils est le mien : c'est ma seule espérance;
Au milieu des combats, j'élevai son enfance.
Un casque est son berceau; mais sa jeune valeur
A son père attendri ne fait point déshonneur.

Près de moi, tout à l'heure, il savait avec zèle
Réunir des soldats que la Patrie appelle.
Il parlait, et soudain son énergique voix
Transformait en guerriers de simples villageois.

VOLNIS.

Vous l'avez élevé comme une noble mère.

MARIE.

De mes fils qui sont morts il suivra la carrière.
Tout Français est soldat quand son Prince est captif.
Mes pères me l'ont dit. Mon enfant adoptif,
Quoique bien jeune encor, tient le même langage.

VOLNIS.

Mais vous allez combattre, et son bouillant courage
L'exposera peut-être à des dangers trop grands.
Pour suivre cet Anglais, j'abandonne vos rangs;
Et mon fils....

MARIE.

Du succès nous ne pouvons répondre.
Parfois le Tout-Puissant se plaît à nous confondre,
Et, pour nous éprouver, arrête nos desseins.
Ce qu'on peut espérer des fragiles humains,

Nous l'avons fait, Volnis, et notre prévoyance
Doit vous laisser au moins cette heureuse assurance.
Si les dangers que craint un paternel amour
Paraissaient menacer quelque tête, en ce jour,
Moi-même, croyez-moi, moi-même la première,
Avec plaisir pour lui je perdrais la lumière;
Au-devant du trépas l'on me verrait courir;
Votre fils et le mien ne pourrait point mourir.
Pour rempart, mon seul cœur; pour bouclier, mes armes;
Louis n'a rien à craindre en ces momens d'alarmes.
Je ne vis que pour lui, lui seul et mon Pays.
Moi, dont les longs travaux, dont les cheveux blanchis
Annoncent une mort qui ne tardera guère,
Irais-je donc livrer une tête aussi chère?
Ah! dans ce cœur glacé, libre enfin aujourd'hui,
Il coule encor du sang. Ne craignez rien pour lui.
Cher Louis, cher enfant, l'espoir de ma vieillesse,
Ai-je donc préparé ta brillante jeunesse
Pour la voir succomber... Ces pensers sont affreux.
Un pied dans le tombeau, je n'ai plus que des vœux;
Mais si l'âge trahit ma valeur affaiblie,
Je puis au moins pour toi sacrifier ma vie.

Ils se réveilleraient, ces transports assoupis,
Et la mort est bien douce à qui meurt pour son fils.
Que n'ai-je pour les miens pu la trouver naguère!

CHARETTE.

Les plus jeunes enfans ont pris part à la guerre.
L'âge ici disparaît. Mondyon, Beauvolliers,
Se placent à côté des plus braves guerriers.
Votre fils m'a suivi dans les champs du carnage.
Il m'a sauvé la vie, et, grâce à son courage,
Je vois encor renaître une lueur d'espoir.
Alban nous croit vaincus, nous l'attaquons ce soir;
Louis auprès de moi....

SCÈNE X.

CHARETTE, VOLNIS, MARIE, LOUIS, VENDÉENS.

LOUIS.

Général, une armée,
Par la religion autour de vous formée,

N'attend plus, pour montrer son trop juste courroux,
Que de voir à sa tête un héros tel que vous.

VOLNIS.

A de trop grands périls n'expose pas ta vie.
Que je t'embrasse encor. Mon fils!

CHARETTE.

Venez, Marie,
Votre exemple saura nous apprendre à souffrir.
Et vous, Volnis, partez. Nos cœurs pour s'attendrir
N'ont pas besoin des cris et des larmes d'un père..

MARIE.

En vous seul désormais notre Vendée espère.
Charette, à l'ennemi! Le fils de mes douleurs
Combattra près de vous pour venger nos malheurs.

CHARETTE.

Soldats de Jésus-Christ, Vendéens intrépides,
Il luit enfin ce jour, que des hommes perfides
Voulurent éloigner par un lâche traité.
Ce jour doit décider de votre liberté,

Ou doit sur l'échafaud voir finir votre vie.
Je ne veux point ici, par un langage impie,
Vous engager, amis, à plonger vos poignards
Dans le sein des Français qui, parmi les hasards,
Ont assouvi sur vous leurs fureurs sanguinaires.
Sans doute il est cruel de combattre des frères;
Mais votre Roi tombé sous un fer assassin,
Ses enfans, dans les fers, achevant leur destin,
Vos pères massacrés, vos filles et vos femmes
Subissant d'un vainqueur les voluptés infâmes;
Sous les pieds des chevaux, vos enfans entassés,
Vos prêtres en exil, vos temples renversés,
Excusent les malheurs que cette guerre entraîne.
Avons-nous jusqu'ici rendu haine pour haine?
Fidèles aux Bourbons comme à l'humanité,
Nous a-t-on jamais vus prêcher la Liberté,
Sur des monceaux de morts, sur des cités en cendre?
Par le fer, tous les jours, nous a-t-on vus répandre
Le sang des citoyens qui fuyaient devant nous?
Ce sont vos ennemis qui portèrent ces coups.
Lâches dans les revers, insolens dans la gloire,
Ils tremblaient devant nous, quand la juste victoire

Couronnait nos efforts. Farouches citoyens,
Ils rêvent que la France a perdu ses soutiens,
Enivrés de fureur, d'espérance et de joie,
Ils comptent les momens pour dévorer leur proie.
Marchons, soldats, qu'ici ce Peuple rugissant
Sache que nous pouvons vendre cher notre sang.
Ils sont les plus nombreux. Qu'importe? le courage
Ne sait point calculer un pareil avantage.
Le Ciel combat pour nous. Attaquons dans ce lieu:
Un mortel doit tenter, réussir est d'un Dieu.
Mais pour vaincre le sort, pour dompter la victoire,
Voyez donc dans vos rangs les enfans de la gloire,
La Robrie et Joly, ces Soyer à la fois
Servant avec leur Dieu, leur Patrie et leurs Rois.
Ce jeune d'Autichamp des braves le modèle,
Fleuriot, Du Pérat, Sapinaud si fidèle,
Ne peuvent-ils donc plus faire battre vos cœurs?
Charles, comte d'Artois, sous vos drapeaux vainqueurs,
Vient apprendre de vous le grand art de combattre?
Oserez-vous trahir le Fils de Henri-Quatre?
Réunis en son nom, combattons aujourd'hui,
Et, s'il faut succomber, mourons du moins pour lui.

Mais, soldats, dans vos rangs si quelque âme rebelle
Refusait d'embrasser une cause si belle,
L'envoyé d'Albion lui promet par ma voix
Un asile où peut-être il oublîra ses Rois.
S'il en est parmi vous, répondez... Le silence
De tous me garantit ici l'obéissance.
Jurez donc, avant tout, au pied de cette Croix,
De punir les tyrans, de rétablir nos lois;
Promettons dans ce jour, au Dieu qui nous rassemble,
De combattre, de vaincre, ou de mourir ensemble.

LOUIS.

Je suis bien jeune encor, mais Français, mais chrétien,
Je vais les prononcer, vos sermens et le mien.
Un ministre du Ciel sur nous a fait descendre
Les pieuses faveurs que nous n'osions attendre.
Au pied de ses autels, le Seigneur a béni
Ce Peuple, par l'honneur, par la Foi réuni.
Inspiré par la grâce, aux combats il s'élance.
Comme lui, général, sans crainte je m'avance.
Au nom des Vendéens assemblés dans ce lieu,
Je jure, sur la Croix, de défendre mon Dieu,

De protéger l'Église et de venger ses prêtres,
D'exterminer partout les tyrans et les traîtres,
Et de rendre le trône aux Rois que nous aimons.

CHARETTE.

Soldats, un Dieu vous voit, un Dieu le veut, marchons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

HOCHE, ALBAN.

ALBAN.

La sainte Liberté triomphe! Mes alarmes
Ont pu seules ici faire courir aux armes,
Et nous avons vaincu! Général, je connais
Cette terre maudite où tant de bons Français,
Dans des piéges affreux se laissaient tous surprendre,
Et, martyrs, succombaient sans pouvoir se défendre.
Il faut la dévaster, ou bien tu la verras
Renaître de sa cendre et vomir des soldats.
C'est une hydre toujours contre nous acharnée.
Pour elle, ses malheurs ne sont rien. Destinée

A renverser nos lois, nos mœurs, nos libertés,
Elle a couvert de maux d'importantes cités.
Pour éteindre à jamais une race coupable,
Je veux t'anéantir, Vendée inexplicable,
Détruire tes forêts, embrâser tes moissons,
Du sang de tes enfans abreuver tes sillons,
Et, triomphant enfin sur ta ruine immense,
Proclamer, en mourant, ma terrible vengeance.

HOCHE.

Ces sentimens sont-ils dignes du nom français?
Citoyen, tu veux donc ensanglanter la paix?
Ce peuple, que je plains, montre de la droiture.
Outragea-t-il jamais les mœurs et la nature?
A-t-il des délateurs? ouvre-t-il des cachots?
Et crains-tu de le voir dresser des échafauds?
Non. Désabuse-toi. Ces laboureurs sublimes
Ne sont pas des bourreaux. Ils furent nos victimes.
Ils ne sont qu'égarés, ils reviendront.

ALBAN.

Jamais.
Si, parmi ces brigands abattus désormais,

Charette plus d'un jour traînait encor sa vie,
Tu verrais de nos droits cette race ennemie
Nous poursuivre partout en caressant ses fers.
Peuple dégénéré, dans ces pays déserts,
Ils ne connaissent pas les plus beaux droits de l'homme;
Ils craignent les tyrans et les foudres de Rome.

HOCHE.

Et voilà le motif qui peut armer ton bras?
Quoi! c'est le Vatican?

ALBAN.

Tu ne me connais pas.
Dans ce Peuple, je crains un zèle fanatique
Qui peut tout renverser, jusqu'à la République.
Depuis trois ans et plus, seul il combat. Jamais
Daigna-t-il proposer un seul traité de paix?
Si le fer, si la mort l'affaiblit, vois, les femmes
Courent de rang en rang, excitent dans les âmes
Cette intrépidité qui nous fait tous pâlir.
Elles savent combattre, elles savent mourir.
L'on ne reconnaît plus ni le sexe, ni l'âge.
As-tu vu cet enfant qui, bouillant de courage,

Au-devant de tes coups s'était précipité?

HOCHE.

J'admirai sa valeur et sa témérité.
C'est le fils de Volnis.

ALBAN.

Sa fanatique ivresse
Au plus fort du péril entraînait sa jeunesse.

HOCHE.

Je l'avais épargné.

ALBAN.

Moi, je l'ai fait punir.
C'est un monstre de moins.

HOCHE.

L'enfer doit te bénir.
Au combat, une femme et sans doute une mère,
Lui faisait de son corps un rempart éphémère.
De tous nos bataillons elle affrontait les feux;
Elle semblait vouloir...

ALBAN.

Ils ne sont plus tous deux.
Quand la douleur pressait mon âme agonisante,
Cette femme m'offrit sa pitié méprisante.

Mon poignard, dans son sein, a payé ses bienfaits.

HOCHE.

Que la guerre civile enfante de forfaits!

ALBAN.

Hoche, qui t'a donné tant de droits pour les plaindre?
Tu dis qu'ils sont humains, ils en sont plus à craindre;
Car s'ils étaient cruels....

HOCHE.

Ils pourraient dans vos rangs,
De victimes qu'ils sont, devenir des tyrans.

ALBAN.

Ils méritent la mort.

HOCHE.

La France rajeunie
Sait pardonner l'erreur, jamais la calomnie.
La France qui combat pour le plus saint des droits,
N'a pas besoin de sang, elle a besoin de lois.

ALBAN.

Nous voulons son bonheur. L'échafaud le prépare.

HOCHE.

Pour être libre, hélas! faut-il être barbare?

ALBAN.

Que fait à la Patrie ou plus ou moins de sang?

HOCHE.

Un Français, quel qu'il soit, est toujours son enfant.

ALBAN.

Respecte, général, l'ordre que je t'intime;
La loi, la Liberté demandent leur victime.
Que Charette périsse! ou, toi-même aujourd'hui,
Tout couvert de lauriers, périras avec lui.
Réfléchis, car je sais démasquer tous les traîtres.

SCÈNE II.

HOCHE, seul.

Vils tyrans, vous voulez nous commander en maîtres!
Ne pouvant, à ma gloire, associer son nom,
Alban veut m'abaisser jusques à lui... mais non;
Je suis encor Français. Oui, tu vivras, Charette:
En trompant du bourreau la fureur inquiète,

Je puis te conserver et me sauver l'honneur.

(l'apercevant.)
Tu m'as fait demander, je t'attends. Son grand cœur
Frémit en m'abordant. Avançons.

SCÈNE III.

CHARETTE, HOCHE.

CHARETTE.

L'espérance
De la Vendée en deuil trahissant la vengeance,
Nous livre à la merci de tous nos ennemis.
Général, près de vous, les défenseurs des lis,
En empruntant ma voix, implorent un refuge,
Et si, par vos discours, de votre cœur je juge,
Je dois, dans nos malheurs, m'estimer trop heureux.
Nous n'avons pas souvent des vainqueurs généreux.

HOCHE.

Charette, à vous sauver je consacre ma vie,
Parlez, je suis armé contre la tyrannie.

Je protège vos jours, et si nous succombons...

CHARETTE.

Ce n'était pas pour moi que j'implorais vos dons.

HOCHE.

Et pour qui donc, grand Dieu, parlez-vous?

CHARETTE.

Pour mes frères.

HOCHE.

O dévoûment sublime!

CHARETTE.

Aux combats sanguinaires,
Je les entrainai tous. Ils n'ont fait qu'obéir;
Ils sont donc innocens, c'est moi qu'on doit punir.
Peut-être pourrions-nous plus longtems nous défendre,
La Vendée au cercueil ne vient pas de descendre;
Elle renferme encore assez d'autres vengeurs
Qui sauront réparer ses illustres malheurs:
Mais si vous me jurez sur votre jeune gloire,
De vous montrer humain jusques dans la victoire,
Si vous voulez ici respecter les vaincus,
Et nous faire bénir d'héroïques vertus,

Je remets en vos mains cette épée inutile.
C'est vous en dire assez.

HOCHE.

Où fuyez-vous? L'asile
Que vous avez choisi pour cacher vos destins,
Ne peut plus conserver l'espoir des Vendéens.
Sur les pas des bourreaux l'apostat vous épie;
Vers Alban....

CHARETTE.

A ses coups je vais livrer ma vie.

HOCHE.

Arrêtez.

CHARETTE.

Général, je suis las de souffrir.
Satisfaites Alban.

HOCHE.

Quoi! vous voulez mourir,
Lorsque je fais briller un rayon d'espérance.

CHARETTE.

Vers ce doux avenir en secret je m'élance;

Parlez, ne cachez rien.

HOCHE.

Par un juste traité,
Je vous rends à vos droits, à votre liberté.
Vous êtes citoyens, et notre République.....

CHARETTE.

Je me retire : assez.

HOCHE.

Charette, je m'explique.

CHARETTE.

Il n'en est pas besoin; je connais vos projets.

HOCHE.

Quoi! de la Liberté repoussant les bienfaits,
Vous pourriez....

CHARETTE.

Je puis tout contre cette infamie.
Demandez-moi mon sang, demandez-moi ma vie,

Généreux ennemi, je vous les donnerai;
Mais, pour vivre, faut-il s'abaisser? je mourrai.

HOCHE.

Cependant, tous les jours, de cette République,
Que combattent vos vœux, votre espoir monarchique,
Les vieux Rois de l'Europe encensent les autels.
Ils s'unissent à nous par des nœuds solennels;
Cependant, tous les jours, du fond de leurs provinces,
Nous voyons accourir leurs députés. Ces Princes...

CHARETTE.

Ces Princes, général, ne sont pas Vendéens!
Peuvent-ils dévorer leurs affronts, vos dédains?
Voir d'un œil patient la fureur qui vous pousse?
S'ils tremblent sous vos lois, l'Europe les repousse;
Et je m'estime heureux, même dans mon malheur,
De me trouver plus grand que ces Rois sans pudeur.

HOCHE.

Ils veulent le repos de leur triste Patrie.

CHARETTE.

Il n'est pas de repos si près de l'infamie,

Ces Rois, vos protégés, ignorent donc leur sort.
Ils sont vos ennemis; triomphez, et leur mort
Doit infailliblement couronner votre gloire.
Qu'ils ouvrent de nos temps la déplorable histoire,
Qu'ils contemplent l'Anglais et le peuple romain;
Et connaissant alors leur fortuné destin,
Ils pourront, sans dangers, aimer la République.
Général, vous voyez cette haine énergique,
Qui, pour tous ces vains noms, excite mon horreur.
Un soldat, comme nous, doit parler sans terreur.
Je ne crains pas la mort. Mais mes compagnons d'armes,
De leurs enfans en deuil doivent sécher les larmes.
Ils sont pères, époux. Promettez en ces lieux,
De les soustraire tous aux mains des factieux;
Et je meurs emportant le penser pacifique,
Qu'il est quelque vertu dans votre République.

HOCHE.

Je promets, sur ce fer, d'accomplir tous vos vœux.

CHARETTE.

Hoche est-il assez grand comme assez courageux;

Pour mériter qu'en lui Charette se confie?

HOCHE.

C'est un soupçon cruel que rien ne justifie.

CHARETTE.

Eh! bien, près de ces bords, un homme, notre appui,
Débarquant d'Albion, accourut aujourd'hui
Pour partager nos maux et fixer la Victoire.
Général, vous avez juré, sur votre gloire,
De protéger partout mes malheureux amis,
Je réclame, en son nom, ce secours tant promis.

HOCHE.

Cet homme est-il Français? Répondez-moi sans feinte.

CHARETTE.

Oui, son cœur est Français, il ignore la crainte,
Il aime sa Patrie, il est bon, généreux;
Pour apaiser nos maux et pour nous rendre heureux,
Abandonnant les bords de la morne Tamise,
Il voulait sur vos cœurs essayer sa franchise;

Mais sa tête est proscrite. En le sauvant, tu peux
Avec lui succomber... Général tu t'émeus?

HOCHE.

Continue.

CHARETTE.

Il a su tromper la vigilance
De ces Républicains nourris dans la licence.
Il échauffa nos cœurs, il fut notre soutien,
Ma vie est toute à lui. Pour ne déguiser rien,
Cet homme, ce héros pour lequel je t'implore,
Qui déteste ces lois que ta valeur honore,
Venait pour te combattre. Il est Prince; son nom...

HOCHE.

Cet homme enfin? cet homme?

CHARETTE.

Eh bien! c'est un Bourbon!

HOCHE.

Un Bourbon! non, jamais. Trompant ma confiance,
Tu surpris mon serment, suspendis ma vengeance.
Il mourra.

CHARETTE.

Général, aurais-je dû penser
Qu'un honorable aveu devait vous offenser?
Vous vouliez le sauver. Je vous crois, je le nomme :
Parce qu'il est Bourbon, en est-il donc moins homme?

HOCHE.

Ils furent des tyrans, ils sont nos oppresseurs.

CHARETTE.

Ils furent des tyrans! Ils oppriment! Nos cœurs
S'élèvent contre vous et demandent justice.
De leurs vils ennemis êtes-vous le complice?
Les Bourbons, des tyrans! grand Dieu! tu les connais,
Tu les vis sur ce sol répandre les bienfaits,
Nous conduire au bonheur de victoire en victoire,
Et tracer, dans nos cœurs, leur immortelle histoire.
O Dieu, dans ta bonté, tu nous donnas les lis,
Et c'est pour nous punir que tu nous les ravis.
Répondez. Les Bourbons, aux jours de l'espérance,
Avaient-ils d'échafauds couvert l'antique France?
Parmi soixante rois trouvez-vous un Alban?
Henri-Quatre à vos yeux, était-il un tyran?

Et, parce qu'il fut Roi, fut-il donc un barbare?
Suivez, suivez leurs pas, malheureux qu'on égare,
Voyez ce bon Louis, père de ses sujets,
Noblement se venger à force de bienfaits.
Cet autre, saint martyr, sous l'arbre de Vincennes
Fit parler la justice et mourut dans les chaînes.
A ces doux souvenirs nos cœurs battent d'amour;
Et lorsque leurs enfans, exilés dans ce jour,
Fuyant de leurs bourreaux l'implacable furie,
Au nom de nos aïeux, au nom de la Patrie,
Viennent pour réclamer le secours de nos bras;
Ah! devraient-ils s'attendre à trouver des ingrats?

HOCHE.

Oppresseurs de la France, ils fomentent la guerre,
Et, peut-être bientôt, du sein de l'Angleterre,
On verra ces Bourbons asservir leurs pays,
Les léopards anglais flotter sur nos débris,
Et, pour récompenser sa lente obéissance,
Le Français, d'Albion maudissant la puissance,
Verra ses fils mourans arrachés à la paix,
Recueillir des moissons dont jouira l'Anglais.

CHARETTE.

Vous êtes abusé. Pères de la Patrie,
Nos Princes ont toujours haï la perfidie.
Comme vous abhorrant l'odieux léopard,
Ne les vit-on jamais guider leur étendard
Contre ces étrangers que déteste la France?
Duguesclin (à ce nom, tout cœur français s'élance)
Devant leurs légions fit triompher nos lis.
Ils vinrent ces Bretons, oppresseurs du pays,
Décerner à sa tombe un juste et grand hommage.
Tout contre eux de nos Rois atteste le courage.
Ici, c'est Charles-Cinq, repoussant leur pouvoir;
Là, les Trente immortels de notre Beaumanoir
Boivent jusqu'à leur sang. Ce sang coule en nos veines.
Semence des héros, il étouffe les haines.
Au seul nom d'Albion, vois les fils de nos Rois,
Les grands Montmorency, les Clisson, les Dunois,
S'avancer, et d'un bras qu'instruisit la victoire,
Sur les fronts ennemis imprimer notre histoire!
Nous avons pu fléchir aux plaines de Poitiers,
Mais nous sommes tombés sous nos propres lauriers.

Tour à tour de Brézé, Suffren, Jean-Bart, Duquesne,
Abaissèrent des mers la trop puissante reine.
Les deux mondes surpris ont compté nos succès,
Car toujours, pour les vaincre, il se lève un Français.
Et tu veux aujourd'hui qu'à la France infidèles,
Nos Princes, d'Albion secondent les querelles.
Ah! que tu connais peu l'âme de ces Bourbons!
Mais s'il était prouvé que ces Princes si bons,
Trompés par des discours, séduits par l'apparence,
Voulussent à l'Anglais échanger notre France,
Vendéens, nous saurions, citoyens avant tout,
Combattre dans vos rangs, le poursuivre partout,
Et du trône en péril suspendre la ruine.
Si ces fiers ennemis, oubliant l'héroïne
Qui fit pâlir Talbot sous les murs d'Orléans,
Venaient remplis d'orgueil s'emparer de nos champs,
Des défenseurs des lis qu'on invoque le zèle.
Il n'est plus de partis lorsque l'État chancèle!
Sous les mêmes drapeaux, pour un jour réunis,
Modernes Duguesclin, de notre beau pays
Peut-être pourrions-nous sauver encor la gloire;
Et si nous succombions, trahis par la victoire,

On verrait des vengeurs courir nous remplacer.
Mille autres Jeanne d'Arc naîtraient pour les chasser.

HOCHE.

J'admire vos transports, votre zèle m'enflamme ;
Mais je ne puis sauver ce Bourbon.

CHARETTE.

Dans mon âme,
A découvert ici vous allez lire enfin.
Vous devez arracher à son cruel destin
Le Prince pour moi seul venu sur ce rivage.
Moi seul, par mes discours, réveillant son courage,
Alimentai le feu qui brûlait dans son cœur.
Général, à vos pieds j'invoque votre honneur.
J'arrose vos genoux de mes premières larmes.
Voulez-vous le sauver?

HOCHE.

Maîtrisez vos alarmes.
Si je puis du Bourbon guider...

CHARETTE.

Embrassons-nous ;
Hoche, je suis heureux d'être vaincu par vous.

HOCHE.

Oui, je le sauverai, lui, vous aussi peut-être.
Alban veut votre mort. Échappez à ce traître;
Je le vais éloigner. Promettez sur l'honneur
De m'attendre en ce bois; je reviendrai vainqueur,
Ou ma mort préviendra cet injuste supplice.

SCÊNE IV.

CHARETTE, HOCHE, VOLNIS.

CHARETTE.

Ah!

VOLNIS.

Le Prince est sauvé!

CHARETTE.

Je bénis ta justice,
Grand Dieu! nos ennemis ne triompheront pas.
Apprenez-moi comment....

VOLNIS.

En marchant sur ses pas....

(Apercevant Hoche.)

Mais quel est, général...

CHARETTE.

Un guerrier magnanime
Qui pour nous aujourd'hui se dévoue en victime.

HOCHE.

Charette, je sais tout : je cours vous délivrer.

SCÈNE V.

CHARETTE, VOLNIS.

CHARETTE.

Héros, ô mon vainqueur, tu te fais admirer!
Cher Volnis, en ces lieux il promettait naguère
De sauver un Bourbon que le hasard prospère
A pu seul arracher du milieu des dangers.
Parlez, dites comment sur des bords étrangers

Il sut si promptement échapper à l'orage.

VOLNIS.

En poursuivant Fairfort de village en village,
Je le vis s'avancer vers ces bords ruinés
Où le Prince cachait ses jours infortunés.
Parcourant sans pitié nos villes en alarmes,
Sur nos malheurs récens ne versant pas de larmes,
Il semblait, tant nos maux satisfaisaient son cœur!
Jouir de nos débris, heureux triomphateur.
Nous arrivons enfin près d'une humble chaumière
Où le fils des Bourbons, attendant la lumière,
Nourrissait l'espérance et comptait les momens
Qui semblaient mettre obstacle à tant d'événemens.
L'ambassadeur anglais pénètre en cet asile.
Tout à coup j'aperçois le Prince trop docile
Qui marchait vers la mer avec son suborneur.
Je m'approche en tremblant; je fais parler mon cœur.
Le Prince, me serrant dans ses bras : « Je regrette,
« Cher Volnis, me dit-il, d'abandonner Charette;
« Mais déjà la Vendée a bien assez souffert;
« Je viens de contempler ses maux à découvert;

« Ma présence pourrait les augmenter encore.
« Je fuis. Je vais chercher sur les mers d'Inistore
« Un asile où pourront couler mes justes pleurs. »
Et son œil dévorait la terre des douleurs.
« Adieu, s'écriait-il, adieu, sainte Vendée,
« Peut-être pour toujours! » Cette cruelle idée
Qui tourmentait nos cœurs occupait ses esprits.
Des larmes ruisselaient dans ses yeux attendris.
A genoux, sur un tertre, auprès de ce rivage,
Il priait le Seigneur de détourner l'orage
Qui devait consumer les débris d'Israel,
Et faire triompher les ennemis du Ciel.
Je veux le détromper, lui dire vos souffrances,
Mais révéler aussi toutes nos espérances.
« Il m'eût été si doux de mourir avec vous.
« Hélas! il faut partir, et l'Anglais en courroux
« N'a pas encore assez épuisé la Patrie.
« Adieu, noble Vendée! adieu, terre chérie!
« Je t'aimerai toujours. » Il dit, et le vaisseau
Reçut en triomphant un si sacré fardeau.
On part. Les yeux en pleurs, je regardais ce Prince,
Allant cacher sa vie au fond d'une province.

Assis près de la proue, il contempla longtemps
Ce rivage, ces bois, nos montagnes, nos champs;
Et ses derniers regards, saluant notre France,
Semblaient encor nous dire : Espérance ! espérance !

CHARETTE.

Ah ! nous n'en avons plus. Il faudra tous périr !

VOLNIS.

Ce n'est pas le moment ici de s'attendrir.

CHARETTE.

Tous nos amis sont morts, et votre fils lui-même.

VOLNIS.

O trop malheureux père ! ô justice suprême !
Est-il mort comme un brave ?

CHARETTE.

Il était votre fils....

VOLNIS.

Ne le pleurons donc pas mourant pour son Pays.

Mais que veut Châtillon, l'air égaré, sans armes?

SCÈNE VI.

CHARETTE, VOLNIS, CHATILLON.

CHATILLON.

Amis, n'espérons plus! prions Dieu. Que nos larmes
Parviennent à toucher son cœur compâtissant.
Les bourreaux sont ici. Ce prêtre tout-puissant
Les guide, les excite, et son âme cruelle
Se nourrit des douleurs que sur nous il appelle.
Il se traîne vers vous, fuyez donc, général.

CHARETTE (Il s'approche de la Croix, et se couvre la tête de ses mains).

Je veux mourir ici dans ce moment fatal.

CHATILLON.

Charette, vous pleurez.

VOLNIS.

Perdriez-vous courage?

CHARETTE.

Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage.

Craindrais-je ce trépas que j'ai bravé cent fois?
Qu'on est fort en mourant au pied de cette Croix!

CHATILLON.

Venez, où sous nos yeux l'infâme vous immole.
Suivez-nous.

CHARETTE.

Je ne puis, j'ai donné ma parole.

CHATILLON.

Hoche vous en dégage. Ah! soyez notre appui.
Et ne perdons pas tout, général, aujourd'hui.

CHARETTE.

C'en est fait, mes amis, j'attends ma destinée.
J'ai promis sur l'honneur.

CHATILLON.

Mais à l'heure donnée
Il peut ne pas venir, il peut...

CHARETTE.

Je l'attendrai.

CHATILLON.

Mais s'il vous trahissait, s'il...

CHARETTE.

Eh bien! je mourrai.

VOLNIS.

La mort vous environne en ce séjour funeste;
Si vous suivez nos pas, vous vous sauvez.

CHARETTE.

Je reste.

VOLNIS.

Vous restez?

CHARETTE.

Je le dois.

CHATILLON.

J'admire et je me tais.

VOLNIS.

Et moi je meurs aussi Vendéen et Français.

CHARETTE.

Achevons, sans pâlir, notre immortel ouvrage.
Soyons jusques au bout fiers de notre courage.
Qu'il est grand de mourir dans un dessein si beau,
De prier pour son Prince au pied de l'échafaud!
Rentrons tous un moment dans notre conscience,
Et laissons-les sur nous assouvir leur vengeance.

SCÈNE VII.

CHARETTE seul.

L'heure avance, et pourtant l'espoir m'était permis.
Je pouvais me sauver et sauver mes amis.
Mais Hoche ne vient point. Peut-être il m'abandonne
A ce féroce Alban qui partout m'environne;
Ou, victime déjà d'un noble dévouement,
Trouve-t-il des bourreaux pour punir son serment.
C'était votre sauveur, ô mes compagnons d'armes.
Faudra-t-il donc sur lui verser aussi des larmes?
Et tout ce qui s'attache à la cause des Rois
Devra-t-il succomber dans ces fidèles bois?
O vous qui, les premiers, arborant l'oriflamme,
Avez, par vos exploits, fait naître dans mon âme
Ce feu qui vous brûlait et qui me consuma,
Preux Chrétiens, que le Dieu de la victoire arma,
Au milieu des périls, vous laissâtes la vie.
Que vous fûtes heureux! que je vous porte envie!

Charette, qui longtemps partagea votre sort,
Résigné, va mourir d'une infamante mort.
O mon Dieu! qu'ai-je fait pour un pareil supplice?
Ah! s'il faut vous l'offrir, ce dernier sacrifice,
Prenez... Un Vendéen honore le trépas,
Lorsqu'il peut le couvrir du laurier des combats.
O mon Dieu, pardonnez à mon heure dernière
Ces nobles souvenirs d'une illustre carrière.
Un Français meurt heureux en conservant l'honneur,
Et je l'ai conservé sans tache dans mon cœur.
Adieu, champs que j'aimais, adieu, douces campagnes,
Vous ne me verrez plus, descendant des montagnes,
Plein d'ardeur, m'élancer contre vos ennemis.
Etendards de la Foi, que le Ciel a bénis,
Que je vous couvre ici de mes dernières larmes!
Hélas! je vais mourir, et mourir sans mes armes!
Adieu, jeunes héros, invincibles Français,
Pleurez sur mes douleurs; mais n'oubliez jamais
Que Charette tomba pour son Dieu, pour la France.
Adieu, sol fécondé par la sainte souffrance,
Que tous tes fils un jour et nos imitateurs,
En lisant nos combats, nous donnent quelques pleurs!

Puissent-ils, plus heureux, voir fleurir sur leurs tiges
Ces lis qui dans nos bois enfantaient des prodiges,
Et qu'aux Bourbons toujours ils accourent offrir
Des cœurs pour les aimer, des bras pour les servir.
De leur bonheur futur que mon sang soit le gage,
Et des Preux qui sont morts j'invoque le courage.

(Il se jette au pied de la Croix.)

SCÈNE VIII.

CHARETTE, ALBAN, RÉPUBLICAINS.

ALBAN.

Te voilà donc enfin, invincible héros,
Toi qui te nourrissais d'opprobre et de complots.
Tu fis trembler nos lois dans ton délire impie,
Et ta lâche fureur n'était pas assouvie !
Hoche, j'ai tout appris, voulait te délivrer;
Hoche, dans les prisons est allé modérer
Cette ardeur de servir l'ennemi de la France.

CHARETTE.

Ainsi tu le punis d'avoir de la clémence.

ALBAN.

Il trahit son devoir.

CHARETTE.

Tu respectes le tien?

ALBAN.

L'égalité, la mort, voilà mes dieux!

CHARETTE.

Eh bien!

Tu peux frapper.

ALBAN.

Soldat, si j'étais à ta place,

Ici que ferais-tu?

CHARETTE.

Je ne ferais pas grâce.

Sanguinaire apostat, remplis mon dernier vœu.

ALBAN.

Rends-moi donc ton épée.

CHARETTE.

Et toi, rends-moi mon Dieu!

ALBAN.

Arrachez-lui ce fer.

CHARETTE, le frappant.

Tiens, le voilà!

ALBAN.

J'expire!

O Dieu, même en mourant, j'ose encor te maudire.

CHARETTE.

Alban, dans les enfers vas rugir aujourd'hui.

ALBAN.

Qu'il périsse avant moi!

SCÈNE IX.

CHARETTE, ALBAN, CHATILLON, VOLNIS, Soldats.

VOLNIS, CHATILLON, ensemble.

Nous mourrons avec lui.

CHARETTE.

Généreux compagnons, pourquoi, quand la Vendée
Peut renaître au bonheur...

VOLNIS.

Par ce sang fécondée,

Elle triomphera.

CHARETTE.

Prions Dieu, mes amis,
Prions pour les Bourbons et pour nos ennemis.

ALBAN.

L'échafaud vous attend et la mort....

CHARETTE.

C'est la gloire!
Voici des Vendéens la dernière victoire.
Les Cieux nous sont ouverts. Avançons sans effroi,
Et jusqu'à l'échafaud crions : VIVE LE ROI!

FIN DE CHARETTE.

LES TRAPPISTES.

POÈME.

LES TRAPPISTES.

Un saint exil est nécessaire
A ceux qu'avaient séduits les choses d'ici-bas.
Néant et vanité sont les biens de la terre,
Les cherche désormais qui ne les connaît pas.

ALEX. GUIRAUD.

DANS un calme profond la terre ensevelie
A mis pour un moment un terme à la folie,
Et déjà de la nuit l'odorante fraîcheur
A doucement couvert les tentes du pécheur;
Mille globes errans, des îles de lumière,
Dans un pur Océan parcourant leur carrière,
Semblent sur l'horison se pencher à demi,
Et veiller, tendres sœurs, sur un frère endormi.

Le silence est partout : de brillantes chimères
Vont flatter des humains les rêves éphémères.
Sous les lambris pompeux des riches, des puissans,
Où l'or unit la soie, où fume encor l'encens,
A côté du sommeil la volupté préside,
Et, sous le chaume obscur, où le pauvre réside,
L'infortuné lui-même, heureux pour un moment,
Dans un songe trompeur, voit finir son tourment.
Tout repose, tout dort. Qui donc dans la nature
Paie alors le tribut que chaque créature
Doit au trône de Dieu faire monter sans fin?
Quel mortel, empruntant la voix du Séraphin,
Pour chanter au Seigneur d'immortelles louanges,
Mêlera ses concerts aux concerts des Archanges?
Quelle main de la terre ira jusques au Ciel
Dérober ces trésors et ces rayons de miel
Que la terre brûlante incessamment aspire?
Qui surtout, s'arrachant au calme qu'il respire,
Viendra toutes les nuits, pour les ingrats mortels,
De ses pleurs innocens arroser les autels?
Qui surtout, ô mon Dieu, pour qu'un forfait s'expie,
Viendra solliciter la grâce de l'impie?

Qui peut, lorsqu'annoncé par les vents, les éclairs,
Escorté de tes saints, tu descends sur les airs;
Et lorsque ton regard se fixe sur ce monde,
Que ton souffle anima, que ta grâce féconde,
Et vient y recueillir, pour prix de ses bienfaits,
Des malédictions, des vices, des forfaits,
Dieu vengeur, qui peut donc, médiateur propice,
Retenir le coupable au bord du précipice?
Ou qui, plein des transports d'une sainte ferveur,
Te le montre couvert du sang de son Sauveur;
Le porte malgré lui jusque sur le Calvaire,
Et commande à la Croix d'achever le mystère?
Par quels vœux, quels accords sait-il donc te charmer?
Est-ce un ange, est-ce un dieu qui vient te désarmer?
Ou son cœur, avec toi toujours d'intelligence,
Lui dit-il qu'un bon père est lent pour la vengeance?
Je le demande en vain à ce terrestre exil,
Ce demi-dieu mortel, ce juste, où donc est-il?
Le monde, en souriant à ses jeunes victimes,
Sait parfumer de fleurs le penchant des abîmes.
Pour captiver leurs sens, éveiller leurs désirs,
Il sème devant eux les roses des plaisirs;

Et comme une marâtre, au fils de l'étrangère,
Ne verse qu'à regret l'eau qui le désaltère;
Le monde, s'éloignant de ceux qu'il a séduits,
Les abandonne aux maux par ses vices produits;
Et lorsqu'en souverain dans tous les cœurs il règne,
Corrompus à vingt ans le monde les dédaigne.
Alors perçant la nuit de ton éternité,
Jusqu'à toi, Dieu puissant, la triste humanité
Fait monter ce concert d'insulte, de blasphème,
Qui, contristant le Ciel, étonne l'enfer même.
Est-ce donc parmi ceux qui viennent chaque jour
Maudire les bienfaits d'un paternel amour
Qu'il faut chercher la voix et les pieuses larmes
Qui de ton bras vengeur vont arracher les armes?
Est-ce chez le mortel qui n'attend rien des Cieux?
Le mal est pour sa bouche un fruit délicieux.
Irai-je donc troubler en son brillant asile
L'homme qui dans un homme aperçoit un reptile
Que l'on peut écraser avec impunité?
Contre les pleurs d'un frère et de la pauvreté,
Pleurs qui pourraient toucher sa pitié naturelle,
L'autre garde son cœur comme une citadelle.

Abreuvé chaque jour d'amertume et de fiel,
Le seul plaisir de l'homme est d'outrager le Ciel.
Et mon œil étonné sur ce globe de boue
Voit partout qui t'offense et cherche qui te loue!
A qui donc m'adresser? Où trouver ici-bas
Ces généreux mortels qui, dans de saints combats,
Vainqueurs de la justice, à force de prière,
Entre l'homme et l'enfer jettent une barrière?
O toi, qui dans ces cœurs morts à tous les plaisirs,
Jamais ne fis germer que d'innocens désirs;
Toi qui, dans tous leurs traits as gravé ton image;
Toi qui comptes leurs maux, leurs soupirs pour hommage,
Toi que j'ai blasphémé! Dieu puissant, soutiens-moi.
J'ose, sous leur égide, élever jusqu'à toi
Ces chants qui, profanant tes sacrés tabernacles,
Ont de l'impiété proclamé les oracles.
Ah! si le feu divin qui consuma mon cœur
Ne s'était pas éteint dans sa première ardeur;
Si je pouvais encor, ravi d'un saint délire,
Expier les erreurs qui souillèrent ma lyre;
Si l'amer repentir, si les cris du remords
Pouvaient les étouffer ces coupables accords,

Rappelant à son but la noble poésie,
J'oserais célébrer cette race choisie
Que ta bonté créa pour prier et pleurer.
Au sein d'une retraite où viennent expirer
Le fracas des cités, les derniers bruits du monde,
D'obscurs religieux, dans une paix profonde,
Se nourrissent d'espoir et s'abreuvent d'oubli,
Et dans l'éternité le cœur enseveli,
Méditant de la mort le sublime mystère,
Ils effacent vivans leurs traces sur la terre.
Sous aucun nom mortel ils n'y sont plus connus;
Des bords de Samarie et d'Israël venus,
Ils reposent en paix à l'aspect de leurs tombes;
La mort leur sera douce! et, comme des colombes,
S'échappant des filets qu'a tendus l'oiseleur,
Vont jusqu'au fond des bois oublier leur douleur,
On les voit tous tremblans de leurs inquiétudes,
Loin d'un monde enchanteur peupler les solitudes;
Fuir jusqu'aux doux baisers de l'amour maternel,
S'environner partout d'un silence éternel;
Et sous la main de Dieu, comme une tendre argile,
Se prêter en enfans aux lois de l'Evangile.

Tels que ces premiers saints qui peuplaient le désert,
La faim n'interrompt pas leur sublime concert.
Ils ne vivent qu'en Dieu. Leur sombre nourriture
Ne doit que soutenir la trop faible nature;
De l'ineffable amour, apôtres et martyrs,
Leur frugalité même enchante leurs désirs :
Ces hommes pénitens dévorent l'espérance,
Et sur la foi d'un Dieu savourent la souffrance.
Parfois un voyageur qu'un instinct curieux,
Ou que la piété conduit dans ces saints lieux,
Va frapper à leur porte et demander un gîte.
Pour le bien accueillir on s'empresse, on s'excite :
On le bénit. Le vin, dont leurs bouches jamais
Ne connaissent ici les généreux bienfaits,
Le vin coule pour lui. Chaque table se pare
D'un lait pur, et de mets que le cœur seul prépare :
Leur tendre charité prévient jusqu'à vos vœux.
Comme une mère auprès de son fils malheureux,
Il vous pressent de soins chaque jour, à toute heure;
Et l'homme qui des saints visite la demeure,
A genoux, sur le seuil de l'hospitalité,
Répète en s'éloignant, le cœur tout transporté :

« Que les faveurs du Ciel sur leurs têtes descendent ! »
Hélas! qu'ils ont besoin de ce Ciel qu'ils attendent!
Ce sol qu'Adam coupable arrosa de ses pleurs,
Cultivé par leurs mains engloutit leurs sueurs.
Un pénible travail vient dessécher leurs bouches,
Et jamais le sommeil ne descend sur leurs couches.
Qui plus qu'eux cependant a besoin de sommeil !
O vertu surhumaine ! avant que le soleil,
Géant majestueux, entre dans la carrière,
Qu'il doit bientôt couvrir des flots de sa lumière,
Je les vois, rayonnans d'un plaisir inconnu,
S'élancer dans les champs. Sur leur front pâle et nu
L'austérité des nuits marque en vain son passage,
Une ride précoce en vain sur leur visage
De leur faible travail découvre le secret [1];
Puisque c'est un devoir, c'est pour eux un attrait.
Ils marchent, et leur bras armé de la faucille
Fait tomber des épis l'innombrable famille;
Et lorsque du soleil les feux trop dévorans
Embrasent la campagne et les bois odorans,
Sous son toit de feuillage, alors le mercenaire
Refuse ces travaux qui doublent son salaire;

Eux, plus prompts que l'éclair, et comme des soldats
Qui bénissent leur Roi les guidant aux combats,
Ils volent! Le soleil pour eux n'a point de flamme,
La souffrance est un bien qu'ils connaissent : leur âme
Épurée au creuset des tribulations,
A force de vertus vainquit les passions.
Comme on voit les mondains, pour abréger les heures,
Appeler les plaisirs au sein de leurs demeures;
Les poursuivre, chercher avec avidité
La gloire, les honneurs, fruits de la vanité;
Encore plus ardens, ces hommes magnanimes,
Vont s'offrir aux douleurs, bienheureuses victimes.
Ici des voluptés on méconnaît les droits;
Ici des voluptés meurent les douces voix;
Ici ces cœurs brûlans, fils de la pénitence,
Souffrent pour désarmer la juste Providence.
L'orgueil, l'esprit humain, ils ont tout confondu;
Ils invoquaient le Ciel, le Ciel a répondu!
Eh! combien de faveurs, quelle grâce touchante
Inonde ces mortels que la douleur enchante!
Que de songes heureux, par Dieu même inspirés,
Font palpiter ces cœurs d'espérance énivrés!

Que de fois l'Eternel sur leur tête épuisée,
Se complut à répandre une douce rosée!
Et quand ils demandaient : Seigneur, êtes-vous là?
Que de fois, dans sa gloire, il leur dit : Me voilà!
Divin consolateur, il double leur courage;
Il veille à leurs côtés. Pour consommer l'ouvrage,
Qu'avec tant d'héroïsme ils avaient entrepris,
Ses Anges dans les Cieux leur en montrent le prix.
L'amour, la foi du cœur déchirant tous les voiles,
Les transporte en esprit au-delà des étoiles.
Alors du firmament s'entrouvrent les grandeurs;
De la gloire éternelle ils comptent les splendeurs;
Le saint des saints, heureux de tant de sacrifices,
Les enivre à longs traits d'un torrent de délices;
De toutes ses faveurs il aime à les combler :
Comme celle de l'aigle, il vient renouveler
Leur jeunesse à sa gloire offerte en héritage;
Et descendus des Cieux ils souffrent davantage.
O vous qui, malheureux au milieu des plaisirs,
Voyez le temps vengeur émousser vos désirs;
Vous qui, déjà courbés sous le poids des années,
Pleurez de vos printemps les heures profanées;

Vous tous qui, de la foi dédaignant le flambeau,
De douleurs en douleurs marchez vers le tombeau ;
Infortunés surtout, qu'au matin de la vie,
A son banquet trompeur la volupté convie,
Et qui, comme un troupeau, loin des yeux du pasteur,
Court se désaltérer au torrent imposteur ;
Du Dieu qui protégea, qui guida votre enfance,
Pour des plaisirs d'un jour avez fui l'abondance,
Accourez, accourez sous ce bocage épais
Où règne avec la foi le bonheur ; où la paix
De ses plus doux trésors comble la solitude ;
Où le cœur dégagé de toute inquiétude
S'élève, et s'emparant de la terre et des Cieux,
Agrandit l'horison qui s'étend à ses yeux ;
Où l'homme se repose ; où l'âme solitaire
Demande avec bonheur l'ombre du sanctuaire.
Je ne sais quoi de saint respire dans ces murs :
Ici les airs sont doux, ici les Cieux sont purs.
Ah ! vous tous qui, chargés des peines de la vie,
Avez senti les coups du malheur, de l'envie,
Venez, suivez les pas de ces heureux mortels,
Qui, pour trouver l'espoir, embrassent les autels,

Et dites si jamais les voluptés, leurs charmes,
Surent vous arracher d'aussi divines larmes
Que celles qu'aujourd'hui fait couler de vos yeux
Le ravissant spectacle offert aux cœurs pieux !
Aux accords de l'airain, qui dans l'air se balancent,
Vers le temple humblement les voilà qui s'élancent.
Sur la pierre aussitôt tous les fronts prosternés
Baisent avec effroi les parvis consternés.
Avant que de la Croix l'ineffable mystère
Du sang de son Sauveur n'arrose encor la terre,
Ils doivent par leurs vœux expier nos forfaits.
Il faut que du vrai Dieu, célébrant les bienfaits,
Ils accourent pleurer avec le Roi prophète,
Et leur chant grave et lent que la voûte répète,
Sur les ailes de l'ange emporté vers les Cieux,
Rend les célestes chœurs un moment envieux.
Silence, esprit de feu ! depuis longtemps l'eau sainte
De leur agreste temple a parfumé l'enceinte ;
Et déjà Jésus-Christ vient, sous un pain mortel,
Abandonnant les Cieux, résider sur l'autel.
A son banquet sacré, quand la foi le convie,
Ce peuple de chrétiens vole chercher la vie.

Ils se présentent tous, ils sont tous accueillis,
Et dans leur sainte extase, humblement recueillis,
Conversant avec Dieu, qui se donne lui-même,
Ils goûtent les douceurs de ce moment suprême.
Plus de cantiques saints, plus de pieux concerts.
Ces anges prosternés, oubliant l'Univers,
Adorent en tremblant l'éternelle puissance
Qui de ses ailes d'or nous voile sa présence.
Et sur la France alors tournant de doux regards[2],
Ceux qui, dans les coursiers, dans les rapides chars,
Ne placèrent jamais un espoir trop frivole,
Se relèvent; leur chant jusques au Ciel s'envole.
Il va, du Roi des Rois qui repose en leurs cœurs,
Pour un Roi de la terre implorer les faveurs[3] :
Et morts à la patrie, il semble que leur zèle
N'y tient plus attaché que pour prier sur elle.
Mais à l'heure où du soir l'astre mystérieux
Vient obscurcir la terre et rafraîchir les Cieux;
Lorsque l'homme des champs, en son humble chaumière,
Retrempe sa vigueur et sa force première;
Et lorsque, sous leurs pas, des coursiers bondissans,
Ebranlent les vitraux, les pavés gémissans,

Et font, riches alors, d'ardeur et de souplesse,
Voler ces chars brillans où s'endort la mollesse,
Qui peindra de leurs chants la douce majesté
Et ces élans d'un cœur planant en liberté ?

« Souverain Créateur de tout ce qui respire,
Maître des élémens, Roi de l'éternité,
Toi qui n'as rien dans ton empire
D'égal à ta juste bonté.

« Du cahos à ta voix les mondes s'élancèrent :
Tu parles, le néant t'a compris, il produit.
Devant toi les Cieux s'abaissèrent,
Ton souffle a dissipé la nuit.

« Ta main au firmament attache les étoiles.
Dans l'œil du vermisseau tu peignis l'Univers,
Et pour déchirer tous les voiles,
Ton soleil brille dans les airs.

« Tu soulèves les flots, fécondes les campagnes,
A tes yeux tout est grand : tu ne fis rien en vain.

Le Dieu qui créa les montagnes
Fait le nuage du matin.

« A ton nom, sur les vents, la foudre rend hommage.
Les animaux tremblans te bénissent ; et l'eau
Caressante, à ta voix, vient dormir au rivage,
Comme un enfant dans son berceau.

« Mais, pour te contempler dans ta toute-puissance,
Pour chanter les bienfaits qui tombent de ta main,
Il faut de la nature animer le silence ;
Il faut un Roi, tu dis : « Que l'homme naisse enfin. »

« Et l'homme, tout-à-coup, enfant d'une pensée,
Etre mystérieux, monarque d'un moment,
Qui règne, souffre et meurt, et dont l'âme oppressée
Dévore tour-à-tour la joie ou le tourment.

« L'homme de son néant vient briser l'esclavage.
Premier né de la mort, au milieu des douleurs,
Il accourt à son Dieu présenter son hommage ;
Il parle de plaisirs ; voyez couler ses pleurs !

« Le voilà qui revêt sa brillante jeunesse !
Un pied dans le tombeau, mais le cœur dans le Ciel,
Son Créateur l'entend adorer sa sagesse,
Et le voit de ses mains lui dresser un autel.

« Mais fatigué de sa constance,
Bientôt il oublia tes lois.
En vain, Seigneur, de ta puissance
Tu voulus élever la voix.
Prêtant l'oreille à l'imposture
Des voluptés, de la nature
Il épuise chaque douceur ;
Il se dégrade ; et son audace,
Sur ton nom que sa main efface,
Inscrit l'idole de son cœur.

« L'homme nia ta providence ;
Il met le comble à ses forfaits.
Ta mystérieuse abondance
Veut le punir par des bienfaits.
Pour ces plaisirs dont tu le sèvres,
Tu fais descendre sur ses lèvres

Un parfum plus délicieux ;
Devant toi tu chasses les vices,
Et le soleil de tes justices
Vient enfin dessiller ses yeux.

« Il est né l'espoir de la terre !
Il est né ce Christ éternel !
Dans les flancs d'une vierge mère.
Il fuit le trône paternel :
Au sein d'une obscure indigence
Avec toi seul d'intelligence,
Lui-même obéit à ses lois.
Mystère d'amour ineffable !
Son berceau n'était qu'une étable,
Son lit de mort est une Croix !

« Par les plus étonnans miracles
Il manifeste son pouvoir.
Le sourd entend tous ses oracles,
L'aveugle est surpris de le voir.
Il commande : la mort s'anime ;
Le sépulcre rend sa victime ;

L'homme adore son bras puissant ;
Et, consommant le sacrifice,
Il vient, libérateur propice,
Le couvrir encor de son sang.

« Sina qui te vit dans ta gloire,
Et qu'embrasa ton pied divin,
A cette immortelle victoire
Dit que ton serment n'est pas vain.
Pour pleurer ton fils, ta victime,
Les cèdres inclinent leur cime ;
Le Jourdain s'attendrit sur lui ;
Les Cieux tremblent, les mers frémissent,
Et sur les peuples qui gémissent
L'aurore de la paix a lui.

« Oh! qu'ils sont beaux ces pieds que la Croix accompagne.
Quel est-il ce mortel qui court sur la montagne
Offrir le pain de vie à tout peuple affamé ?
Quel est-il ce héros que l'amour consumé,
Pour conquérir un cœur, s'avance

Au-devant des tyrans qu'il saura défier,
Qui, lorsque les lions viennent rugir d'avance,
Apaise leur rage ou s'élance
Sous la dent qui va le broyer?

« Douze hommes, que le Ciel de ses grâces inonde,
Se partagent entr'eux la conquête du monde.
Nouveaux triomphateurs, une croix à la main,
Des terres jusque-là maudites,
Des mondes étonnés ils touchent les limites.
Le doigt du Tout-Puissant a tracé leur chemin.
D'un peuple de Chrétiens leur sang est la semence,
Et Pierre ose planter l'étendard de clémence
Sur le Capitole romain.

« L'apôtre se présente aux pieds du sanctuaire
Il parle, il parle encor! l'autel est écrasé :
Ses trois cents mille dieux roulent dans la poussière;
Son pied frappe le temple, et le temple est brisé!

« Et Jésus-Christ vainqueur féconde cet empire
Qui bravera l'enfer, et l'homme et son délire,

Et qui, beau de sa gloire, en traversant les temps,
Recueille dans son sein d'innombrables enfans.

« O Rome, ô cité sainte, ô commune patrie!
Tu fleuris comme un lis dans le riant vallon ;
Tu pares de bonheur la terre qui te prie,
Et l'Univers chrétien s'honore de ton nom!

« Au char sanglant de la victoire,
Les Rois ne sont plus enchaînés;
Leurs enfans ne vont plus, dans la poudre traînés,
Au pied du Capitole humilier leur gloire,
Et baigner de leurs pleurs ses parvis étonnés.

« La paix habite son enceinte.
Son temple est un asile ouvert
Où l'âme repose sans crainte,
Près du Carmel et du désert ;
Il possède un père qui l'aime
Comme un berger aime un troupeau :
La Justice est son diadème,
Et la Charité son manteau. »

L'hymne cesse : soudain un autre recommence.
Ils pleurent des mortels la fatale démence ;
Et lorsque, se tournant vers l'étoile des mers [4],
Ils viennent saluer la Vierge, leurs concerts
Doux comme le soupir de la brebis perdue,
Empruntent une voix qui semble être entendue.
Une autre mélodie, un chant plus gracieux,
Célèbre les bienfaits de la reine des Cieux :
L'on dirait qu'enhardis par ce doux nom de femme,
Ils vont plus librement déposer dans son âme
Des secrets qu'au Seigneur ils n'osent découvrir,
Des peines qu'elle seule a pu jadis guérir.
A ces nouveaux accens, que le cœur seul profère,
Ah! l'on voit aussitôt qu'ils parlent à leur mère.
Les voilà donc, ô Dieu, ces fortunés humains,
Qui de l'impiété conquirent les dédains!
Le monde les méprise ou bien il les ignore :
Mais le Ciel les connaît, et le Ciel les honore.
Ils ne cherchaient ici que la grâce et l'oubli;
De leur ambition voilà le vœu rempli!
Mais si le voile épais qui cache leurs pensées,
Se soulevant un jour, de leurs gloires passées,

Des vertus, des talens, découvrait la splendeur,
Peut-être verrait-on ce monde plein d'ardeur,
Qui poursuit de ses cris des hommes sans défense,
Par l'adulation expier son offense.
Sous cet habit grossier qu'ennoblit la vertu,
Oui, le cœur d'un grand homme a peut-être battu.
Peut-être, déplorant l'abus de son génie,
Et t'offrant sans pitié sa force rajeunie,
Quelque nouvel Orphée, au fond de ces déserts,
Vient-il cacher sa gloire et finir ses concerts?
Au matin de leurs jours, hélas! combien peut-être
Ont fui le doux aspect du toit qui les vit naître!
Et, comme un criminel, dans l'ombre de la nuit,
Cherche à se dérober à l'œil qui le poursuit,
Combien laissent pour toi les richesses d'un père,
Sans même sur leur sein presser leur tendre mère!
Peut-être dans ces yeux, et sur ces traits flétris,
Jadis la volupté reposa son souris.
Dans la retraite, hélas! que tu rendis plus sainte [5],
Combien des passions éprouvèrent l'atteinte,
Et comme toi, Rancé, détrompés par la mort,
Rachètent leurs plaisirs par l'éternel remord!

Peut-être que l'amour.... en parler est un crime.
Je ne veux point, ô Dieu, de ce temple sublime,
Par de profanes chants troubler la sainteté!
Mais quel que soit le but de leur austérité,
Il doit être bien grand le céleste courage
Qui vient à l'Eternel rendre un pareil hommage!
Dans ces hommes courbés sous le poids de leurs maux,
Qui ne voit pas des saints, doit y voir des héros!
« Vains discours! s'écrîra la tourbe des impies,
« Ces héros des anciens sont les pâles copies;
« Les anciens avant eux, à force de mépris,
« Imposèrent silence au vulgaire surpris.
« La superbe Corinthe et la frivole Athène
« Honorèrent jadis le nom de Diogène.
« Epictète, accablé sous le poids de ses fers,
« Ne déplore jamais les maux qu'il a soufferts.
« Eh! que font-ils de plus ces obscurs fanatiques,
« Qui nourris au désert de rêves fantastiques,
« Meurent à la patrie, afin de s'asservir,
« Et la privent d'un bras qui pouvait la servir?
« Que font-ils ces héros, dont la longue agonie
« Insulte à chaque instant la clémence infinie,

« Ou qui, traînant l'orgueil jusqu'au pied de leur Dieu,
« Ne disent pas au monde un éternel adieu ? »
Ce qu'ils font, malheureux? ils vous donnent l'exemple.
Leurs pleurs versés pour vous baignent le seuil du temple;
Et lorsque la patrie, en proie à vos fureurs,
Est prête à succomber victime des erreurs,
Au lieu de fomenter la discorde intestine,
Ils savent, par leurs vœux, conjurer sa ruine;
Au lieu de s'enrichir en trompant les humains,
Ils nourrissent tous ceux qu'ont dépouillés vos mains.
Ils le font en secret! Vos sages de la Grèce
A cacher leurs vertus mettaient-ils tant d'adresse?
Dans le fond des déserts, en face d'un cercueil,
Est-ce là, répondez, que peut naître l'orgueil?
Placez-y Diogène; ôtez-lui l'espérance
De voir un peuple entier célébrer sa souffrance;
Ne l'applaudissez plus, et vous verrez combien
Diffère d'un sophiste un humble et vrai Chrétien!
Tous ces saints, ces héros qu'outragent vos murmures,
Ont-ils souvent brigué vos louanges impures?
Ils les rejetteraient. Dévoués à souffrir,
Ils n'aiment que l'opprobre; ils vont le conquérir.

Mais quand des jours mauvais sonne l'heure dernière,
Quand ton ange, ô mon Dieu! va fermer leur paupière,
Sur la cendre où leur cœur attend l'éternité,
Ils viennent saluer leur immortalité;
Et, soldats inconnus de la sainte milice,
De leurs derniers regards mesurant cette lice
Qu'avec tant de courage ils surent parcourir,
Ils meurent pour apprendre aux mortels à mourir.
Ici point de sanglots : un concert ineffable
Adoucit les horreurs de l'instant formidable.
D'une voix qui résonne entre des ossemens,
Ils chantent de la mort les saints ravissemens;
Et penché sur la cendre où le Chrétien expire,
Puisant dans ses regards la force qui l'inspire,
Chaque frère qui l'aime et ne le connaît pas,
Contemple ce modèle et bénit son trépas.
L'huile sainte a touché les pieds du solitaire,
Et des austérités, victime volontaire,
Au lieu de s'effrayer à l'aspect du cercueil,
En triomphe on le voit changer ce jour de deuil.
« Je te bénis, ô mort! libérateur prospère,
« Dit-il en souriant : un fils rejoint son père.

« Dégagé des liens qui m'attachaient ici,
« Je respire la vie, et mon front adouci
« Se pare de tes fleurs comme pour une fête.
« O mort, terrible mort, où donc est ta conquête?
« Mais expirer si jeune, inconnu voyageur!
« Pourtant on ne voit pas l'avide vendangeur
« Cueillir avant le temps la grappe nourrissante,
« Et l'épi, balancé sur sa tige naissante,
« S'élève et ne craint pas la faux du moissonneur.
« Loin de moi ces pensers! bénissons le Seigneur!
« Comme un fleuve qu'il sèche, il a tari ma vie;
« Mes frères, mes amis, vous me portez envie;
« Suivez-moi de vos vœux jusqu'au fond du tombeau,
« L'amour y fait briller son céleste flambeau.
« Eh! que faire ici-bas d'une vie éphémère?
« J'ai médité la mort, la mort n'est point amère.
« Un jour de plus dévore un siècle de bonheur.
« Chantez ma délivrance, inspirez mon ardeur;
« Ne vous appuyez point sur l'homme et sa tendresse,
« C'est un faible roseau qui se brise, et délaisse
« La main du malheureux qui s'en fit un appui.
« Mes frères, notre Dieu me réclame aujourd'hui.

« Ah! pour monter au Ciel, dans sa force chrétienne,
« L'âme n'a pas besoin que la chair la soutienne! »
C'est ainsi, Dieu puissant, qu'aux portes du trépas,
Ils goûtent le bonheur et te tendent les bras.
Dans les splendeurs des saints, avant de les admettre,
Tu prodigues les biens que tu savais promettre.
Heureux de leurs douleurs, nourris du pain des forts,
Leurs esprits jusqu'à toi s'exhalent sans efforts;
Ils célèbrent encor ta dernière victoire,
Et leur vie et leur mort est un hymne à ta gloire!

NOTES.

(1) De leur faible travail découvre le secret.

Courbés sous le poids des jeûnes et des macérations, nés pour la plupart, dans le sein de l'opulence, les Trappistes, malgré le travail le plus assidu, ne font tout au plus que le tiers de l'ouvrage d'un mercenaire, et cependant, à force de patience, ils sont parvenus à défricher des landes jusqu'alors incultes. Dieu bénit la semence que confie à la terre l'homme qui n'a besoin de rien, et qui n'espère des moissons que pour augmenter le patrimoine des indigens. C'est un spectacle bien étonnant que de voir des hommes jadis puissans, soit par leur génie, par leur naissance ou leurs richesses, couverts d'une longue robe blanche, la tête nue, et les pieds chargés de sabots informes, s'avancer deux à deux en récitant le *Miserere*, exposer leurs fronts découverts à l'ardeur d'un soleil brûlant, et s'abaisser vers la terre pour y recueillir dans la joie du Seigneur ce qu'ils ont semé dans les larmes.

(2) Et sur la France alors tournant de doux regards.

Après la Communion à laquelle tous les Trappistes participent, ils restent tous un quart-d'heure anéantis dans leur bonheur; et pleins encore des joies ineffables dont le Seigneur les comble, ils se relèvent. Alors, il est beau de voir ces hommes se rappeler qu'ils sont Français, et adresser à l'Eternel la plus fervente prière pour le Roi qui les protège. Ils ne connaissent peut-être pas les agitations de la société; ils n'entrent point dans le détail de nos misérables passions politiques; ils sont Français, et le *Domine salvum fac regem* vient se placer aussi naturellement sur leurs lèvres, que le nom du Dieu pour lequel ils ont tout abandonné. Aimer les Bourbons, prier pour leur Roi, est un devoir qu'ils aiment à remplir.

(3) Pour un Roi de la terre implorer les faveurs.

Il est facile de voir que ce poëme et les notes qui l'accompagnent avaient été composés à une époque plus heureuse. Les Rois très chétiens se faisaient un pieux devoir de protéger les Trappistes. Aujourd'hui la France, qui n'a point oublié les scandales de Meilleraye, connaît les faveurs de police dont le gouvernement, issu de l'insurrection, comble ces saints religieux.

(4) Et lorsque se tournant vers l'étoile des mers.

Les Trappistes ont une vénération particulière pour la Sainte-Vierge ; et le soir, après complies, ils adressent à cette Reine puissante et clémente la belle prière que l'Eglise lui a consacrée. Le *Salve, regina*, de tous les chants que j'ai entendus à Bellefontaine, est, sans contredit, celui qui m'a le plus profondément ému. On admire ces voix uniformes qui, s'élançant jusqu'aux voûtes pour porter leurs hommages à Marie, se taisent un moment comme pour attendre une réponse, et qui, reprenant une nouvelle force, semblent vouloir faire une sainte violence aux habitans des Cieux. Il y a quelque chose de si suave dans la gravité, dans la lenteur cadencée de cette prière, que j'ai vu des hommes, pour le moins incrédules, verser des larmes abondantes en l'écoutant, et vaincus par sa sublimité, proclamer un moment que la Religion seule pouvait procurer une semblable émotion.

(5) Dans la retraite, hélas! que tu rendis plus sainte.

Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, né à Paris, en 1626, était neveu de Chavini, surintendant des finances. A l'âge de 15 ans, il publia une nouvelle édition des Odes d'Anacréon.

Destiné à l'état ecclésiastique, il fut nommé chanoine de Paris, et, quelques années après, reçu docteur de Sorbonne. Cet homme qui devait donner un jour d'aussi beaux exemples d'austérité, à son entrée dans le monde, se livra avec fureur à ses passions. L'on eut dit qu'il voulait épuiser toutes les voluptés pour savourer avec plus de charmes les pénitences qui l'attendaient dans la solitude; mais le Ciel qui a des vues de miséricorde sur son cœur, arrête le cours de ses débordemens: une mort subite enlève la duchesse de Montbazon. De Rancé qui arrivait de voyage, monte chez elle par un escalier dérobé, et voit une tête séparée du corps, parce que le cercueil de plomb, préparé pour la duchesse, se trouvait trop petit. Cet épouvantable spectacle frappe une âme aussi sensible. L'homme du monde disparaît, et le Trappiste court au désert pleurer les égaremens de sa vie. Dans les Thébaïdes, que ce nouveau Paul élève à la pénitence, continuellement occupé au travail des mains, à la prière et aux plus austères pratiques, de Rancé fit renaître les beaux jours du Christianisme; il interdit à ses religieux les amusemens les plus permis; l'étude leur fut défendue; et après mille traverses, que surmontèrent son courage et sa piété, il couronna une sainte vie par une plus sainte mort. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, le 26 octobre 1700, en présence de toute sa Communauté. L'abbé de Rancé possédait de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, et une

admirable facilité pour s'énoncer et pour écrire. Il fut l'ami de Bossuet qui le consultait souvent, et en supposant que ce noble réformateur de la Trappe ait besoin d'éloges ou d'apologie, cette amitié constante dont l'honora le plus grand de nos orateurs et l'un des plus saints évêques de France, doit fermer la bouche à ses panégyristes comme à ses détracteurs.

LA

GUERRE D'ALGER.

L'INFIDÈLE avait dit : « J'épouvante la terre ;
Au superbe Croissant tous les flots sont soumis ;
Dans les Rois, fils des Rois, mon large cimeterre
Ne compte que des ennemis.
Du fond de mon sérail, je prodigue l'outrage.
Que peut leur impuissante rage?
C'est la colère d'un enfant.
N'ai-je pas près de moi les ardens janissaires ?
Et quand ils braveraient mon peuple de corsaires,
La mer du Midi me défend.

« De ses flots orageux je couvre mes conquêtes,
C'est de ma royauté le sanglant attribut,
Et l'or des nations vient racheter les têtes
Que l'Univers m'offre en tribut.
En pâlissant d'horreur, le nautonnier avide
A fui cette plage livide
Qu'infestent chaque jour mes légers cavaliers;
Et lorsqu'en sommeillant sur le sein de tes femmes,
Un souvenir de guerre aiguillonne leurs âmes,
Ils demandent: Europe, où sont tes chevaliers?

« Et tu ne réponds pas! j'ai sur tes émissaires,
A pleines mains versé l'opprobre et le dédain.
Le bronze foudroyant de mes hardis corsaires,
Repousse tes vaisseaux du rivage africain.
Souriant au milieu des fêtes
A mes muets surpris je jette quelques têtes;
Enivré de tes vins qui chassent le souci,
Je jouis des beautés que ton climat voit naître:
Où sont-ils tes vengeurs? je voudrais les connaître. »
L'Europe répond: « Les voici! »

Pour laver les affronts dont l'insolent se vante,
Un peuple généreux doit jeter l'épouvante
Jusques aux portes du sérail.
La colère de Dieu ne sera point trompée,
Et bientôt le Chrétien essuîra son épée
Entre la pourpre et le corail.

Ecrasons ces tyrans, dont le crime est la vie;
Pour punir leur fureur dans le sang assouvie,
Que l'Europe s'ébranle enfin!
De nos frères captifs, allons tarir les larmes;
Etouffons dans le sang tous ces forfaits: Aux armes!
Qu'un peuple de héros soit l'arrêt du destin.

Ce peuple s'est levé! quinze siècles de gloire
Protègent ses drapeaux bénis par la victoire.
Au monde qu'il vainquit, il inspire l'effroi;
Et le couvrant encor d'un appui salutaire,
Il montre avec orgueil les vieux lauriers du Caire,
Unis aux palmes de Rocroi.

Des paladins il a l'audace
Et la gaîté des troubadours.
Quand il sourit, quand il menace,
On le retrouve encor tel qu'il brilla toujours.
Sur les débris de l'anarchie,
Fondant une autre monarchie,
Il règne encor par sa valeur.
Grand dans la paix, grand dans la guerre,
Il sait, comme il savait naguère,
Consacrer ses exploits à venger le malheur.

Au cri de la pitié le voilà qui s'élance!
Sur le vaisseau qui se balance,
Toulon voit s'entasser nos légers bataillons.
Duquesne leur traça la route,
Car le Français toujours de sang eut quelque goutte
Pour arroser ses pavillons.

Triomphe à notre vieille France!
Honneur à son Roi chevalier,
Qui, nourrissant des preux la superbe espérance,
Porte une sainte délivrance

Au rivage inhospitalier.
Il parle : du repos tombent les douces chaînes.
Comme un seul homme encor voyez-les se lever !
Et sur les plages africaines
Ce qu'entreprit Louis, Charles veut l'achever !

Du bonheur général nos Rois sont solidaires ;
De ces titres héréditaires
Auraient-ils repoussé les obligations ?
Un Français a compris le vœu des nations.
Et regrettant bientôt ses sauvages repaires,
L'Arabe pressera le pas des dromadaires
Pour fuir devant nos légions.

Sur l'orageuse mer qui baigne la Provence,
Un étendard sacré s'avance.
C'est la vieille oriflamme ! ont crié nos conscrits ;
Et tous les souvenirs d'honneur et de victoire
Que le drapeau des preux rappelle à la mémoire,
Se retracent dans leurs esprits.

Devant Jérusalem elle fut déployée,
Aux champs de Bouvine envoyée,
Son aspect épouvante Othon bardé d'airain.
Des murs de l'Alhambra jusqu'aux rives d'Afrique,
Ses hauts faits de l'histoire épuisent le burin;
Elle brise les fers de la jeune Amérique;
L'Indien pacifique
La salue, arborée aux vaisseaux de Suffren,
Et l'Europe la voit flotter plus magnifique
Sous le canon de Navarin.

A ces grands souvenirs leur cœur palpite encore.
Au vieux laurier qui la décore
Tous brûlent d'ajouter quelque laurier plus beau.
Des Français ont langui dans ces hideux repaires
Où de la liberté n'a point lui le flambeau.
Le rivage africain but le sang de nos pères
Que pleurait saint Louis descendant au tombeau.

La France a tressailli d'un généreux murmure.
Le Roi, le fils des preux, a saisi son armure.

Alger, perfide Alger, tu trembles à sa voix !
Sous tes bastions formidables,
Devant tes murs inabordables
Frémis ! car nos soldats y plantent leur pavois.

De ce même rivage où la flotte attirée
Attend, pleine d'ardeur, la brise désirée,
S'élancèrent d'autres Français !
De périls inconnus conquérans intrépides,
Ils allaient jusqu'au pied des hautes Pyramides,
Porter le bruit de leurs succès.

Ces générations de brillans Argonautes,
Le Ciel ne les voit point s'éteindre sur nos côtes ;
La valeur chez nous suit le sang ;
Et ce que la Patrie avait dit à nos pères,
Elle vient le redire en des jours plus prospères,
Aux fils qui, sous leurs pieds, abattront le Croissant.

« L'Egypte, d'un Français éprouva la vaillance ;
« Les Sarrasins tremblans, à l'aspect de sa lance,

« Fuyaient du Nil jusqu'au Jourdain.
« Héritiers de sa gloire, ah! marchez sur sa trace,
« Et que vos ennemis trouvent dans chaque race
« Le successeur d'un paladin.

« Ou dessus ou dessous, criait Lacédémone,
« Couvrant d'un bouclier ses enfans que Bellone
« Entraînait aux combats.
« Eh bien! moi mère aussi, j'offre cet héritage.
« Allez, jeunes héros, et que votre partage
« Soit la victoire ou le trépas! »

Ils reviendront vainqueurs! ô ma patrie! ô France!
Dans ton sein maternel nourris cette espérance.
Tes enfans pourraient-ils dégénérer un jour?
Non. Leur cœur bravera l'acier des cimeterres,
Et les jeunes aiglons, dans leurs sanglantes serres
Sauront, comme jadis, étouffer le vautour.

Terre des Francs! souris. Quel transport les anime!
D'un concert unanime

Ils les ont salués ces dévorans climats.
Oh ! que d'un noble orgueil ton âme soit saisie !
Ils sont les descendans de ces preux dont l'Asie
N'a point oublié le trépas.
Va, ces guerriers sont fils de ceux qui de Russie
Osaient braver les noirs frimas,
Et qui, sous les chaleurs du ciel d'Andalousie,
Mouraient, mais ne reculaient pas !

Dans ce désert de feu qui se déroule immense,
Sur les sables brûlans qui protègent Alger,
Les voilà tes vengeurs souriant au danger !
Une gloire finit, une gloire commence !
Sous les murs d'Héliopolis,
Leurs pères ont dompté le mameluck sauvage ;
Eux, illustres rivaux, viennent à ce rivage
Planter la bannière des lis.

Et, comme un lionceau secouant la poussière
Dont un premier combat a souillé sa crinière,

Ils aiguisent leurs fers sur le soyeux turban.
La rage dans leurs cœurs, le souris sur leurs bouches,
Voyez! des Bédouins farouches
Ils repoussent les feux et l'intrépide élan.
Gloire aux Français! la charge sonne,
Gloire aux Français! le bronze tonne,
Et sur les murs d'Alger paraît le vieux Chouan!

Quatre fils l'ont suivi. Notre naissante armée
Epie avec orgueil sa tendresse alarmée.
Ses yeux ne sont pas repentans;
Car il voulait prouver à l'Europe trompée
Qu'un Vendéen jamais n'a souillé son épée;
Que partout où l'honneur guida nos combattans,
Cette terre fidèle, à ses maux échappée,
Eut toujours des représentans.

Venez, ô nos soldats! la Patrie est contente!
Vos aïeux, comme nous, enviraient vos exploits.
Votre jeune valeur surpasse notre attente,
Et le Dey tout tremblant sous sa pompeuse tente
Sait ce que pèse un fer gaulois.

Votre sang a payé le sang de ses victimes.
Les pleurs qu'il doit verser laveront tous ses crimes.
Gloire à vous! vous avez rompu d'indignes fers,
Et vos fureurs trop légitimes
Ont enfin consacré la liberté des mers!

Mais à d'autres exploits la France vous convie.
Vous n'avez pas encor vaincu tous les tyrans.
La France à des tribuns maintenant asservie,
Tourne vers vous ses yeux mourans.
Vous pouvez l'arracher à son terrible rêve.
Conquérans de la paix, que votre bras se lève!
Dans l'auguste balance où l'on pèse nos droits
Jetez votre invincible glaive,
Et l'univers heureux vous bénira deux fois.

14 juillet 1830.

AU MARÉCHAL

DE BOURMONT.

Après les événemens de juillet, les Royalistes voyant que l'Administration, déjà mesquine et tracassière, cherchait à étouffer la gloire du héros d'Alger, firent frapper une médaille destinée à perpétuer le souvenir de cette conquête. Le produit de cette médaille fut consacré à offrir une épée d'honneur à M. le maréchal de Bourmont. C'est ce qui a fourni à l'auteur le sujet des vers suivans :

Quand le tiède mistral entraînait ton navire
Vers ces bords fortunés ou règne Mahomet,
Tu tressaillais, Bourmont. Un généreux sourire
Vint à nos combattans présager cet empire

Qu'un Roi chevalier leur promet;
Et tes yeux, caressant le vieux drapeau de France,
Leur révélèrent l'espérance
Et le saint vœu qui t'animait.

Oh! qu'il fut beau le jour où notre jeune armée
S'élança d'un seul bond sur le sol africain!
Victoire! criais-tu. Sous des flots de fumée,
L'impassible conscrit murmure ce refrain.
Le sang de tes deux fils arrose le rivage;
Il t'ouvre la cité sauvage
Que ta noble douleur lègue à ton souverain.

Pénètre dans ces murs qui devant toi s'écroulent;
Va, que tes pieds dédaigneux foulent
Cet or à tes yeux étalé!
La France des Bourbons, que tu rends si prospère,
Glorieuse d'un fils par l'Europe appelé,
Viendra, séchant les pleurs du père,
Saluer le héros et pauvre et mutilé.

Sur les flots encor pleins du bruit de ta conquête,
Quel est donc cet esquif qui fuit abandonné?
Il fuit quand mugit la tempête,
Il s'éloigne à regret du rivage étonné :
Et quelques vieux soldats pleurant comme des femmes
De leur sanglante épée osent briser les lames,
Quand les flots ont tout entraîné.

Ah! cet esquif contient Bourmont et sa fortune.
Le conquérant d'Alger va rejoindre son Roi.
Il vainquit, honte à lui! Des héros de tribune
Devant sa jeune gloire auraient pâli d'effroi;
Et ce moderne Bélisaire,
De sa glorieuse misère
N'importunera point les Français affaiblis.
L'étranger le verra pleurer sur sa patrie,
Et demander au Ciel, d'une voix attendrie,
Le tombeau qu'on refuse à son malheureux fils.

Ton grand nom souleva des haines implacables;
Nos lis se flétrissaient, tu les fis reverdir.

Bourmont, et vous soldats, que vous fûtes coupables!
On cherchait à les avilir.
A vos sermens d'hier vous avez voulu croire.
Aussi tes compagnons de gloire
Ne lisent pas leurs noms sur le marbre gravés;
Le Panthéon, pour eux, n'élargit pas ses portes;
Ils ne broyaient pas des cohortes
Avec quelques tas de pavés.

Quand tes yeux verseront des larmes
Sur ce triste présent qui n'a point d'avenir;
Quand la rouille couvrant tes armes,
Aura tout effacé, tout.. jusqu'au souvenir;
Quand l'avide Breton, spéculateur infâme,
Envahira ces champs qu'un Roi français vendit;
Toi sur nous déversant le blâme,
Tu feras parler ta grande âme.
L'Anglais ne t'a point vu mendier son crédit :

Car malgré les douleurs qu'éternise ta gloire,
La France, avec orgueil, te montre à ses enfans.

Va, le calice amer que l'on te force à boire
Ne souillera jamais tes drapeaux triomphans.
Non! d'une paix avilissante
Tu n'as point partagé le bénéfice affreux :
Tes yeux ne verront point la France obéissante
Offrir à deux genoux ce qu'accordaient ses preux.

Tu n'es pas un marchand qui trafique de honte,
La gloire est plus qu'un mot pour toi.
Ah! la gloire? on l'exile; et l'opprobre? on l'escompte,
La peur est la suprême loi.
Ils passent sous le joug d'un tyran mercenaire,
Ceux qui veillent à notre honneur,
Et du premier venu la France tributaire,
N'a gardé que son noble cœur.

Ce cœur, il a parlé; d'un transport unanime,
Nous voulons honorer ton destin magnanime.
Une puissante voix consacre tes succès.
Bourmont, que ce muet langage,

Pour un frère proscrit ne soit pas sans attraits!
Le fer que nous t'offrons lavera ton outrage :
A ce patriotique hommage,
Tu reconnaîtras des Français.

Et maintenant poursuis ton exil volontaire!
N'es-tu donc pas l'enfant de cette auguste terre
Où naît, où meurt plus d'un martyr?
Vendéen comme nous, n'as-tu pas sur ta tête
Vu passer plus d'une tempête
Qui devait tout anéantir?
Que ton cœur, que nos cœurs soient une citadelle!
A Dieu, comme à ton Roi, reste toujours fidèle;
Le devoir n'enfanta jamais le repentir.

Plus tard, bientôt peut-être, et c'est notre espérance,
Le Ciel couronnera ta sublime souffrance;
Des jours plus heureux brilleront;
Camille, de l'exil, revint et sauva Rome!
A la France il faut un grand homme;
Les Cieux nous le devaient, les Cieux le donneront.

Alors, à ses douleurs la patrie échappée,
De ses larmes d'amour couvrira ton épée;
Nos Rois béniront ta valeur;
Et, sur le sein tremblant de ta mère pieuse,
Tu pourras reposer la tête glorieuse
Que blanchit le malheur.

10 Mai 1831.

MADEMOISELLE

DE FAUVEAU[1].

Oh! ne la troublez pas dans ses rêves de gloire;
Laissez-la s'enivrer des parfums de l'histoire
Dans son heureuse obscurité!
L'étude a ses amours, les beaux-arts sont sa vie.
Ne l'admirez-vous pas, lorsque sa main ravie
Joue avec l'immortalité?

Par un savant accord, son active industrie
Ouvre une autre carrière aux arts de sa patrie :

Le pauvre chérit son burin.
Ses yeux des temps anciens ont percé le nuage.
Elle grave aujourd'hui plus d'une docte page
Et sur le marbre et sur l'airain.

Génie inspirateur, muse consolatrice,
Elle a déjà fermé plus d'une cicatrice,
Et consolé plus d'un tombeau.
L'artisan, plus heureux, bénit ses doctes veilles,
Et le vieux DANTE aussi, témoin d'autres merveilles,
Doit renaître sous son ciseau:

Car à tous les malheurs elle sait rendre hommage.
Son cœur, de son génie est la fidèle image;
Tous deux s'inspirent tour-à-tour.
Ah! n'étouffez donc pas ce talent si précoce!
Il remplira bientôt un noble sacerdoce,
Et la France attend ce beau jour.

Ses chefs-d'œuvre naissans, ses fécondes pensées
Epouvanteraient-ils vos âmes offensées?

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

Qui vous inspire cet effroi ?
Le malheur ferait-il de nombreux prosélytes ?
Pourquoi couvrir nos champs d'armes, de satellites,
Et faire mugir le beffroi ?
L'archange protecteur prendrait-il sur ses ailes
Des Dunois renaissans, des Jeanne d'Arc nouvelles,
Pour anéantir votre Roi ?

Non... le Ciel n'est pour rien dans toutes vos colères!
Pourquoi donc soulever les fureurs populaires,
Et proclamer encor le règne du bourreau?
N'avons-nous pas assez de larmes à répandre?
Et pour que vous puissiez hélas! mieux nous comprendre,
Faudra-t-il que le fer sorte enfin du fourreau?

Il ne sortira pas !... plus de guerres civiles !...
Le temps a fait justice et de ces âmes viles
Et de tous ces tyrans qui vivent de terreur.
La vertu reprend son empire,
Et, pour étouffer le vampire
Qui se gorge de sang et d'or et de fureur,

Il ne faut pas qu'elle conspire.
La France n'a besoin que de sa juste horreur.

Et pourtant les cachots ont couvert sa surface :
De cette France où tout s'efface,
La misère a surgi comme aux jours du malheur.
L'opprobre triomphant s'est assis sur la terre,
Et, dans le fond des bois, la Vierge, avec mystère,
Vient ensevelir sa douleur.

Elle aussi, dans les fers la voilà donc jetée,
Elle qui n'attendait qu'un doux regard des Cieux!
Dans son rapide essor vous l'avez arrêtée...
Que des larmes de sang coulent de tous les yeux!
Adieu ces travaux d'un autre âge,
Et ces marbres si purs, immortel héritage
Que son ciseau savant transformait en héros.
Beaux rêves, souvenirs, espérance éternelle,
Tout expire aujourd'hui! tout disparaît pour elle
Entre de fétides barreaux.

Pour charmer les ennuis de ta prison obscure,
Oh! ne demande pas et l'air et la nature,
Il vaudrait mieux les oublier;
Ne lève pas le voile étendu sur ton âme :
Que tes yeux inspirés, où scintille la flamme,
Ne cherchent pas un atelier.
Au lieu de ce jour pur qu'invoque ton génie,
Tu ne rencontrerais que de la tyrannie
Et le sombre cachot que t'offrit un geolier.

La voilà, dans vos mains, et fière et résignée!
Son âme devant vous ne s'est point indignée;
Car son mépris honorerait.
Un souris de pitié fut sa seule vengeance,
Et les mêmes verroux gardent (noble indulgence!)
La mère qu'elle idolâtrait.

Béni soit le pouvoir qui vous a réunies!
Vos maux sanctifiront les tristes gémonies
Où vous traîna la liberté.
Pour compter vos soupirs, pour épier vos larmes,

Vous n'aurez pas toujours d'impassibles gendarmes
Attachés à votre côté.

En te serrant longtemps entre ses bras de mère,
Elle te bercera d'une douce chimère,
Elle endormira tes douleurs,
Et ses tremblantes mains pressant tes mains glacées,
Arracheront ton âme à d'affreuses pensées ;
Ses baisers sécheront tes pleurs.

Tes pleurs!... ah! qu'ai-je dit? est-ce à toi d'en répandre?
Ta sublime innocence à peine peut comprendre
Ce langage muet d'un funeste destin.
Tes pleurs n'ont pas coulé sur toi; mais sur la France
Dont l'horrible et lente souffrance
Fait gémir d'autres cœurs au rivage lointain.

Quel crime a donc commis la Vierge qu'une armée
Poursuivit comme un ennemi?

Notre effrayant bonheur l'aurait-il alarmée ?
Sur le sort d'un Enfant, son cœur a-t-il gémi ?
Ou bien à ce vieux Roi déchu de sa puissance,
Qui jadis d'un regard honora ses succès,
A-t-elle osé garder quelque reconnaissance,
Quand d'illustres ingrats souillent le sol français !

Sa Foi, son Dieu, son Roi, le tourment qui l'accable,
Elle a tout avoué. Frappez, elle est coupable !
Réprimez de nobles élans.
Ses accens inspirés sont pour vous un outrage.
Vengeance ! déchaînez votre impuissante rage
Sur la faiblesse et les talens.

Quand, jadis, excitant une sainte allégresse,
De chefs-d'œuvre nouveaux Zeuxis dotait la Grèce,
La Grèce consacrait son nom,
Michel-Ange vivant s'admirait dans sa gloire.
Raphael entendait le bruit de sa mémoire
Qui remplissait le Panthéon :
Mais nous, nous sourions quand mugit la tempête...

Nous vîmes de Chénier tomber la jeune tête,
Et toi, l'on te jette en prison !

Aujourd'hui dans les fers, demain au Capitole !
Le Tasse, de ses mains, a tracé l'auréole
Dont le couronna l'avenir.
Hé bien ! relève-toi, comme lui, plus sublime,
Et consacre à nos cœurs, qui plaignent la victime,
Une part dans ton souvenir.

Faible femme, on te voit bravant la tyrannie,
T'enivrer de bonheur, de gloire et de génie,
Sous la main des persécuteurs.
L'Europe t'entendra, riche de sacrifices,
Pulvériser, d'un mot, les lâches artifices
Qu'inventent tes accusateurs.
L'Europe applaudira ; mais alors la Vendée
Pleurant sur cette enfant qu'elle aurait demandée,
N'aura plus de consolateurs.

Lorsque la liberté te rendra l'espérance,
Tes pas t'emporteront loin de la pauvre France :

Rome de ton génie admirera l'essor...
Oh non ! ne nous fuis pas, divinité propice ;
Couvre de quelques fleurs les bords du précipice :
Ne nous enlève pas notre dernier trésor !

Fontenay-le-Comte, 10 Février 1832.

NOTE.

MADEMOISELLE DE FAUVEAU, qu'un gouvernement ombrageux s'est plu à transformer en conspiratrice, est une jeune personne qui, à un talent extraordinaire, joint un caractère encore plus beau. Le charme de sa conversation, la présence d'esprit dont la nature l'a douée, et que ses accusateurs ont appris à connaître à leurs dépens, en auraient fait partout une femme distinguée. Son courage, sa résignation peut-être plus héroïque encore, la placent à côté de ces Vendéennes dont l'aspect seul épouvante les fortes têtes du Juste-Milieu; mais c'est surtout comme Artiste, comme femme dont l'instinct puissant a enfanté des chefs-d'œuvre, qu'elle a droit à nos respects et à notre admiration.

Née à Florence, dont elle abandonna à deux ans les rivages fortunés, Mlle de FAUVEAU vit s'écouler son enfance dans une studieuse obscurité. Dieu en la créant l'avait faite Artiste. Aussi a-t-elle dédaigné toutes les vieilles combinaisons, toutes les

écoles plus ou moins prétentieuses. Elle a montré, dans ce siècle de décadence, tout ce qu'un génie qui ne voulait pas être étouffé sous de froides traditions, pouvait concevoir et exécuter. Son coup d'essai fut un chef-d'œuvre. Il révéla à l'Europe un talent aussi prodigieux qu'original, et l'on se rappelle encore quelle impression produisirent à l'exposition de 1828 les deux *bas-reliefs*, que son ciseau avait créés. C'était la *Mort de Monadelschi à Fontainebleau*. L'admiration fut générale, et Charles X, pour récompenser un si brillant et si légitime succès, voulut remettre lui-même à la jeune artiste un témoignage royal de sa satisfaction.

Depuis ce jour, M^lle^ de FAUVEAU, dont le nom s'était, comme par enchantement, révélé à la France, chercha plus que jamais à cacher sa gloire et à mûrir ses fécondes inspirations. On ne l'avait point vue auparavant se précipiter au-devant des éloges, les mendier dans un salon et traîner à sa suite une foule d'admirateurs. Elle rechercha donc la solitude avec l'obstination que d'autres mettent à courir après l'éclat; mais que de prodiges cette solitude ne devait-elle pas faire naître! S'élançant alors avec une nouvelle ardeur dans la carrière qui s'ouvre pour elle sous des auspices aussi heureux, elle jette à la postérité la *Statue équestre de Charles V*, de ce roi que les peuples reconnaissans ont surnommé *le Sage*; et, par la pensée, s'élevant jusque dans les Cieux, elle lègue à la terre la sublime *Image*

de l'archange saint Michel, qui rappelle au cœur de l'Artiste et de la Française tant de doux souvenirs.

Mais cette fille étonnante ne travaillait pas seulement pour la gloire, elle voulait encore perfectionner quelques arts industriels. L'armurerie, l'horlogerie, la bijouterie, lui auraient aussi dû quelque reconnaissance. Ses mains allaient élever au Louvre des portes dignes de ce monument et de la grandeur de nos Rois. Passionnée pour tout ce qui tient à l'histoire du moyen âge, elle avait conçu la sublime idée de consacrer au *Dante* un marbre expiatoire, car son génie s'attache toujours au parti du malheur : et tout-à-coup elle est interrompue dans sa brillante carrière.

Celle dont toutes les veilles étaient consacrées à la gloire de la France et au bonheur de la classe ouvrière; celle dont les écrivains et les Artistes célèbres enviaient le suffrage et l'estime, est tout-à-coup enlevée à ses nobles travaux, traquée et garottée comme un malfaiteur. On la traîne de prison en prison. Effrayés d'une prétendue conspiration, nos régénérateurs politiques s'acharnent sans pitié sur une fille qu'ils croient intimider sans doute. Les journaux de toutes les opinions, en rendant une éclatante justice au mérite de M^lle^ de Fauveau, nous ont fait connaître et les réparties spirituelles et les épigrammes poignantes qu'elle jeta à la tête de ses accusateurs. Maintenant ce n'est plus elle qu'il faut plaindre.

Depuis la révolution de juillet, le Louvre a été veuf des chefs-d'œuvre de la prisonnière. Aussi le *Journal des Débats*, qui ne doit pas ici paraître suspect de partialité, dit-il dans son numéro du 17 juin 1831 : « Mlle de FAUVEAU n'a point exposé plusieurs « morceaux de sculpture dont quelques gens de mérite vantent « la conception et le travail. Cette jeune artiste a pris une réso- « lution fâcheuse pour le public ; et pour nous en particulier, « nous regrettons que ce chef de l'école de sculpture pittoresque « ne nous ait pas fourni, en exposant ses ouvrages, l'occasion « de rendre hommage à ses talens. »

Cette résolution, quelque fâcheuse qu'elle soit, est grande comme le cœur qui l'a prise, et toute âme française saura comprendre un pareil sacrifice.

J'ai pu jouir quelquefois du triste bonheur de contempler la vertu et le génie dans les fers, et l'imagination encore pleine de tout ce que j'avais vu et entendu dans cette prison, dont plus tard la France rajeunie fera peut-être un temple, j'ai voulu donner à cette illustre victime un souvenir et quelques regrets.

ÉPITRE

D'UN VIEUX CHOUAN

A M. CASIMIR PÉRIER,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES.

Lorsque Paris, d'accord avec toute la France,
De tes bureaux poudreux accuse l'impuissance,
Moi, pauvre Vendéen, vieux, souffrant et perclus,
Je t'adresse des vœux qui seront superflus.
Oh! qu'ils ne troublent pas tes rêves d'espérance!
Reste longtemps ministre, et que jamais la France
Ne te demande compte, ainsi qu'à tes commis,
Des forçats libérés que sur nous tu vomis.

Que la Chambre des Pairs, que ta voix veut défendre,
Ne vienne pas, un jour, te forcer à descendre
Devant ce tribunal où l'austère Pasquier,
Du Peuple souverain est le premier huissier.
Sois heureux, Casimir, si tu peux encor l'être,
Et parle de Jemmape à Philippe, ton maître.
Gouverner maintenant, est un pesant fardeau;
Mais puisqu'en souriant tu tires le rideau
Sur les malheurs présens, sur ceux qui peuvent suivre,
Je ne veux prier Dieu qu'afin qu'il nous délivre
Et de nos ennemis et de nos protecteurs.
Quand du Juste-Milieu les pâles ergoteurs,
Dans les salons brillans où le banquier-ministre
Applaudit à l'émeute avec un ris sinistre,
Lèchent complaisamment cette orgueilleuse main
Qui de notre Vendée ouvre l'étroit chemin;
Quand Paris, dépeuplé par des lois arbitraires,
Fait regorger sur nous ses infâmes sicaires;
Quand, couvert par l'éclat du sceptre-citoyen,
On te voit déployer ton superbe maintien,
Président du conseil, une triste province
Accuse à haute voix les ministres du Prince,

Et, sous le chaume obscur, maudissant vos couleurs,
L'héroïque Chouan dévore ses douleurs.
Par d'insultans mépris il avait vu naguère
L'enfant Montalivet lui déclarer la guerre.
Armé du télégraphe à sa garde commis,
Il nous signalait tous comme des ennemis.
Montalivet n'est plus que l'ombre de lui-même.
Son bouillant successeur met sa gloire en problème,
Et cependant, Perrier, que nous promettais-tu?
Sous toi, devaient régner les lois et la vertu.
Le commerce détruit renaissait; et la France,
Ne pouvant établir aucune différence
Entre un Roi légitime et celui de son choix,
De bénédictions saluait le grand mois.
En est-il donc ainsi? tes nobles commissaires
N'ont-ils pas infesté des plus vils émissaires
Cette terre sacrée et ces bois immortels
Dont Bonaparte osa relever les autels?
A la place des lis que nos bras défendirent,
Flotta cet étendard que tes exempts déchirent.
Alors nous voyait-on conspirer contre lui?
Au peuple de géants, ta victime aujourd'hui,

Napoléon rendait un pur et grand hommage,
Car un héros toujours honore le courage.
Pour faire aimer son Roi, nommé par un sujet,
Aurait-il renchéri sur un trop lourd budjet?
Ses espions gagés, sa police secrète,
Des préfets, des tribuns, une lâche gazette,
Venaient-ils, chaque jour, par d'insolens affronts,
Par d'odieux complots faire rougir nos fronts?
Carrier n'aurait osé; le beau Decazes même
N'avait pas jusque là su pousser son système.
Comme toi, sans pitié, comme toi, sans égards,
Il craignait la vengeance et le courroux des *gars;*
Mais il n'excitait point, par de sourdes menées,
Ces bandes de Chouans que tes gens ont cernées;
Ces bandes qui, partout, vont répandre l'effroi,
Et qui n'ont effrayé que le conseil du Roi.
Quand Juillet eut brisé le sceptre d'un Monarque,
Le Vendéen, sans peur, vit arriver Lamarque.
Dans ses jours glorieux Lamarque l'a connu;
Mais ces hommes hideux, au sourire *ingénu*,
Qui, flétris à jamais, de chaumière en chaumière,
Trafiquent de l'honneur, même de la prière,

Que nous demandent-ils? pour planter le vieux coq,
Fallait-il donc sur nous lâcher jusqu'à Vidocq?
Nous savons obéir même à des lois iniques.
Nous avons vu passer des pouvoirs tyranniques,
Nous les avons soufferts! mais cent mille Français
A ce dernier affront ne s'attendaient jamais.
Fais traquer dans nos bois les conscrits réfractaires
Que ta Chambre souilla d'espions volontaires;
Dans le grabat obscur où gît la mère en pleurs,
Que l'on cherche l'enfant, cause de ses malheurs.
Pour trouver les mousquets d'un peuple qu'on bafoue,
De nos profonds étangs viens remuer la boue;
Peut-être cachons-nous dans nos brûlans foyers
La poudre qui, plus tard, atteindra tes guerriers:
Que les démolisseurs se mettent à l'ouvrage!
Que nos âtres, nos fours, rien n'échappe à leur rage!
Que du Nord, du Midi, tes ardens bataillons
Accourent, l'arme au bras, combattre des grillons.
Déroule avec effroi ces tissus où des femmes
Ont dû cacher le fil de nos affreuses trames.
Viens, père de famille et ministre sans cœur,
D'une vierge tremblante outrager la pudeur;

Ta femme, ange de paix, de ses larmes amères,
Couvrira nos enfans et le sein de nos mères.
Sous l'homicide plomb de la légalité,
Nous avons tous maudit la Charte-Vérité.
Ta Charte-Vérité n'est qu'un affreux mensonge.
Plaindra-t-il nos douleurs, celui qui les prolonge?
Malheureux, qu'as-tu fait? Dans le sang des enfans
Nous voyons se baigner tes drapeaux triomphans.
Pour charmer de tes gens les barbares caprices,
Qu'ils sondent d'un mourant les larges cicatrices:
Ce bandage est suspect, ose le déchirer;
Interroge la mort, elle doit conspirer.
Le château, la cabane et l'humble presbytère,
Qui ne conspire pas contre ton ministère?
Car le mal de la peur, agitant ses flambeaux,
Te fait voir l'ennemi jusque dans les tombeaux.
Sous les coups redoublés d'une insolente foule,
De nos vieux généraux que le marbre s'écroule!
Qu'autour de nos foyers, pauvrement revêtu,
Un traître ose en tremblant épier la vertu!
A la veuve, au vieillard, qu'on ravisse l'aumône
Qu'un cœur reconnaissant faisait tomber du Trône!

Qu'au nom de liberté, d'ordre public, de lois,
Un cordon sanitaire ensanglante nos bois!
Toi qui sais aussi bien compter que feu Barème,
Que te reviendra-t-il de ce honteux système?
Pour offrir à Vidocq les têtes de nos fils,
Auras-tu donc de moins quelques poignans soucis?
Les Polonais, réponds, si nous sommes victimes,
Verront-ils triompher leurs efforts si sublimes?
Braveras-tu sans peur, le portefeuille en main,
La lance du Cosaque et le fer du Germain?
D'un sourire de paix Nicolas l'Autocrate
Voudra-t-il honorer ton Prince qui le flatte?
Le Choléra-morbus fuira-t-il de nos bords?
Pourras-tu des Français encaisser les trésors,
Et, faisant triompher ta banale prudence,
Te nommer du pays la seule providence?
Soult, qui nous honora en des temps plus heureux,
Rendra peut-être un jour justice à tous les deux.
Ah! ravis maintenant ces fusils d'Angleterre,
Et ces bronzes tonnans qui protégeaient la terre.
Vas de la loi commune excepter les Brigands.
Ils riront de pitié! nos fers intelligens,

Ces sabres par Louis confiés à la gloire
Sont lourds pour les forçats dont tu couvres la Loire;
Nous sommes patiens, qu'ils conspirent pour nous!
Toi qui viens implorer la paix à deux genoux,
Fais traîner nos enfans dans la fange des rues;
Il nous reste toujours le soc de nos charrues
Et la fourche à deux dents, et le bâton noueux
Qui terrassa Ronsin dans nos chemins boueux.
Il nous reste toujours notre pieux rosaire;
Eh! que te reste-t-il de ta loi téméraire?
La pitié des Français qui n'outragent pas Dieu,
L'estime de Vidocq et du Juste-Milieu.
Toi qui dans tes bras forts veux étreindre l'empire,
Ne sauras-tu jamais comment elle conspire,
Cette sainte Vendée où chaque enfant se bat,
Où, pour sa foi, la vierge est armée et combat?
Ministre chancelant qu'un souffle peut détruire,
Sur le sable mouvant tes mains veulent construire.
Le jour que la Vendée élèvera la voix,
Tes échappés du bagne, étouffés dans nos bois,
Expiant sous le fer ta folle confiance,
Iront se réunir aux héros de Mayence.

Toi-même, retranché derrière un coffre-fort,
Tu pourras seconder notre sublime effort;
Car la *Tribune* dit à qui voudra le croire,
Que tu hais dans le cœur les brûleurs de la Loire.
Moi, simple paysan, d'un grand nom peu jaloux,
De la Charte, crois-moi, je fuirai les verroux,
Et les preux que sur nous ta police déchaîne.
Je t'ai parlé sans peur, sans amour et sans haine.
Plus d'un représentant, maints fats et maints grimauds,
Ont eu leur franc parler pour aggraver nos maux.
Heureux, si l'on peut l'être avec un tel ministre,
De tes fautes jamais je ne tiendrai registre,
Et je pardonnerai tes exploits de tyran,
Le jour que, comme moi, tu deviendras Chouan.
Ce jour est-il bien loin? je pourrais le prédire.
Alors tu verras ceux qui venaient nous maudire,
Elevés à leur tour sur ton ancien pavois,
Etouffer sans pitié nos douloureuses voix;
Car nous n'espérons rien, parias de la France,
Ni de leur *mouvement*, ni de ta *résistance*.

Août 1831.

CHANSONS.

Circulaire d'un 221

Aux Electeurs

DE SON ARRONDISSEMENT.

AIR : *Notre fortune est faite.*

LE Roi, fort de sa conscience,
Nous dit : Allez planter vos choux ;
Mais moi, rempli de confiance,
J'ose encor m'adresser à vous ;
Car la patrie
Longtemps meurtrie,

Fut par moi seul arrachée au danger.
Quand Lafayette
Jouait sa tête,
Le sept août, je vins le protéger.
Ma bouche intrépide et sonore
Des Bourbons flétrit le drapeau,
Et même j'ôtai mon chapeau
Devant le tricolore. (*bis.*)

A cette canaille héroïque
Qui, pour nous, fit le coup de feu,
Mon cœur, vraiment patriotique,
Offrit un joli ruban bleu.
La récompense
Payait, je pense,
Tous les tourmens qu'ils ont soufferts pour nous.
Aux gens parjures,
Aux sinécures
J'ai fait, dix mois, la guerre à deux genoux,
Pour vous préserver de tout trouble,
J'ai voté bien des millions,
Et, s'il faut d'autres espions,
J'en voterai le double. (*bis.*)

On voulait que la populace
Choisît aussi son député ;
J'ai hurlé contre, de ma place,
En ami de l'égalité.
Mais de la France
Quand la souffrance
A tous les cœurs arrachait des hélas,
Mon front sinistre,
Chez le ministre,
Pour de vains mots ne se déridait pas.
Mais pour consoler la patrie,
Mon fils est nommé receveur,
Mon cousin devient percepteur,
Et j'attends la pairie. (*bis.*)

Quand, dans une triste rencontre,
On mit les Bourbons hors la loi,
Je ne votai ni pour ni contre,
Et plus d'un vota comme moi.
Au ministère,
Bien sûr de plaire,
J'avais pris langue, et m'en suis bien trouvé ;
Car mon silence

Laisse une chance
A l'orphelin par le ciel conservé.
Il peut échapper au naufrage,
Pour lui je commence à prier,
Et je veux être le premier
A l'attendre au rivage. (*bis.*)

Maître Dupin, dans sa faconde,
Dit qu'avec lui j'ai tout sauvé;
C'est le plus grand homme du monde;
Puisqu'il le dit, c'est donc prouvé.
Mes apostilles
A vos familles,
A vos amis ne manqueront jamais.
Canaux, rivières,
Beaux cimetières,
Depuis quinze ans, je vous les promettais;
Aujourd'hui ma parole est sainte.
O mon pays, je pense à toi!
Bons électeurs, renommez-moi,
Car ma femme est enceinte. (*bis.*)

Les Visiteurs

Domiciliaires.

AIR : *Le cœur à la danse.*

APÔTRES de la liberté,
Gendarmes de la Charte,
Ecoutez bien cet arrêté ;
Que nul ne s'en écarte!
Les bons temps sont revenus ;
Nous cherchons des prévenus :
Pour plaire à nos ministres,
Trouvons de prétendus Judas,
Que leurs trames sinistres
Nous tirent d'embarras.

Pour faire rougir votre front,
Qui ne rougira guère,
Les traîtres sur les toits crîront :
C'est un acte arbitraire!
Qui peut enfoncer les Rois
Peut enfoncer jusqu'aux lois.
Pour plaire, etc.

Chez le riche et le laboureur
Traquons chaque Carliste.
Leur voix a troublé le bonheur
Dont la France s'attriste.
On forme d'affreux complots,
On dit : Vous êtes des sots...
Pour plaire, etc.

Ils proclament à haute voix
Que la France est perdue,
Que le commerce est aux abois,
Que l'émeute le tue.
En les jetant en prison,
Prouvons qu'ils n'ont pas raison.
Pour plaire, etc.

Ne soyez pas trop indulgens,
Mais de la politesse :
Plus d'un, dans ce tas de brigands,
Sait où le bât nous blesse.
Visitons tout... jusqu'aux lieux,
Là, mes chers, nous serons mieux.
Pour plaire, etc.

O généreux concitoyens,
Pauvres comme Sénèque,
Les temps sont durs, mais sur leurs biens
Plaçons une hypothèque.
La loi des suspects viendra;
Nous chanterons : Ça ira!...
Pour plaire à nos ministres,
Trouvons de prétendus Judas,
Que leurs trames sinistres
Nous tirent d'embarras.

Les Dindonneaux.

AIR : *T'en souviens-tu, disait un capitaine?*

ON nous criait : « Va donc, peuple modèle,
« La liberté détrône les tyrans.
« La *Marseillaise* à tes vœux est fidèle,
« Le vieux drapeau va briller dans tes rangs.
« Ce n'est pas tout, ô Peuple magnanime,
« Tu vas jouir du fruit de nos travaux,
« Car pour se prendre à ce leurre sublime,
« Il reste encore assez de dindonneaux. »

Les voilà ceints de rubans tricolores !
Comme ils sont gras ! qu'ils ont l'air braves gens !
A la curée ! Avocats matamores,
Vendez leurs peaux à quelques intrigans.

Hurlez, messieurs, ailleurs qu'à l'audience,
Ruez-vous bien sur les emplois nouveaux!
Pour n'applaudir hélas! qu'à la jactance,
Il reste encore assez de dindonneaux.

Paris entier, dans ses grandes journées,
A déchiré le manteau de nos Rois.
Gloire à Paris! des hordes forcenées
Ont reconquis le commerce et nos droits.
Gloire à Paris! l'infâme banqueroute
Sur nos cités fait pleuvoir tous les maux,
Et pour sourire en suivant cette route,
Il reste encore assez de dindonneaux.

Des avocats, maint banquier mercenaire
Nous promettaient un règne *à bon marché;*
Mais du pays ils faisaient l'inventaire :
Ils l'ont traité comme un archevêché.
Puis, déclinant le saint nom de patrie:
« Nous sauvons tout, disent-ils; plus d'impôts! »
Et pour payer leur double jonglerie,
Il reste encore assez de dindonneaux.

Nos députés, pour être quelque chose,
Ont violé le plus saint des sermens;

Ils flattaient Charle en assez triste prose,
Et l'étouffaient dans leurs embrassemens.
Toujours ingrats, dans leur lâche prudence,
Ils proscriraient jusqu'aux Bourbons nouveaux.
Sus donc ! messieurs, pour vous livrer la France
Il reste encore assez de dindonneaux.

Pour éclipser les hauts faits de l'Empire,
Ils nous ont tous improvisés soldats.
Le Belge tombe et la Pologne expire,
Et l'univers nous trouve l'arme au bras.
Notre étendard n'est plus souillé de poudre ;
La guerre fait baisser nos capitaux ;
Humann le dit. Grands dieux ! et pour l'absoudre,
Il reste encore assez de dindonneaux.

La liberté ravie à la pensée
Accuse en vain la toge des parquets.
Vils charlatans, la Patrie offensée
A-t-elle donc besoin de vos caquets ?
Mais qu'ai-je dit ? Apostats qu'on parfume,
Brebis d'hier, devenez louveteaux ;
Car pour chanter, même alors qu'on les plume,
Il reste encore assez de dindonneaux.

Les Carlistes.

AIR : *Suzon sortant de son village.*

PROCUREURS de notre bon Sire,
Vous, Persil d'arrondissement,
Dont la faconde ne désire
Que trahison et faux serment ;
La peur conseille ;
Prêtez l'oreille,
Chaque foyer garde un conspirateur.
Bon pour mémoire,
Votre grimoire
N'enfante pas un seul inquisiteur.
Vous êtes par trop formalistes ;
Et nous, qu'indignent les longueurs,
Nous dénonçons à vos rigueurs
Ces coquins de Carlistes.

Quand notre pauvre coq gallique
Sur la frontière avait chanté,
Quand sur la route de Belgique
Courait le fils Égalité,
Qui fit comprendre
Que cet esclandre
Par un grand bal finirait sur le Rhin?
A notre armée
Trop tôt calmée
Qui donc vantait Alger et Navarin?
Qui tua vos capitalistes
Et qui vendit les Polonais?
Qui demande à tout prix la paix?
Ah! ce sont les Carlistes.

Moins d'impôts! à bas la misère!
Ce mot retentit en tous lieux;
Il trouble un Roi quand il digère:
Donc ce mot est séditieux.
Gentilhommières,
Pauvres chaumières,
Tout nous redit ce cri: Vive le pain!
Lyon raisonne,
On le canonne
Pour lui prouver qu'il a tort d'avoir faim.

Le ministère et ses gagistes
Travaillent à notre bonheur ;
Et s'ils y perdent leur honneur,
Qu'on s'en prenne aux Carlistes !

Si nous faisons quelque bévue,
Ce qui nous arrive parfois,
De ces gens passons la revue,
Qu'ils soient punis de nos exploits.
Bouc émissaire,
Qu'un commissaire
Pendant la nuit explore leurs maisons !
Que sans malice,
Notre police
Chaque matin encombre les prisons !
Qu'un juge s'attache à leurs pistes,
Et qu'il prouve au peuple bridé
Que le sang du dernier Condé
Etouffe les Carlistes.

Contemplez donc, dans chaque rue,
Ce peuple par la faim poussé !
Garde à vous ! l'ingrat ! il se rue
Sur les gens qui l'ont détroussé.

Cette canaille
Qui fait ripaille
De quelques os qu'on daigne lui jeter,
Ose se plaindre
Et même enfreindre
Les douces lois que vous savez quêter.
Tous ces estomacs alarmistes,
L'ouvrier qui croise ses bras,
Et le marchand qui ne vend pas,
Sont de maudits Carlistes.

Qu'ils sont fiers de leur long silence!
De l'Angleterre vils suppôts,
Ils ont jeté dans la balance
Leur HENRI CINQ et nos impôts.
De l'industrie
Hélas! flétrie
N'osent-ils pas déplorer les malheurs?
C'est un grand crime.
Barthe s'escrime
A museler ces hardis cabaleurs.
Républicains, bonapartistes,
Vous rongerez le même frein,
Car le ministère est en train
De faire des Carlistes.

Notre Bonheur.

AIR : *Comprenez-vous, mam'zell' le calembourg ?*

JE ne veux pas, mes amis, que l'on rie
De ce bonheur que le grand mois nous fit.
Oui, comme vous, je sais que la patrie,
Depuis juillet fait un triste profit :
Mais à quoi bon le répéter sans cesse ?
De vos clameurs le peuple est peu touché ;
Il est heureux, lorsqu'il vide sa caisse,
D'avoir un Roi qui règne *à bon marché.*

Quoi ! pauvres gens, son malheur vous ulcère !
Vous le plaignez, et lui ne se plaint point.
Sa grande voix crie : *A bas la misère !*
Et de ses chefs célèbre l'embonpoint.

La nuit arrive. Un caporal l'enrôle.
Le peuple oublie et le froid et la faim ;
Il est heureux, le fusil sur l'épaule,
De conquérir un rhume au lieu de pain.

Les yeux bandés, au bord d'un précipice,
Nous marchions tous, mais sans nous en douter.
La liberté ne nous est pas propice,
Et les Persil veulent l'emmenotter.
De lourds impôts partout doivent déplaire ;
Mais le Français n'en conçoit pas d'ennui :
Il est heureux quand un Roi populaire
Lui tend la main et vient boire avec lui.

Nous disions tous : La France a soif de gloire ;
Mais en tremblant un héros dit que non.
C'est un bonheur qu'une paix provisoire ;
Périer frémit au seul bruit du canon.
Ne parlons plus de vaincre et de combattre,
Les Belges seuls connaissent nos succès.
Qu'on est heureux quand un fils d'Henri-Quatre
Epargne ainsi le sang des vieux Français !

Et maintenant que notre belle France
Se laisse en paix garrotter par les lois,
Morts à l'honneur, vivant pour la souffrance,
Que des huissiers nous comptions les exploits;
Quand nos trésors désertent les provinces,
Quand la misère attriste les loisirs,
On est heureux de donner à ses princes
Des millions pour leurs menus plaisirs!

Mais ce bonheur qu'en pleurant je chansonne,
N'est pas le seul qui nous fasse damner;
Des gens du Roi la faconde bouffonne
En offre un autre à qui veut raisonner.
Pour celui-ci réservons donc nos larmes;
Plus d'un Français a déjà répété :
Qu'on est heureux lorsqu'entre deux gendarmes
On peut crier : Vive la liberté!

MÉLANGES

PUBLIÉS DANS LE VENDÉEN.

LE PATAUD.

Avez-vous eu l'avantage de voir quelquefois sur une grande route un homme aux cheveux épais, à la forte corpulence, et dont la figure épanouie comme une rose que le soleil a fanée, fait sourire d'admiration les amateurs de la grosse gaîté et d'une santé à toute épreuve? Avez-vous eu le bonheur de tomber dans un village de la Vendée depuis que la révolution de juillet a porté au pouvoir le sieur Montalivet et M. Barthe aux yeux louches? Oui sans doute. Eh bien! que vous avez dû regretter de ne pas avoir à votre disposition le pinceau de Charlet ou le gai talent de Philippon, car vous n'êtes pas sans avoir rencontré de ces hommes qu'ailleurs on qualifie des titres qui ne sont pas exclusifs de gros,

gras et bête. Vous avez vu, nous avons tous vu, nous voyons chaque jour de ces excellentes figures qui appellent le *caricaturiste*, figures délicieuses où la crédulité se peint à côté de la suffisance, où la sottise s'incruste avec la vanité.

Pour désigner cette race d'êtres à part que Buffon n'avait pu classer, on a inventé l'expression un peu commune de Pataud, expression vraie qui fait ressortir à merveille tout ce qu'il a de comique et de ridicule dans ces libéraux campagnards qui ne jurent plus que sur la foi des maîtres qu'ils se sont donnés. Contemplez le Pataud dans sa famille. C'est le type du despotisme conjugal et de la tyrannie paternelle. Dur avec ses inférieurs, plat devant ceux qui peuvent lui offrir quelque lucre, souple et crédule en présence des chefs de file qui façonnent son éducation politique, il s'avance d'un pas lourd. Le voilà qui vient se poser sous vos yeux; car, dans ses bouffées d'orgueil, le Pataud ne s'imagine pas qu'on puisse rire de son langage, de sa vanité et de ses habitudes du quinzième siècle entées sur les mœurs du dix-neuvième. Il ne rit pas lui; car la révolution de juillet lui a révélé toute la dignité de son être. Elle lui a appris, cette glorieuse révolution, tout ce qu'il y avait de souverain dans sa contenance et dans sa tournure.

Il se gardera bien de vous dire que les Immortelles ont porté le coup le plus fatal à son commerce, à son

industrie. Est-ce qu'un Pataud s'occupe de pareilles pauvretés? Est-ce qu'il a eu le temps de mettre en regard son passif et son actif? Tout ne va-t-il pas pour le mieux? N'est-il pas dans le meilleur des mondes possibles depuis qu'il a eu cinq voix pour le conseil municipal; depuis que, par une grâce spéciale, il a été nommé à l'unanimité sergent de la garde nationale de son endroit? Pourquoi donc voudriez-vous ravaler ce grand citoyen qui a tué de ses propres mains une pauvre ouaille pour sustenter M. le préfet? M. le préfet lui a donné l'accolade. M. le préfet, en sablant son vin, lui a dit qu'il était riche, qu'il était électeur et qu'il comptait sur sa voix aux prochaines élections. M. le préfet a loué son esprit d'ordre, lui a fait entrevoir dans un temps peu éloigné l'écharpe municipale, et le maire en perspective commence déjà à épeler assez proprement le Bulletin des lois. Il commente à sa famille réunie autour de la longue table de chêne ce qu'il fera et ce qu'il ne fera pas. Gare à ses administrés, car le Pataud, quoique libéral, n'entend pas raillerie. Il faudra que tout marche à la baguette, et tout y marchera, dût-il, pour parvenir à son but, sacrifier sa fortune.

Mais le son rauque d'un tambour campagnard se fait entendre. Voilà le Pataud dans son beau, le soldat-citoyen dans tout l'éclat de son patriotisme. Un schako surmonte sa longue et grosse chevelure qui tombe en

désordre sur un habit rapé dont les coudes ont déjà essuyé plus d'une fois la crasse des cabarets et la boue des ornières. Un pantalon bleu, orné de bandes rouges, serre son ventre qu'il cherche à dissimuler de son mieux; mais une chemise d'une propreté équivoque, s'échappant entre l'habit et le pantalon, trahit le préjugé. Le Pataud qui marche avec son siècle, a reculé devant une innovation. Le Pataud qui a adopté l'école mutuelle, le Pataud qui ne connaît que la civilisation de 93 et les lumières de 1832, n'a pas cru devoir tout sacrifier aux progrès du génie et à une perfectibilité idéale. Le Pataud n'a pas de bretelles. En vain ses seigneurs et maîtres ont-ils cherché à lui faire comprendre tout ce qu'il y avait de ridicule dans la superstitieuse culotte; en vain lui a-t-on démontré par plus d'une raison convaincante que, hors la bretelle élastique, il n'y avait ni grâce ni tenue dans l'habit militaire: lui qui écoute habituellement avec tant de componction, avec tant de crédulité, les mensonges, les énormes balourdises qu'on lui jette à la tête, eh bien! il a tenu ferme; et tant qu'il ne verra pas son cher *Constitutionnel* prêcher une croisade en faveur des bretelles, soyez bien convaincus que sa chemise, quand elle sera blanche par hasard, laissera toujours flotter sur ce gros ventre le drapeau que le Pataud repousse de tous ses vœux.

Honneur au Pataud! sa large cocarde, le petit coq

gaulois qui la soutient, étincellent sous les rayons d'un soleil de juillet. Il se pavane, il s'admire, et ses mains calleuses pressent un sabre inoffensif, sabre vierge encore, sabre qui le sera longtemps s'il ne change pas de propriétaire. Il arrive d'une de ces expéditions militaires qui, à ses yeux, surpassent les victoires de l'Empire. Son sac est plein des chemises que le Chouan lui fit plus d'une fois mouiller. Il a pâli au premier coup de feu, ce terrible Pataud qui devait tout pourfendre. Il n'est pas encore bien remis de sa frayeur; mais les soldats de la ligne qui ont combattu lui répètent que le danger est passé. Un broc de vin a payé leur valeur. Il a fraternisé à coups de verre, et maintenant sous le drapeau national qui déploie ses changeantes couleurs, il s'achemine vers sa demeure. Accourez. C'est l'instant de saisir ce moule de la fatuité sans éducation et de l'insolence sans courage. Il rit de ce rire hébêté que Brunet, même dans ses beaux jours, n'aurait jamais pu rendre, et, coq de village, il passe à travers les rangs pressés de ses concitoyens qui se moquent de lui, en se promettant intérieurement de ne plus exposer son libéralisme aux chances d'un combat.

Après le coup de feu des Chouans qui épouvantent sa faible imagination, savez-vous ce qui crispe les nerfs du Pataud? ce qui lui donne régulièrement chaque nuit le cauchemar? Ce n'est pas la misère qui assiège nos

contrées; ce n'est pas la présence de cette soldatesque qui ne connaît plus de frein. Le Pataud ne s'inquiète pas de si peu, il sait à qui s'en prendre des malheurs qui pèsent sur le pays; mais il rêve au retour des dîmes. Les droits féodaux sont son idée fixe, et quand il pense à tous les biens nationaux qu'il paya, Dieu sait comme, une sueur froide inonde son visage. Un prêtre, un noble, le font reculer d'horreur. A le voir, on croirait cette âme ensevelie dans la matière, susceptible encore de quelques remords.

Terme moyen, le Pataud a de 50 à 60 ans. il était pauvre avant la première révolution. Comme tant d'autres, il a glané. Sous l'Empire et la Restauration, sa fortune ne s'est pas mal trouvée de la gloire et de la paix. Aujourd'hui tout va en périclitant; mais son enthousiasme augmente à proportion que ses revenus diminuent. Il est convenu avec lui-même de ne pas faire cette observation que sa femme plus prévoyante se permet de glisser entre deux articles du *Constitutionnel*. Au milieu de la misère générale, il n'entend pas les cris de mort et de désespoir que poussent ses compatriotes. M. le préfet lui a promis qu'un jour il ceindrait l'écharpe municipale. Il a aidé, comme vous savez, à anéantir les Chouans, et le 29 juillet 1832, au moment où il célébrait au cabaret l'anniversaire des mémorables, une idée a jailli de cette tête qui n'en avait jamais

conçu. Le Pataud veut proposer une souscription, souscription que les Patauds les plus huppés du pays s'empresseront de remplir. Ne devinez-vous pas dans quel but? Pour élever au centre de la Vendée une statue à M. Drouet, comte d'Erlon.

Que le ciel lui soit en aide! Quand le Pataud aura accompli cette œuvre éminemment patriotique, il pourra mourir sans regret, car il aura vu le salut de la France. En attendant cette aurore de bonheur, le Pataud persécute son curé parce que, comme vous pensez bien, son curé est un ennemi des lumières. Le Pataud boit à la Liberté et au Roi-citoyen. Le Pataud boirait au diable si on lui disait que le diable ne veut pas des droits féodaux, et vous sentez que c'est là son argument péremptoire.

LES GARNISAIRES.

Douze soldats armés comme pour un jour de bataille marchent le sac sur le dos. Leurs pas incertains se

dirigent vers un vieux château, dont les arbres antiques et les tourelles élevées servent de phare dans l'obscurité de la nuit.

« *Qui vive ?* » s'écrie une sentinelle.

« Les enfans de la joie, » répond une voix avinée qui part de ce groupe armé; et au même instant les douze soutiens de l'ordre public pénètrent dans ces cours où l'herbe croît aujourd'hui, dans ces cours où naguère le pauvre et l'ouvrier venaient s'asseoir au festin d'une bienveillante hospitalité.

« Ah! ah! balbutie un sergent que le vin du propriétaire rendait indiscret, ils se baptisent eux aussi du nom d'enfans de la joie. Eh! que l'on vienne donc nous jeter aux jambes que la misère accable le pauvre monde. Nous buvons, nous mangeons, nous chantons, et pour mener cette joyeuse vie, le gouvernement nous fait octroyer cinq francs de haute paye hypothéqués sur la bourse du bourgeois. C'est tout de même un fameux gouvernement. »

Et, tout en marronnant ces paroles entre ses dents, il s'approche des nouveaux arrivans.

« Salut aux enfans de la joie, reprend-il avec un gros rire. Il y a encore du vin à la cave, car il y en avait en diable; mais des poulets, des chapons, pas plus que sur la main. Nous y avons mis bon ordre. »

A ces mots, il pousse dans un salon élégamment

décoré le détachement qui arrive. Quelques-uns de ces soldats se jettent avec nonchalance sur de riches fauteuils, qui exhalent une odeur de pipe insupportable. D'autres, plus économes, essuient aux blanches tentures leurs souliers poudreux; et le chef, qui ne s'arrête pas à de pareilles futilités, frappe avec la crosse de son fusil sur une large table de marbre blanc où se trouvent pêle-mêle des verres à moitié pleins, des cartes couvertes de graisse et un portrait enfumé de Lafayette, présentant au peuple vainqueur la meilleure des républiques. Il demande à grands cris du vin et du *fricot*, car on n'est pas Garnisaire pour rien, et le vin coule à longs flots, et la *Marseillaise* accompagne le choc des verres et le bruit des bouteilles vides que les héros cassent en cadence.

« Sergent, s'écrie un jeune caporal qui ne s'est pas encore défait de sa tournure de *Jean-Jean* et de son langage campagnard, voulez-vous voir nos appartemens? ils sont beaux, sur ma foi. Je couche dans un lit de maître, j'ai des valets; et quand le fantassin veut se promener, le fantassin trouve à ses ordres un petit cheval de femme bien doux, ce qui arrange parfaitement le pauvre pousse-cailloux. Ouvrez la fenêtre, regardez. Ces bois, ces jardins, ces eaux vives où s'engraisse la carpe, tout cela est au fantassin. L'ancien propriétaire est enfoncé, et les soldats du gouverne-

ment règnent en maîtres dans ce manoir. Ils font mieux, les soldats du gouvernement, ils partagent avec les fermiers les fruits de la moisson. Tout cela se vend, et nous vivons heureux comme des rois dans cette caserne, qui ne nous fait pas regretter nos premiers cantonnemens. »

Et, en parlant ainsi, il étendait ses pieds nus et sales sur un moelleux divan, et ses doigts pleins de crasse tiraient d'un piano des sons qui se mariaient tout naturellement à la discordante et épouvantable harmonie qui ébranlait les fenêtres. Tout-à-coup un des soldats se lève : il s'approche d'une glace qui ornait une vaste cheminée. Son souffle ternit l'éclat du verre : Dieu de Dieu! murmure-t-il entre ses dents, ce miroir me défigure-t-il! et la poignée de son sabre fait voler en éclats les débris d'un des chefs-d'œuvre de la manufacture de Paris. Ce haut fait est accueilli par de longs bravos, et un des Garnisaires, témoin de cette action, ne peut que témoigner son mécontentement par ces paroles : « Ousque maintenant nous ferons donc notre barbe ? » Des éclats d'un rire niais accueillent une semblable précaution, et les habitans du château s'apprêtent enfin à fêter les nouveaux hôtes.

Tout est servi à profusion. Les domestiques tremblans apportent sur une porcelaine étincelante les restes des veaux et des moutons que le sabre a égorgés.

Les vins d'Espagne, les liqueurs des îles pétillent dans les coupes; et lorsqu'ils sont répus, un des arrivans s'adresse à ses compagnons : « Gabriel l'Enrhumé, s'écrie-t-il, comment te trouves-tu? » Et Gabriel l'Enrhumé, essuyant ses lèvres avec le revers de sa manche, répond négligemment : « Mais bien, très bien, beaucoup mieux que là-bas, dans le dernier village où nous avons fourragé huit jours. Ces malotrus de paysans chez qui le gouvernement nous a fait séjourner n'avaient que des larmes à offrir. Encore ne s'est-il pas trouvé là un vieux troupier, un Chouan de l'ancien régime, qui, avec sa croix de Saint-Louis, voulait nous faire peur? Dieu de Dieu! que je riais donc quand il nous disait avec tout le sérieux d'un officier pendant la revue : « Quoi! malheureux, les larmes « d'une mère, le chagrin d'un père que vos exactions « réduisent à la plus profonde détresse, ne peuvent « toucher votre cœur! Vous ne savez donc pas tout ce « qu'il y a de cruel dans l'infâme métier que l'on vous « force à exercer? Quoi! des soldats français s'abaisser « jusqu'à devenir recors d'huissiers. Ah! jamais l'Em- « pereur n'eût voulu salir ainsi l'uniforme. » Et moi, en grignotant un morceau de pain moisi, je souriais, continua le garnisaire; mais cet imbécile de François, que touchaient probablement de pareilles doléances, pleurait comme un enfant, et le vieux papa lui serra la

main, en disant : « Toi, tu es indigne d'obéir à de « tels ordres. Sous cet uniforme bat encore un cœur « d'homme : embrasse-moi. » Et pour cela François a gagné quinze jours de cachot; et dans deux, il sera en route pour rejoindre un autre corps. François n'est plus qu'un Chouan. »

Et un cri : *A bas les Chouans!* fit retentir les voûtes de la salle, où se passait l'orgie nocturne. Le jour commençait à poindre. Comme c'était la consigne, la garnison se décida à faire une battue dans les bois, une visite dans les greniers. Les bois étaient paisibles, les greniers aussi. On ne trouva pas trace d'homme. Il fut donc impossible d'arrêter quelqu'un.

Enfin leurs yeux appesantis ont besoin de sommeil. Ah! qu'ils dorment, les Garnisaires; que rien ne vienne les arracher à cet horrible repos qu'ils ont si bien gagné. Voyez-les : sur le chaste duvet où une jeune fille rêvait pendant la nuit à ses bonnes actions de la journée, s'étend insolemment celui qui, au nom d'une ordonnance barbare, exploite le château paternel. Les autres se sont établis comme ils ont pu dans le vaste manoir où enfin un calme momentané a succédé à l'orage, et les vieux domestiques qui n'ont pas été compris dans l'accusation portée contre leurs maîtres, pénètrent dans ce beau salon où naguère les grâces et la bienfaisance régnaient, beau salon que la Liberté a

transformé en corps-de-garde. Les voilà qui viennent mouiller de leurs larmes les meubles que l'on gaspille, les vieux portraits que le sabre des Vandales de l'ordre public a déchirés ; et quelques pauvres saisissant l'instant propice, se glissent dans les longs corridors. Leurs voix plaintives ne trouvent plus d'échos. Leurs mains décharnées ne rencontrent plus d'autres mains qui venaient toujours pleines de bienfaits. Ces cœurs que l'infortune aurait dû mettre à l'abri des révolutions, en ressentent les terribles effets. Sans prononcer un seul mot, l'indigent se retire, et bientôt les villages voisins savent que leur bienfaiteur n'est pas encore rendu à leur amour.

LES FAUX CHOUANS.

Il est nuit. Un feu de bruyères qui s'éteint peu à peu, faute d'alimens, jette quelques ternes lueurs sur des visages hâves et flétris que les landes de la Vendée n'ont

jamais connus. Quelques hommes à l'œil fauve s'approchent du brasier, qui prête sa vacillante lumière à une espèce de vieillard dont les yeux sanglans parcourent avec peine un numéro de l'*Ami de la Charte de Nantes*. Un autre, accroupi sur un fagot de genêts, tient d'une main une pipe noire et culottée que soutient un fil d'argent, et de l'autre il approche de la flamme un lambeau de la *Sentinelle des Deux-Sèvres*. Ses compagnons dispersés autour du foyer rustique manient avec une dextérité qui ferait honneur aux plus habiles maîtres un jeu de cartes que la graisse paraît avoir doublées, et quelques bouteilles éparses çà et là témoignent qu'une orgie vient de profaner ces bocages que jusqu'alors avaient respectés de vils criminels. Des faisceaux d'armes entourent un drapeau blanc. *Vive Henri V!* est sa devise, et des chapeaux crasseux, des habits déchirés, sont ornés de pieux scapulaires qui n'ont jamais encore recueilli un mot de ferveur ou excité un sentiment de religion chez ceux qui les portent. Il y a dans ce groupe que jamais une noble passion, un généreux mouvement n'a pu animer, quelque chose d'indéfinissable. Sous l'appareil religieux qu'ils essaient de déployer, on voit percer les coutumes du bagne ou le langage des habitués de la police correctionnelle. On entend vibrer aux oreilles des noms que les échos de la Vendée ne répètent qu'avec effroi, et pourtant ces

hommes réunis sous la bannière des lis s'exercent à la chouannerie. Ils tiennent école de dévouement et de fidélité, eux pour qui ces mots si magiques dans la Vendée ne sont qu'une hideuse spéculation.

Minuit a frappé à l'horloge du village voisin, et aussitôt les jeux, la bouteille, tout est abandonné. Les voilà sous les armes. Au milieu des rangs flotte l'étendard de la vieille Monarchie. Le vieillard qui dévorait l'*Ami de la Charte* se lève avec effort; il s'avance d'un pas lent qu'il cherche à rendre grave, et, Carlier de bas étage, Vidocq de seconde main, il vient haranguer les hommes que l'on a mis à sa disposition. Ce Vendéen de contrebande ne leur parle ni de Dieu, ni de *Madame*, ni de l'Orphelin. Dans un argot que les bagnes de Brest ou de Toulon comprendraient sans doute mieux que les bois de la terre fidèle, il leur répète jusqu'à satiété des instructions qui lui ont été données. Il leur dicte les paroles qu'ils doivent prononcer, les gestes qu'il faut faire, les postures d'obligation et les cris que leurs bouches pousseront. « Vieux pécheurs, s'écrie-t-il d'une voix enrouée et qu'affaiblissent chaque jour des liqueurs trop enivrantes, nous sommes chargés d'une rude tâche. On nous condamne à un métier bien pénible. Il ne faut plus aujourd'hui se livrer à tous les excès. Nous devons voler avec scrupule, brûler héroïquement, et fuir à toutes jambes devant la ligne. C'est l'ordre auquel il

faut se soumettre. Voici à quatre pas de nous un cantonnement : il nous respectera, et dans deux heures nous aurons accompli notre mission. En avant! »

Et des blasphêmes affreux et un silence plus affreux encore accompagnent cette harangue. On marche pendant quelques instans. On arrive en face d'une élégante maison que rien ne protégeait. Des sentinelles sont postées à toutes les issues, et le vieillard pénètre dans la cour avec cinq ou six de ses hommes les plus effrayans à voir. Toute la famille est ensevelie dans le plus profond sommeil. Des coups redoublés, une fusillade bien nourrie, répandent la terreur. La porte cède, et les Chouans, au cri de *vive Henri V!* franchissent les appartemens.

Une femme, des enfans, un homme déjà vieux, se pressent en désordre autour de ces nouveaux appuis que des gens hélas! trop connus viennent de recruter pour la cause vendéenne. « Que voulez-vous, messieurs? s'écrie d'une voix tremblante le propriétaire. Pourquoi troubler notre sommeil? »

« Eh! ne vois-tu, vieux Pataud, reprend, en souriant, le chef de la bande, que nous sommes des Chouans? Que nous fait ton sommeil? C'est de l'argent qu'il nous faut, et de l'argent au nom de la duchesse de Berri, dont nous sommes les premiers gardes-du-corps. »

Et le pauvre vieillard trembla, car il avait donné

naguères quelques livres de pain noir à de malheureux réfractaires ; et, quoique patriote, ils ne l'avaient pas habitué à ce honteux langage, à ce cynisme de parade. Pendant ce court entretien, les faux Chouans, qui probablement n'en étaient pas à leur apprentissage, avaient ouvert les armoires. Le linge, les robes, les papiers, tout tombait sur le parquet pêle-mêle, sans ordre, et les plus grossières équivoques, les plus sales plaisanteries, accompagnaient cette honteuse opération. Enfin l'un deux plus avisé découvre un tiroir où la fortune du père de famille est cachée, et vingt mains toutes plus actives, plus empressées les unes que les autres, partagent le petit trésor.

Une joie affreuse déride ces fronts livides. En vain le propriétaire veut-il protester contre un pareil abus de la force ; en vain cherche-t-il les paroles qu'il croit propres à attendrir des cœurs aussi durs ; un bras nerveux le saisit et le jette presque sans vie sur les papiers et le linge qui encombrent l'appartement. Un jeune enfant, témoin de ces effrayans excès, pousse un faible cri. Un coup de crosse l'abat aux pieds de son père, et les meubles, les glaces, tout est brisé.

Le jour allait paraître. Les bandits disparurent, et l'on ne trouva pour toute trace de leur passage que quelques cocardes blanches et deux proclamations signées : COMTE AUGUSTE DE LA ROCHEJAQUELEIN.

Le lendemain, des voyageurs qui traversaient la lande où avaient bivouaqué les faux Chouans, s'étonnaient au récit que l'un d'eux faisait de l'expédition nocturne qui avait eu lieu, lorsque le vieux lecteur de l'*Ami de la Charte*, qui avait déposé son costume de Chouan, passa avec quelques-uns de ses affidés. Ils n'étaient plus déguisés en honnêtes gens; il ne fut donc pas difficile de les connaître. Ils marchaient rapidement, car ils avaient ordre de prendre des informations sur le vol qu'ils avaient commis, et par une ruse infernale, ils nommaient à qui voulait les entendre, ceux qu'ils chargeaient d'un pareil méfait. La troupe de ligne suivait leurs pas: elle était là pour prêter main forte en cas de besoin, car elle ignorait sans doute quels étaient les hommes qu'on lui avait donnés pour guides. Malgré les plus actives recherches, on ne put rien découvrir. Seulement, quelques jours après on arrêta à quelques lieues de là et dans une métairie inoffensive, trois pauvres réfractaires qui furent chargés d'un crime auquel leurs imaginations pleines d'innocence n'avaient jamais songé. Les principaux acteurs de la scène nocturne que nous racontions tout à l'heure firent métier et marchandise du mensonge et de la délation. Ils représentèrent des cocardes et des proclamations semblables à celles trouvées dans la maison qui venait d'être mise au pillage, cocardes et proclamations qui, disaient-ils, avaient été

trouvées sur les réfractaires eux-mêmes, et les journaux patriotes firent entendre, en racontant ces faits, que le Juste-Milieu devait plus que jamais sévir contre un pareil état de choses.

Depuis cette époque, la Vendée ne passe guère de jour sans entendre élever contre elle des plaintes injurieuses, des réactions effrayantes. On crie : *Aux armes!* et plus d'un innocent sans doute portera sur l'échafaud une tête que la main du bourreau aurait toujours dû respecter.

LE CAPITAINE DE PAROISSE.

Il y a encore dans la Vendée quelques-uns de ces vieux débris de nos premières guerres, simples paysans, héroïques soldats qui, après avoir fait le coup de feu sous les ordres de M. Henri, combattu avec Charette, et repoussé le despotisme qu'un grand homme venait, aux Cent-jours, étayer sur le fantôme sanglant

de liberté qu'évoquaient les clubs de 93, ne savent plus, aujourd'hui que leurs forces trahissent un courage qui n'a jamais faibli, que réveiller dans de jeunes cœurs des souvenirs de gloire et de fidélité; souvenirs qui, depuis la dernière révolution, ont pris un caractère de grandeur que l'histoire elle-même consacrera. Si vous parcourez la Vendée, vos yeux contempleront, avec une curiosité qui sera sans doute mêlée d'un saint respect, ce vieillard aux cheveux blancs que les mères montrent avec amour à leurs jeunes enfans, et que les hommes entourent comme un de ces êtres privilégiés pour lesquels il n'y a pas de mort, si je puis me servir d'une expression qui peint à merveille l'effet que produisent dans nos campagnes les martyrs vivans de la fidélité.

Il n'était déjà plus jeune, lorsque la tête d'un Roi, le plus honnête homme de son royaume, tomba, le 21 janvier, sous le fatal couteau. Le ciel, pour récompense de ses travaux et de ses vertus, lui avait donné une nombreuse famille, et ses bras étaient sa seule ressource, son unique gagne-pain; mais dans cette âme encore neuve, que les passions dévorantes et les calculs ambitieux n'avaient pas travaillée, on s'étonnait de voir germer de ces idées généreuses que l'éducation seule, supposait-on alors, devait faire naître. On ne connaissait pas encore le cœur vendéen. Au spectacle

de désolation qu'offrait le village qui était pour lui le monde entier, quand une loi de la Convention appela sous un étendard qu'ils ne connaissaient pas trois cent mille jeunes gens, il s'élança de sa chaumière, une fourche dans une main, le rosaire dans l'autre, et, deux mois après, les départemens de l'Ouest avaient imité ce noble exemple : encore deux mois de plus, et la Vendée, avec ses armées catholiques et royales, prouvait à l'Europe qui reculait devant le sang d'un Roi, devant une révolution menaçante, tout ce que l'honneur et la foi pouvaient accomplir.

Ce vieillard que vous voyez se traîner aujourd'hui avec peine jusqu'aux pieds des autels, et qui, depuis deux ans, porte sur son visage sillonné par de nobles blessures le deuil qui est dans son cœur, fut un des héros de ces guerres saintes que la poésie aurait dû immortaliser. Ses yeux éteints n'ont plus de larmes. Son front, que n'ombragent plus que quelques cheveux blancs, révèle une profonde tristesse. Entouré de ses enfans et de ses petit-fils, il n'a même pas un sourire pour la jeune Marie, qui, assise sur ses genoux tremblans, joue d'une main avec la croix de Saint-Louis dont le vieillard fut toujours si glorieux, et caresse de l'autre les boucles rares et argentées de cheveux qui tombent négligemment sur un habit de bure. On dirait, à le voir enseveli dans ses méditations, que, déta-

ché de la terre, où il n'a plus d'espérance, il compte avec l'éternité le peu de jours qu'il doit encore passer ici-bas. Et pourtant que votre main s'appuie tout-à-coup sur cette poitrine de vieillard; qu'elle interroge les pulsations de ce cœur qui battait autrefois avec tant de force au seul nom d'un Roi enfant; que vos yeux interrogent ces yeux qui jadis défiaient la mort; que votre bouche même laisse tomber par hasard des paroles qui ont toujours été un talisman pour le Vendéen, aussitôt, comme par enchantement, vous verrez le vieux Capitaine de paroisse sortir de son apparente torpeur.

C'était aux derniers rayons d'un soleil d'août; assis auprès de ce grand chêne qui vit les premiers jours de son enfance, et qui recueille aujourd'hui les derniers souvenirs de sa vieillesse, le Capitaine attend. Sa morne attitude qui attriste ses trois générations d'enfans, n'est pas l'effet de l'âge. Une inquiétude affreuse l'oppresse, et, de temps à autre, avec un profond soupir, il demande à la petite Marie si elle n'entend pas dans le lointain le bruit des pas ou le hennissement des chevaux; et la petite Marie qui n'a pas encore sept ans, mais dont le malheur a vite développé l'intelligence, répond bien bas : « Je n'entends que les cris des culottes rouges. Je ne vois que les fusils étincelans des soldats qui veillent aux environs. » Et le vieillard, penchant

la tête sur sa poitrine à demi-nue, murmure, avec un accent de désespoir inexprimable : « Maudits soldats! Elle ne pourra pas venir. »

Une larme brûlante tombe sur la joue si fraîche, si rosée de l'enfant. Elle étreint dans ses faibles bras le corps du vieillard amaigri par des souffrances morales, et quelques pleurs s'échappent de ces jeunes yeux auxquels un vague sentiment d'inquiétude donne quelque chose de grave et de solennel. « Grand père, dit-elle en s'efforçant de sourire, ne pleurez-pas; *Petit-Pierre* reviendra ce soir. Depuis deux jours il est parti avec mes frères et ce grand Monsieur qui, en vous pressant la main, vous disait : « Nous ne savons pas « quand nous frapperons à votre porte; mais n'est-il pas « vrai qu'à toute heure vous nous ouvrirez?... » — Oh! oui, s'écrie avec un accent déchirant de vérité le vieillard, oui, Marie, je leur ouvrirai; car c'est la fortune de la France. Pourquoi ne suis-je plus jeune? je partagerais ses dangers, je lui ferais un rempart de mon corps; et si elle succombait, du moins je pourrais la venger. » Tout-à-coup on entend dans le lointain quelques voix mâles et fortement accentuées qui font retentir ces chants simples et si doux au cœur vendéen, ces chants que le laboureur entonne, et auxquels les bœufs savent si bien obéir. Marie écoute. Un cri de joie s'échappe du cœur de notre vieux Capitaine, car il

a le premier reconnu la voix de ses enfans. Appuyé sur la jeune Marie, il s'avance à grands pas, et bientôt il découvre une charrette pleine de gerbes nouvelles. Ses fils sont là, le grand Monsieur aussi; et Petit-Pierre, juché sur la plus haute des gerbes; la tête couverte d'un grand chapeau, sourit avec un regard amical au vieillard, qui, oubliant ses enfans et même sa petite Marie, n'a plus d'yeux que pour le jeune *gars*.

A ce spectacle si ordinaire pour eux et qui n'excite même pas un soupçon dans leurs cœurs, les culottes rouges s'écartent pour laisser passer la charrette, et le grand Monsieur, dont un habit de paysan couvre la gloire et voile le dévouement, offre, en déposant l'aiguillon conducteur, une bouteille de vin à moitié vide aux culottes rouges qui semblent le connaître.

Le vieillard respire: Petit-Pierre est sous son toît. Petit-Pierre a laissé tomber le chapeau aux larges bords qui cachait ses cheveux si blonds, son visage si expressif, et avec une voix pleine de douceur, il s'approche du vieux Capitaine, dont tous les traits expriment le bonheur et la joie. « Un peu de courage, dit Petit-Pierre, et tout n'est pas perdu. » A ces mots, le Chef de paroisse pâlit, car l'espérance pénétrait dans son cœur. « Ah! Madame, s'écrie-t-il en pressant entre ses mains brûlantes et décharnées les mains

blanches et fraîches de celle qui n'avait plus besoin de s'envelopper des voiles du mystère, j'en ai manqué aujourd'hui pour la première fois de ma vie. En voyant les Bleus entourer nos chaumières, j'ai tremblé, car je ne pouvais plus combattre. » Petit-Pierre, en souriant tristement au vieillard et en jetant un coup-d'œil plein d'âme et d'avenir au grand Monsieur et aux autres témoins de cette scène attendrissante, s'asseoit au milieu des villageois qui, par leur présence d'esprit, l'ont dérobé à des périls sans cesse renaissans, et bientôt il partage avec eux le frugal repas qui doit soutenir la jeune et courageuse mère que les lois de 1832 ont proscrite, que la Vendée cacha dans ses bocages, et que l'Europe, dans une religieuse admiration, envie à la France.

LE NOBLE DE JUILLET.

C'est un bien singulier temps que celui dans lequel nous avons le bonheur de vivre! Siècle de vanité et de

misère, siècle d'égoïsme et de grands sentimens, siècle de corruption et de vertus fardées, qui, après avoir brisé, pièce à pièce, tous les chaînons qui rattachaient la France aux beaux âges de la vieille Monarchie, exhume pour la satisfaction personnelle de quelques privilégiés, les oripeaux et les armoiries qu'eux-mêmes avaient naguères mis à l'encan. Une lèpre plus dévorante que celle qui s'acharnait sur le peuple maudit, étend aujourd'hui ses ravages sur toute une partie de la France. C'est un Choléra moral, un fléau qui fait pleurer de rage et rire de pitié. Ne me demandez pas qui l'a produit; ne fouillez pas dans la nuit des temps pour trouver son origine: c'est tout bonnement une excroissance de Juillet, c'est un fœtus de la révolution, c'est le chef-d'œuvre qu'ont enfanté les héros improvisés qui, dans l'ombre, préparaient l'ordre actuel des choses. Ce fléau s'est spécialement adressé à ceux qui manipulaient une révolution dans les intérêts du peuple. Il a longtemps séjourné dans la caisse du banquier. On l'a vu s'asseoir à la barre des tribunaux correctionnels où de pauvres avocats épuisaient leurs poumons et leur logique dans des combats contre l'arbitraire et l'illégalité. Il était même descendu jusque dans le comptoir du marchand, jusque dans le château rural de l'acquéreur de biens nationaux, et il a laissé, comme un stigmate de reconnaissance, ces mots qu'on

peut lire sur le front de la tourbe plébéienne et libérale : *Noble de juillet!*

Voilà le revenu le plus clair, le bénéfice le plus net des *Glorieuses!* Voilà où devait aboutir cette soif d'égalité qui tourmentait quelques âmes, cette fièvre d'ordre public qui minait tant de corps et qui dessécha tant de poitrines! C'était le rêve, le beau idéal de ce parti qui, pendant quinze ans, s'attacha à la Charte comme maintenant il s'attache à la liberté. Noble de juillet! savez-vous bien tout ce qu'il y a de ridicule et de décevant dans ce mot dont la France a flétri les exploiteurs des barricades, les usuriers de la gloire et les amans infidèles de l'égalité? Comprenez-vous bien quel sarcasme sanglant, quelle poignante épigramme le peuple jette à la tête de ceux qui le régentent aujourd'hui quand il dit : « Ce n'est pas un noble de l'ancien régime, ce n'est pas une illustration de l'empire, c'est tout bêtement *un Juillet.* Il n'a pas osé changer son nom roturier, parce que tous les échos, parce que toutes les voix n'auraient pas manqué de lui renvoyer ce nom qui déplaît à sa fierté insolente. Mais voyez comme il voudrait nous écraser de son luxe! Ah! si son pauvre père revenait! » et le peuple qui sait, par une justice distributive, mettre chacun à sa place, hausse les épaules et se venge par des quolibets de ce sot orgueil qui a maintenant plus d'un type.

Mais que font au Noble de juillet de pareilles criailleries? Voyez-le se pavaner, illustration de contrebande, dans ces chars armoiriés que l'usure ou la cannelle ont payés! comme il sourit dédaigneusement! comme ses narines gonflées par l'orgueil respirent délicieusement la poussière que soulèvent ses fringans coursiers! Qu'il est heureux cet homme de comptoir, ce financier à la petite semaine, cet avocat qui, pendant quinze années de bonheur, s'engraissa de conspirations et grandit avec l'opposition qu'il encourageait! Ne lui parlez plus de ses vieux sermens, de ce respectueux amour dont il entourait l'antique race des Rois. Tout cela est oublié; tout cela n'est plus à ses yeux qu'une divine comédie dont il a su tirer profit.

En vérité, que voulez-vous qu'il y fasse? L'ordre de choses actuel l'a comblé de faveurs. Il est entré, comme par droit de conquête, dans toutes les places. On l'a jeté, vaille que vaille, sur tous les emplois. D'avocat, de méchant avocat qu'il était, on l'a improvisé préfet. L'homme-argent a été transformé en administrateur! Le petit propriétaire qu'une heure de dépit, qu'une vieille ambition déçue avait jeté dans le libéralisme, se prélasse sous l'épaulette. Il brandit une innocente épée. Toute cette noblesse de carrefour admire sa fortune et jouit de son bonheur! ah! qu'ai-je dit? il n'est pas encore aussi pur qu'il pourrait l'être. Le soleil de juillet

n'a pas fait évanouir et disparaître tous les grands noms historiques qui font un si terrible contraste avec des noms obscurs qui n'ont qu'une célébrité de table d'hôte ou une gloire de lettres de change. Et c'est là le supplice qui les attriste, c'est le mal qui ronge leurs cœurs et empoisonne leur félicité. En vain s'avouent-ils dans l'intimité qu'ils sont les vrais nobles, puisqu'ils ont la noblesse de l'argent et des places ; en vain cherchent-ils à remplacer le respect des âges et les leçons de l'histoire par une crasse ignorance, par un sot dédain ; il reste toujours au fond de ces âmes envieuses un levain de vanité blessée qui fermente toutes les fois qu'ils rencontrent l'héritier d'une vieille gloire historique. Montmorency de parquet, La Trémouille de comptoir, ils étalent avec un fastueux orgueil leurs blasons d'antichambre, les armes inoffensives que feu M. Périer, que maître Barthe, leur allouèrent ; et tout cela ne soulage pas un cœur oppressé, tout cela ne remplit pas l'espace qui les sépare de ces antiques générations qui naquirent avec la Monarchie et qui ne sont pas mortes avec elle.

Mais qu'il est heureux le Noble de juillet quand il a pu s'arracher à ces pensées décourageantes ! Avec quelle amertume il fait retomber le poids de son indignation sur le pauvre peuple : le pauvre peuple est encore pour lui *taillable et corvéable à merci.* Il déplore parfois la

misère profonde qui travaille les masses ; mais c'est dans les grands jours, c'est lorsqu'il croit avoir besoin d'elles. Alors oubliant la distance qu'au nom de l'égalité il a su mettre entre le peuple et lui, le Noble de juillet se fait roturier pour le quart-d'heure. Il fume à la pipe de son camarade, il se vautre avec lui dans la fange du cabaret. Que le besoin ne se fasse plus sentir, et le parvenu retournant à son insolente morgue qu'il n'avait abdiquée que par nécessité, redevient ce qu'il est toujours, fastueux et avare, plein d'orgueil et d'avidité, dur envers ses inférieurs, plat avec ses maîtres et sot avec ses égaux.

Si, par hasard, vos yeux rencontrent dans une campagne un vieux château délabré dont les tourelles tombent en ruines, un vieux château qui n'a plus d'ombrage, ah! ne demandez pas à qui il appartient. Regardez : une main sacrilége a compté combien pouvaient rapporter des pierres et des arbres. La bande noire a été appelée : elle a jeté quelques sacs d'écus sur une table vermoulue. Le cœur du parvenu a tressailli. Cet argent sue dans ses mains. C'est lui qui a payé l'esprit public ; c'est lui qui a élevé aux honneurs le misérable qui spécule sur la révolution comme jadis son cœur rétréci spéculait sur la faim. Il jouit maintenant de ses avances. La révolution l'a défrayé. Elle lui a rendu en dignités ce qu'il lui avait sacrifié en numéraire, et plein

d'une joie qui déborde, il s'admire dans son œuvre, et se complait dans ses titres.

Voyez : que sa démarche est assurée! que son geste est impérieux! que ses paroles sont brèves et disgracieuses! Malheur à vous si vous avez quelque service à demander, quelque faveur à implorer! le Noble de juillet ne vous fera pas grâce d'une rente. Vous serez obligé d'apprendre qu'il est riche. Il vous faudra subir la nomenclature de ses biens acquis Dieu sait comme. Il vous promènera dans son château, vous écrasera du poids de sa loquacité ; et lorsqu'il sera las de ces misérables vanteries, un dédaigneux silence vous annoncera qu'il n'a plus rien à vous dire. Après vous avoir prêché la plus touchante égalité, vous l'entendrez, si vous n'êtes pas encore trop éloigné, charger des plus grossières injures les domestiques qui ont le malheur de servir un tel maître.

Le Noble de juillet est ainsi fait. C'est lui que vous trouvez partout où il y a du luxe à étaler, du mal à faire, des vexations à commander. Des blasphêmes orduriers, de sales calembourgs, composent son vocabulaire. Il rit de ce gros rire qui dénote l'ignorance. Il parle haut et beaucoup, car maintenant il gouverne ; et quand le pauvre veut élever une voix suppliante, il le regarde d'un œil de pitié : ses épaules se soulèvent de mépris, et vous l'entendez murmurer ces paroles qui

résument tout un système : Maudit peuple qui se plaint comme si Charles X était encore roi !

LA STATUE DE CATHELINEAU.

Le hameau du Pin-en-Mauge avait vu, en 1827, la munificence d'un Lostanges élever dans ses murs à demi-brûlés par la révolution, un simple monument à une des gloires les plus pures de cette époque si féconde en vertus et en forfaits. Témoin obscur de cette fête vendéenne dont le cœur faisait tous les frais, je contemplais avec bonheur le fils du héros que la Vendée réunie se plaisait à honorer. Cathelineau, qui avait trouvé un père dans chaque famille royaliste, était là entre Bourmont et Fitz-James, deux noms qui alors s'associaient à nos joies, deux noms qui depuis ont partagé nos malheurs. Une foule innombrable de ces paysans héroïques, vieux compagnons d'armes du fileur

de laine, était accourue pour saluer de ses acclamations le marbre qui transmettait à la postérité les traits doux et graves du premier généralissime de l'armée catholique et royale. Il y avait là de l'enthousiasme et du bonheur, car il y avait de la foi en Dieu, de l'amour pour le Roi. Débris survivans à mille combats, ils passaient, avec leurs armes rouillées, leur vieux scapulaire et leur cocarde blanche toute noircie de poudre républicaine, devant la statue qui venait d'être découverte, et des cris d'amour, et des larmes de regret, et des chants de triomphe, éclataient dans les campagnes voisines; car c'était la fête du paysan vendéen. Cathelineau résumait leur gloire. En embrassant ce marbre glacé que leurs transports auraient voulu animer, ils regardaient avec un saint respect l'orphelin que Cathelineau mourant sous les murs de Nantes, enseveli dans sa victoire, avait légué à la Vendée comme un guerrier mourant laisse à son fidèle ami le fer qui consacra sa gloire.

Et ce noble orphelin de la Monarchie française, cet enfant adoptif des Bourbons jetait de temps à autre un regard plein de larmes sur le marbre où semblait respirer encore son père, et ses yeux où étincelait le feu sacré, et sa bouche qui à peine, tant son émotion était grande, pouvait exprimer les nobles pensées qui agitaient son âme, juraient de ne jamais abandonner la

terre qui savait récompenser si dignement de nobles sacrifices.

Hélas! l'infortuné jeune homme ne l'a pas abandonnée! Depuis cette fête guerrière dont la Vendée gardait le souvenir comme un bienfait, cinq années se sont écoulées. Ne me demandez pas ce qu'est devenu le fils de Cathelineau. Que votre bouche pieuse ne vienne pas interroger ce sol qui a bu tant de fois le sang des martyrs qu'il se plaît à produire. La Vendée malheureuse elle-même aurait encore des larmes à verser sur de plus grands malheurs. La Vendée vous montrerait une tombe dont la terre est encore fumante du sang du juste, et sa douleur muette vous révélerait mieux que toutes les paroles la cause de son deuil.

Cathelineau est tombé sous un fer assassin, victime de son dévouement!

Quelques jours à peine ont passé sur un cercueil qu'il n'a pas été permis aux amis du mort de suivre jusqu'à sa dernière demeure. Quelques soldats, des agens de police, ont escorté le convoi funèbre pour épier la douleur et la tranformer en crime. Heureux encore si des imprécations, si les cris d'une joie féroce ne sont pas venus troubler ces déplorables funérailles! Heureux si une orgie sanglante n'a pas marqué ce jour d'affliction, et si les bourreaux n'ont pas joué avec les froides dépouilles de la victime! Et maintenant que le

nom seul de Cathelineau survit à tant de désastres, où vont donc ces écharpes tricolores? Une fête patriotique convie-t-elle à la joie les autorités du Pin-en-Mauge, ou plutôt vont-elles offrir au père de la victime de juillet l'hommage que l'Empereur Napoléon lui rendait? Consolateurs pieux, ces hommes cherchent-ils à expier un forfait qui, dans ce siècle même, n'a pu encore trouver ni défenseur ni apologiste?

Non, ce n'est point pour pleurer que ces quelques hommes sont réunis. Ils ne seraient pas seuls : la Vendée entière viendrait mêler ses larmes aux leurs. Cette paroisse si fière d'avoir donné deux héros à la France, se presserait sur leurs traces, et le silence des tombeaux règne dans le village. Tout est deuil autour d'eux; car, missionnaires de destruction, ils se précipitent, la torche à la main, pour anéantir jusqu'au marbre inspiré qui peut réveiller des souvenirs. Les voilà à l'œuvre! Vainqueurs de la Vendée, ils ont peur d'un remords. Ils ont reculé devant une statue qui pouvait leur demander compte du sang d'un fils : il faut qu'elle croule. Pour porter la terreur dans le sein de la Vendée, ils veulent, après avoir massacré les vivans, poursuivre jusque dans le tombeau la mémoire de ceux qui succombèrent sur de glorieux champs de bataille.

Expédition digne de leur courage! infamie que la postérité surprise ne voudra pas croire! Voyez-les

s'acharner sur les débris insensibles d'un monument! C'est un dernier affront qu'ils préparaient de longue main au guerrier dont tous les partis respectent et honorent les vertus et l'héroïsme. Il n'a plus de vengeur. Son fils est mort, et ils savent comment. Ils foulent à leurs pieds ce sol vendéen qui a dévoré tant de monstres, et une joie infernale a dilaté leurs cœurs. La hache de l'ordre public brise ce front majestueux qui n'était terrible que dans les combats. La main d'une autorité de juillet presse sans effroi ce bras qui ne portait que des coups mortels, cette épée qui tant de fois fit pâlir les bataillons de Mayence. Misérables qu'ils sont! ils sourient à cette destruction barbare, à ce jugement inique que la France ne ratifiera pas; et, spectacle digne d'admiration par sa turpitude même! ces Vandales de la liberté dansent, comme des insensés, autour du monument que leur présence seule aurait profané.

Ce n'est pas tout. Leur aveugle haine n'était pas encore assouvie. Il restait un dernier sacrilége à consommer : ils n'ont pas voulu en faire grâce; et leurs mains avides ont fouillé jusque dans un tombeau. Ils en ont tiré les cendres. Oh! triomphez maintenant, hommes du dix-neuvième siècle, que les sauvages ne voudraient pas adopter pour amis, faites éclater vos transports. Il y avait des souvenirs de gloire dans ce marbre qui ne rappelait que des vertus, et vous l'avez

souillé ! Il y avait tout un avenir d'héroïsme dans ce tombeau que la piété et l'admiration avaient consacré, et vous l'avez brisé! C'est bien : mais prudens jusque dans vos excès les plus épouvantables, vous n'avez pas osé jeter au vent ces cendres immortelles ; car vous craigniez que cette semence héroïque n'enfantât d'autres Cathelineau, et tremblans de honte, pâles d'effroi, vous vous êtes retirés comme des coupables, emportant dans votre cœur glacé le souvenir d'une mauvaise action.

Voilà de ces crimes qui ne devraient être ni de notre époque ni de notre pays! Qui les a commis? Par respect pour nous, nous ne flétrirons pas ces pages en livrant à la publicité des noms qu'un homme d'honneur n'oserait plus porter; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire une réflexion qui, nous en sommes convaincus, ne passera pas pour un crime aux yeux des puissans du jour. Celui qui profane un tombeau n'est pas digne de commander à des Français ; et pourtant qui a pu donner, qui a osé exécuter de pareils ordres?

Maintenant que la destruction s'est assise en souriant sur cette terre dévouée à toutes les calamités humaines et qui s'attend encore à d'autres profanations, qu'ils triomphent les misérables qui, après avoir assassiné les vivans, descendent jusque dans le sépulcre pour faire

la guerre aux morts ! Qu'ils s'enivrent de leur victoire insensée ! Le jour de la justice viendra enfin pour tous, et cette profanation, qui frappe d'épouvante le cœur le plus insensible, ne sera pas le moindre des crimes que la Vendée pourra reprocher à ses bourreaux.

LA VEUVE BERRI.

Il existe dans le monde une Femme qui, à l'âge des plaisirs, et entourée de tous les prestiges qui peuvent embellir la vie, a sacrifié son bonheur, son repos, pour venir saluer d'un regard la terre où jadis elle vécut heureuse. Il existe dans le monde une Veuve dont l'époux assassiné a prié pour la France, à ses derniers momens, a demandé *grâce pour l'homme* qui croyait, d'un coup de poignard, tarir jusque dans sa source le sang des Bourbons. Il existe dans le monde une Mère qui, pleine de dévouement et d'héroïsme, s'élance au milieu des périls, affronte d'un œil serein les ruses des

gagés du pouvoir, les fers du Juste-Milieu, les condamnations d'une commission militaire, pour rendre à son Fils un héritage et une couronne, héritage de sang, couronne d'épines qui ne lui offrira pas, pour son bonheur particulier, la douce paix et le repos qu'il peut trouver sous les vieux arceaux de l'antique manoir des Stuart. Cette Femme, cette Veuve, cette Mère, dont la vie encore si courte et si pleine n'a été qu'un bienfait continuel, eh bien! vous tous qui l'avez connue, vous tous pauvres qu'elle nourrissait, savans que son amour pour les arts et les sciences encourageait, Français de tout rang et de tout âge qu'elle accueillait d'un sourire et d'un regard enivrant, la reconnaissez-vous aujourd'hui sous l'humble dénomination dont le Juste-Milieu cherche à la flétrir?

Hélas! pourquoi rappeler à la mère de Henri un titre que tant de souvenirs déchirans doivent sans cesse représenter à son cœur? Croyez-vous donc, sublimes patriotes, héroïques soutiens de l'ordre de choses actuel, croyez-vous donc qu'elle a déjà oublié, cette Epouse si malheureuse, que son mari est tombé sous les coups du libéralisme? Son sang, le sang de cette noble victime, n'a-t-il pas couvert ses vêtemens et son sein? N'est-ce pas elle qui a recueilli un dernier soupir? N'est-ce pas sa voix pleine de larmes qui a demandé la vie de l'assassin? et vous osez aujourd'hui, vous que la présence,

que le nom seul de cette Femme devrait couvrir d'une honte éternelle, vous osez, avec une impudence qu'aucune langue humaine ne peut qualifier, venir insulter au deuil de celle que vos frères et amis ont rendue Veuve.

Malheureux qu'ils sont tous! sans le vouloir peut-être, ils ont emprunté au dictionnaire de Fouquier-Thinville son mot de prédilection; ils ont ressuscité l'indigne langage qu'un tribunal révolutionnaire employait. La *veuve Capet!* ce mot atroce, cette amère dérision avait été inventée dans un moment de délire, dans une orgie de sang. C'était Philippe d'Orléans, c'était Egalité qui, portant dans ses mains la tête de son Roi, avait imposé à la Reine de France, à la fille des Césars, ce titre qui du moins ne la déshonorait pas. Nous, qui nous croyons bien loin de ces scènes de désolation, pouvions-nous nous attendre à les voir se renouveller sous nos yeux? Ce mot horrible devait-il retentir aux oreilles de celui qui habite maintenant le palais des Rois? Ses imprudens amis ne craignent donc pas de déchirer son cœur, de réveiller dans son âme des souvenirs mille fois plus cruels que tous les reproches que la langue la plus riche pourrait trouver? La veuve Berri! comprenez-vous bien tout ce qu'il y a d'impitoyable, d'anti-français dans cette locution barbare, dont les stipendiés du pouvoir se font un jeu? La veuve Berri! Mieux valait encore l'appeler, cette Mère qui porte dans son faible corps un cœur

dont toute femme serait fière, mieux valait l'appeler : la noble aventurière, la folle de la Vendée!

Sous ces dénominations triviales, on aurait vu percer la haine, le mépris pour un courage que l'impartialité de l'histoire livrera à l'admiration des siècles. On aurait pu sourire de pitié en voyant quelques nains montés sur les échasses d'une révolution avortée, vouloir en vain se guinder jusqu'au terrible despotisme de la Convention. La France n'aurait pas eu assez de sarcasmes pour flétrir de pareilles expressions, mais du moins à côté du ridicule, on n'aurait pas trouvé l'odieux, et c'était déjà quelque chose : on ne l'a pas voulu. Non seulement il a été de bonne guerre d'insulter Marie-Caroline, de l'insulter dans son courage, dans sa vertu, dans son cœur de Mère, il a fallu encore l'inonder du sang de son époux. Des barbares, dépouillant tout sentiment de pudeur, ont essayé de sortir de la fange où ils croupissent pour s'abreuver des larmes de la Veuve, et non contens de ces ignobles vociférations, ils l'ont poursuivie de leurs blasphêmes et se sont parés de son deuil, comme d'un trophée qu'il auraient conquis sur les ennemis de la patrie.

Voilà ce qu'ils ont fait.

Nous concevons sans peine qu'un homme soit libéral. Nous concevons même qu'on porte une haine d'instinct à la vieille Famille qui régna, pendant huit siècles de gloire, sur notre France; mais jamais nous ne pourrons

concevoir qu'il y ait des êtres assez dégradés, pour venir s'acharner sur la douleur et jouer avec ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Non, cette idée ne pénétrera jamais dans notre cœur, dans notre cœur qui, au lieu d'abaisser la veuve de l'Empereur Napoléon jusqu'à l'ignoble sobriquet de la *veuve Bonaparte*, a entouré de ses hommages et de ses respects celle qui avait été unie à la fortune et au destin d'un grand homme. Et pourtant quelle différence entre ces deux femmes qui n'ont plus qu'un berceau pour souvenir de toutes leurs grandeurs passées! Quelle distance sépare leur vie et leurs malheurs!

On a cru sans doute en rappelant à la France l'attentat du 13 février 1820 rendre la patrie solidaire d'un crime contre lequel ses larmes et sa douleur ont protesté; on a eu tort. Ceux qui avaient fait cet injurieux calcul, n'ont pas voulu comprendre que la France s'indignerait d'une pareille supposition, et les insensés doivent voir à présent quelle est la solitude dans laquelle la France les laisse se débattre.

Maintenant que toutes les bouches, que tous les cœurs n'ont pas assez de louanges pour célébrer ce dévouement maternel, cette abnégation de soi-même qui se précipite de gaîté de cœur dans une entreprise aventureuse pour assurer à un Enfant l'héritage de ses aïeux; maintenant que la France entière applaudit à l'héroïsme d'une jeune Femme, est-elle encore à vos yeux la veuve

Berri, celle qui, par son courage, a su arracher des éloges aux ennemis même envoyés pour la poursuivre ? Ah ! peut-être n'est-elle plus pour vous la Veuve que vos outrages honoraient, cette Mère que la calomnie cherchait à atteindre ; mais aujourd'hui, elle est, elle sera toujours pour nous l'épouse du martyr qu'un poignard libéral sacrifia à la haine, à la cupidité, à l'ambition. Elle est, elle sera toujours pour la France, terre d'héroïsme et de dévouement, une Femme incomparable, venant seule avec son courage et l'espérance, à l'approche des malheurs dont nous sommes menacés, conjurer les désastres qui, d'un jour à l'autre, peuvent fondre sur la patrie qui garde les cendres de son époux et qui tressaillit de bonheur sur le berceau de son Enfant.

LA VEILLÉE DU 8 NOVEMBRE 1832.

Une nuit sombre et froide couvre depuis longtemps les bocages de la Vendée. A peine l'œil du voyageur

égaré dans ces chemins aux mille sinuosités qui traversent ce noble pays, pourrait-il découvrir çà et là quelques rares lumières pour guider sa marche incertaine. L'on n'entend dans l'obscurité profonde que la pluie tombant presque goutte à goutte, et faisant gémir sous son poids les feuilles mortes qu'elle détache du rameau. Le deuil de la nature semble porter dans l'âme une tristesse qui sied bien aujourd'hui à cette terre veuve de ses héros. Ensevelis dans le sommeil qui répare leurs forces, et qui, pour un moment, les délivre de la vue odieuse de leurs bourreaux, les habitans de nos campagnes se livrent peut-être à des rêves de bonheur. Ces yeux trop souvent attristés par le spectacle du crime impuni se reposent sans doute sur de plus heureux tableaux. Ces oreilles qui ne sont plus frappées des plaintes qu'arrache la douleur, des blasphêmes et et des accens de joie féroce qui les épouvantent chaque jour, recueillent avec avidité les noms chers et sacrés que plus d'une bouche murmure dans un songe trompeur, et ils sont heureux pendant les longues nuits, puisqu'il ne leur est pas encore permis de l'être à la face du soleil. Ah! qu'ils dorment en paix, les simples paysans qu'une conscience pure met à l'abri de ces effrayans remords qui viennent assiéger le chevet du coupable! Qu'ils reposent paisiblement auprès de leurs chastes compagnes, entourés de leur nombreuse

famille que Dieu couvre de ses bénédictions! Ils ont accompli leurs devoirs de chrétiens et de Français, et le remords est inconnu dans la chaumière.

Au milieu de ce silence universel, quelle est donc cette pauvre maison qu'une lumière vacillante semble dénoncer à l'œil inquisitorial du pouvoir? La mort a-t-elle aujourd'hui frappé à cette porte que défendent faiblement quelques vieux barreaux que le temps a usés? Les hommes de juillet, au nom de la liberté, sont-ils descendus jusque sous ce chaume dont la pauvreté seule aurait dû les éloigner? Que se passe-t-il d'extraordinaire dans cette simple habitation? Une vieille femme, accroupie au coin d'un feu presque éteint faute d'alimens, cherche à réunir quelques parcelles de genêts que la flamme aurait épargnées, et ses lèvres décolorées murmurent des paroles que l'oreille la plus exercée ne pourrait saisir. Elle prie Dieu sans doute; car son maintien est grave et recueilli. Non loin du foyer, autour d'une table à demi-brisée, moins par le temps que par des mains d'hommes, on aperçoit un robuste laboureur dans toute la force de l'âge, quelques jeunes filles qui, en tournant leurs agiles fuseaux, fredonnent quelques-uns de ces airs champêtres et guerriers qui jadis conduisaient les Vendéens au combat; et plus loin, enveloppé dans un riche manteau, on découvre un jeune homme qui, les mains appuyées sur

un coffre antique, semble réfléchir profondément. Il règne sur toutes ces figures si diversement agitées un sentiment de tristesse qui va jusqu'à l'âme; et le chant monotone des jeunes filles, les fuseaux que leurs mains habiles oublient souvent de tourner, leurs regards pleins d'inquiétude annoncent que ce n'est pas pour le plaisir seul de veiller que cette obscure famille attend la prochaine aurore.

« Jacques, dit une jeune fileuse en secouant tristement sa jolie tête, Jacques ne reviendra point cette nuit. Pauvre mère, vous devriez vous coucher. — Les nuits sont longues, reprit la mère en abandonnant l'escabeau sur lequel elle était agenouillée; je le sais depuis longtemps, Françoise, mais je ne me coucherai point avant d'avoir vu Jacques. — Et il ne doit pas tarder, continue le jeune homme au manteau, car il est bientôt minuit. Il y a quatre jours, je n'ai mis que treize heures pour franchir l'espace qui nous sépare de Nantes; il était avec moi, et je ne puis concevoir ce qui le retient. — Ah! si Jacques n'est pas arrivé, s'écrie le laboureur, M. Henri, mes filles, n'accusez point mon fils, ne condamnez point votre frère. Qui sait ce qui a pu le retenir? »

Et ces mots si naturels dans la bouche d'un père firent tressaillir tout l'auditoire, car ils ouvraient un vaste champ aux conjectures.

Une heure se passe encore dans cette pénible attente. Enfin les aboiemens lointains d'un dogue pénètrent dans la masure. La vieille mère s'élance la première sur le seuil de l'habitation, car elle a reconnu la voix du chien. Le jeune homme lui-même se soulève en rejetant son manteau, et bientôt à un cri d'effroi poussé par la vieille femme succèdent les gémissemens et les larmes des sœurs de Jacques. Jacques est là. Mais sa figure ordinairement si mâle et si colorée est souillée de boue et de sang. Une pâleur étrange couvre ses traits hardis, et sa main droite presse avec une force convulsive sa poitrine entr'ouverte d'où s'échappent incessamment des torrens d'un sang noir. A cet affreux spectacle, des cris d'horreur s'échappent de la bouche de M. Henri, qui s'avançait pour adresser à Jacques une question. Jacques l'aperçoit. Il lui tend la main pour trouver un appui; et ses lèvres, que la fatigue et la souffrance ont collées presque l'une contre l'autre, se desserrent avec peine, et laissent échapper ces mots : « Elle est prise! » Et le malheureux blessé tombe sur la terre humide, moins accablé par ses douleurs physiques que par la triste nouvelle qu'il apporte.

Mais ces paroles sorties de sa bouche, en frappant de stupeur son père, les jeunes filles et M. Henri, ne produisent pas le même effet sur la vieille Vendéenne, qui, tout en prodiguant les plus tendres soins à son

petit-fils, trouve encore des consolations et des espérances à offrir aux cœurs que ces mots ont glacés de terreur. « Hélas! dit-elle, en lavant avec ses larmes la profonde blessure qu'une balle ennemie a faite, pauvre Jacques, deux malheurs à la fois, c'est trop pour ton père et pour cette jeunesse qui n'a pas vu la première révolution. Ils t'ont assassiné comme ils assassinèrent ton grand-père. Ils la jetteront dans un cachot comme ils y ont jeté la Reine; mais Dieu connaît les siens, et Dieu ne voudra pas que nous soyons aussi malheureux qu'autrefois. » Et ces paroles, que les jeunes filles et le laboureur accueillent comme un oracle, rappellent au sentiment et à la vie le Vendéen qui, chargé d'une mission de salut, a été obligé, pour accomplir son devoir, d'affronter les balles des sentinelles qui veillent au milieu des bois. « Ah! dit-il, en poussant un profond soupir, si elle eût voulu rester parmi nous, elle n'aurait pas trouvé de traîtres. Monsieur Henri, reprit-il après quelques momens d'un pénible silence, que les cris et les sanglots de son père et de ses sœurs interrompaient seuls, monsieur Henri, elle a été trahie, mais ce n'est pas par un Vendéen. Je l'ai vue au milieu des soldats. Je l'avais vue auparavant. Elle a su ce que vous vouliez faire, et sa main a pressé cette main qui ne s'armera peut-être plus pour elle. »

En achevant ces mots, Jacques pencha la tête sur le sein de la vieille femme qui, immobile alors, semblait recueillir avec avidité les derniers accens d'une voix qui lui était si chère. Elle venait de s'apercevoir que la blessure était sans remède; et cette âme, que tant de malheurs imprévus, que tant de souvenirs encore vivans auraient dû abattre, empruntait une force surnaturelle à la prière pour consoler les uns et aider les autres à mourir.

Monsieur Henri, dont les gagés du pouvoir avaient naguère perdu la trace, abandonna cette nuit même la chaumière où il trouvait un asile. La Vendéenne craignait que le cadavre de son petit-fils ne révélât le lendemain ce qu'il lui importait tant de tenir secret; et, à sa prière, M. Henri, plein des plus amères pensées, se déroba aux poursuites. Le lendemain, comme ne l'avait, hélas! que trop prévu la vieille mère, Jacques était mort; et lorsque la croix eut conduit à sa dernière demeure le jeune Vendéen, lorsque les parens en deuil et les amis attristés vinrent s'asseoir au banquet funèbre, on aperçut dans un coin la figure enfumée du Roi des Français, que le laboureur craintif, père de Jacques, avait placée là comme un talisman contre les vexations et les malheurs dont cependant il n'avait pu se garantir.

LE PROSCRIT.

Au milieu des landes qui protègent le Bocage, et non loin d'un village célèbre dans les fastes de la Vendée militaire, s'élève une jolie maison. Elle est bâtie sur les ruines d'un vieux château qu'a dévoré l'incendie, et que la main des révolutionnaires de 93 avait marqué du sceau fatal. Cette humble demeure des descendans d'une famille antique qui ne s'ouvrait que pour quelques rares amis, et qui ne se fermait jamais devant le pauvre et le voyageur, a vu, depuis deux ans, plus d'un hôte dont le visage et les affreux blasphêmes ont effrayé ses paisibles habitans. C'était dans des jours plus heureux la retraite d'un bon citoyen, l'asile de toutes les vertus, le sanctuaire de toutes les bonnes œuvres. Aujourd'hui le propriétaire est proscrit; sa famille soumise aux exigeantes volontés, à l'insolent arbitraire du sabre, expie, dans des inquiétudes sans

cesse renaissantes, dans des tourmens toujours nouveaux, le bonheur qui fut si longtemps et qui aurait toujours dû être son partage. Elle a vu passer dans ces lieux témoins de tant de bonheur le garnisaire avide, l'écharpe municipale en sabots et l'impassible gendarme. Elle ne peut plus compter les innombrables visites domiciliaires qui ont tout dévasté, les nocturnes orgies qui ont troublé son sommeil, et sur les débris que l'ordre public et la liberté ont pris plaisir à entasser, elle campe en attendant de nouvelles vexations.

Dix heures ont frappé à l'horloge de la vieille église du village, et un frémissement involontaire agite cinq ou six personnes qui, depuis quelques momens semblent, avec une anxiété visible, compter les minutes qui s'écoulent. Ce cercle qu'anime la même émotion se compose d'une jeune femme dont quelques rides précoces et une maigreur extraordinaire attestent les profonds chagrins, d'un vieillard au front large, aux yeux perçans et qui fixe avec un intérêt paternel la jeune mère qui, tremblante comme la feuille chargée de rosée, ou courageuse comme une Vendéenne, étreint dans ses faibles bras et couvre de délirantes caresses quelques enfans dont le moins âgé, assis sur un canapé encore souillé du contact impur des garnisaires, sommeille, ignorant qu'il est des douleurs d'une mère et des dangers que le meilleur des pères affronte.

« Mon oncle, dit la jeune femme en s'appuyant sur le fauteuil où le vieillard vient de s'asseoir, il est dix heures.

— Eh bien! Clémence, notre ami n'est pas en retard. Je l'ai vu, ce matin, à la croisée de la forêt. Je lui ai dit vos inquiétudes et il a promis d'être ici ce soir. C'est une imprudence sans doute, mais vous l'avez voulu. Fasse le ciel qu'il ne lui arrive pas malheur!

— On dit, mon oncle, que les soldats ne veillent plus avec autant d'activité dans le village. Ils craignent de s'aventurer dans les landes. Il n'y a que trois jours qu'ils ont tout bouleversé ici. Est-il probable qu'ils reviennent encore ce soir? le pensez-vous?

— Non, car, dans ce cas, je n'aurais pas fait part à votre mari de vos tourmens.

— Pauvre oncle, reprit en soupirant l'épouse du Proscrit, ah! ce n'est pas pour moi seule que je fais appeler Louis. Sa mère expire là, sous nos yeux, et, avant de mourir, elle veut donner sa dernière bénédiction à son fils, elle veut presser mon mari sur son cœur. Je suis mère et je n'ai pu résister à ses prières. »

A ces mots, la porte s'entr'ouvre avec violence, et un homme doué d'une force athlétique entre précipitamment. Clémence l'a vu. Elle tombe dans ses bras, elle l'arrose de larmes, et les enfans qui, sous le costume du paysan vendéen, ont reconnu leur père,

insensibles à la douleur qu'ils ne peuvent encore connaître, se pressent autour de lui, entourent ses jambes de leurs petits bras caressans et répètent avec un accent de bonheur qui produit un affreux contraste, ces mots si doux: papa! papa! Le Proscrit les enlève les uns après les autres. Il dépose sur leurs fronts un triste baiser; et, comme si les transports de ses fils lui eussent tout d'un coup rappelé une douloureuse pensée: « Ma mère! s'écrie-t-il, ma mère! Clémence, conduis-moi à ma mère! » et ses larges mains essuyaient sur sa mâle figure d'où découlait une froide sueur, quelques larmes qui semblaient soulager ce noble cœur.

« Mon neveu, dit le vieillard en s'interposant entre les deux époux, votre mère vous attend, venez; » et saisissant le bras de son oncle qui ne marche qu'avec peine, le Proscrit l'entraîne vers l'appartement où devait se trouver la malade. Clémence suivait d'un air triste et pensif, et les jeunes enfans abandonnés se regardaient avec étonnement, car ils n'étaient pas habitués à voir repousser leurs caresses.

Le Proscrit, sa femme et le vieillard sont en présence de la mort. Un crucifix d'ébène est à côté de l'agonisante, et ses yeux éteints se raniment quand la voix si connue de son fils retentit à ses oreilles. Elle se soulève avec effort. Elle tressaille comme si un remords venait accuser l'innocence de sa vie, et, après avoir recueilli

ses forces mourantes: « Louis, dit-elle, dans quelques heures, tu n'auras plus de mère. J'ai voulu te revoir avant l'éternelle séparation, et, pour remplir mon dernier vœu, fils obéissant, tu as exposé tes jours. Mon fils, tu m'as rendu la vie douce; puisses-tu trouver dans tes enfans le même bonheur! »

Et sa main pâle et décharnée s'arrachant avec peine des couvertures qui l'enveloppaient, s'étendait sur la tête du Proscrit qui, à genoux au pied du lit, n'avait que des larmes et des sanglots pour témoigner sa tristesse. Quand la mère eût béni son fils: « Je meurs avec moins de regrets, dit-elle. Ils ne m'ont pas du moins privée d'un dernier bonheur. Pauvre enfant! si les prières qu'une mère mourante adresse au ciel pour un bon fils, sont entendues, tes malheurs cesseront bientôt. Tu n'auras plus à verser de larmes que sur ma tombe. O mon Dieu! pardonnez, reprit-elle avec une sainte ferveur, à ceux qui le poursuivent et qui m'ont donné le coup de la mort! »

Elle s'arrêta épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, puis tout à coup se rappelant les dangers qui entouraient le Proscrit, et sentant se réveiller en elle les sentimens d'une Vendéenne: « Mon fils, séparons-nous. Tu ne dois pas tomber vivant entre les mains des ennemis de ton Dieu et de ton Roi ». Elle avait à peine achevé ces paroles qu'un bruit extraordinaire se fit entendre. On

frappait avec force à la principale porte de la maison et des chants obscènes et des menaces effrayantes dominaient encore le bruit. La malade comprit quelle en était la cause, et se tournant avec des yeux supplians vers Clémence interdite et tremblante, elle lui saisit la main avec une faible convulsion et expira.

On entendait déjà dans le vestibule les voix enrouées et pleines de malédiction des soldats, lorsque Clémence par une inspiration soudaine, sort de sa torpeur et se précipite dans les bras de son mari. « Maintenant tu es mon seul appui, s'écrie-t-elle. Conserve-toi pour ta femme et tes enfans. » Le Proscrit soulève la tête, car abîmé dans sa douleur, il était étranger à toutes les terribles sensations qui agitaient l'âme de son épouse. Quelques paroles du vieillard lui firent comprendre le péril qu'il courait, et déposant un dernier baiser sur le front glacé de sa mère : « Clémence, dit-il, je suis père. Laisse entrer les soldats. »

Et aussitôt pénètrent dans cette chambre de mort quelques hommes à l'aspect hideux, à la démarche chancelante. Leur chef s'avance vers le vieillard et demande avec un air féroce : « Où est M. de G***? »

« Vous êtes, dit le vieillard d'un ton froid et calme, dans sa maison ; voici le cadavre de sa mère que vous avez tuée et vous voyez que M. de G*** n'est pas ici.

— C'est drôle. Cependant on nous avait assuré qu'il

était dans cette maison. Nos ordres sont formels. Nous devons les exécuter. Je préside à une visite domiciliaire. Allons, paysan, charge sur tes épaules ce cadavre, nous allons procéder à notre besogne. »

Le Proscrit que l'œil le plus exercé de la police n'aurait pu reconnaître sous le costume villageois, s'approche avec une apparente indifférence de ce cadavre qui lui était si précieux. Il le prend, sans jeter un regard qui peut le compromettre sur son épouse en larmes, il traverse les rangs pressés des soldats et dépose son triste fardeau dans une salle basse où veillait un soldat. Il sort, car la sentinelle n'avait pas d'ordres pour l'arrêter. Au fond du vestibule, une voix enfantine se fait entendre. Le Proscrit s'avance, et l'enfant qu'un mot du vieillard, son grand-oncle, a mis au fait, indique du doigt à son père l'issue qui peut le dérober, par une prompte fuite, aux recherches des sbires de la police.

Le lendemain, quelques voyageurs passaient au milieu d'une lande inculte. Il était jour à peine, et le pied de l'un d'entre eux frappa contre une masse qui le fit chanceler. C'était un cadavre. La justice fut appelée. Deux ou trois soldats qui avaient assisté à la visite domiciliaire de la veille l'escortèrent. Les uns reconnurent dans cet homme mort M. Louis de G*** le Proscrit; et les soldats, le paysan qui avait chargé sur ses épaules le corps de la défunte. La douleur d'une perte aussi

cruelle, l'effort que le Proscrit avait été forcé de faire pour dévorer ses larmes, avaient brisé ce cœur trop aimant, et le malheureux avait rejoint sa mère, plus malheureux qu'elle-même, car, à sa dernière heure, il ne lui avait pas été donné de bénir ses enfans.

FIN.

Table des Matières.

Dédicace v
Introduction vii
Charette 3
Poésies. — Les Trappistes 109
La Guerre d'Alger 141
Au maréchal de Bourmont 155
Mademoiselle de Fauveau 161
Epître d'un vieux Chouan à M. Casimir Périer 175
Chansons. — Circulaire d'un 221 185
Les Visiteurs domiciliaires 189
Les Dindonneaux 192
Les Carlistes 195
Notre Bonheur 199
Mélanges. — Le Pataud 203
Les Garnisaires 209
Les Faux Chouans 215
Le Capitaine de Paroisse 221
Le Noble de Juillet 227
La Statue de Cathelineau 234
La Veuve Berri 240
La Veillée du 8 Novembre 1832 245
Le Proscrit 252

FIN DE LA TABLE.

58594751

CHARETTE,

DRAME POLITIQUE.

POÉSIES VENDÉENNES

ET

MÉLANGES.

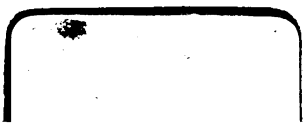
Par J. Crétineau-Joly.

Vestla lacta patrum, serâ lanugine vernat
Per tot ducta viros, consonant ibi corpora genti.

PARIS. { BTVERT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, n° 57;
DENTU, LIBRAIRE, GALERIE D'ORLÉANS, n° 17.

NIORT. { AU BUREAU DU VENDÉEN, RUE DU MARCHÉ, N° 1.
ROBIN, LIBRAIRE, RUE DES HALLES, N° 10.

FONTENAY-LE-COMTE, CHEZ L'AUTEUR.

1833.

Niort. — Imprimerie de Robin.